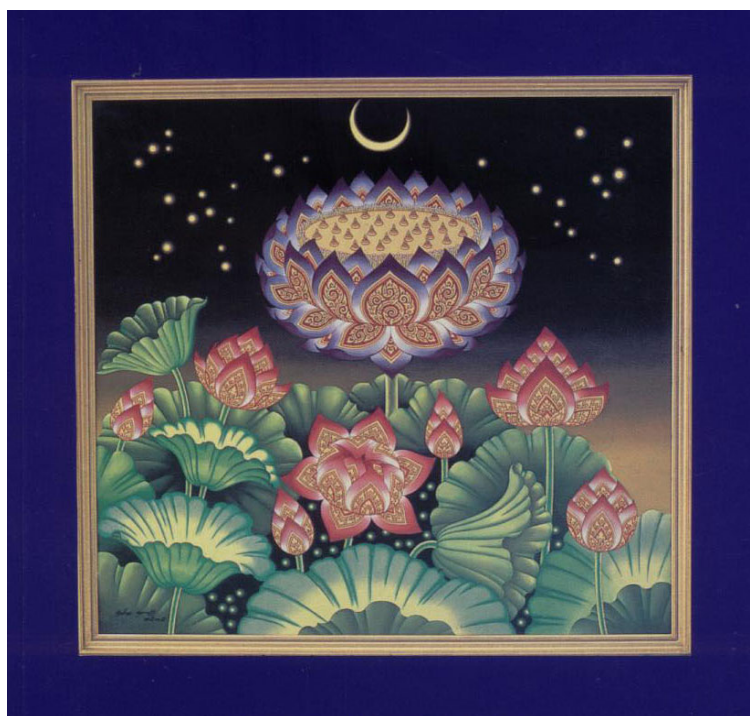


Le pèlerinage de Kamanita

- Une histoire d'amour au temps du Bouddha -



Karl Gjellerup

Le pèlerinage de Kamanita

- Une histoire d'amour au temps du Bouddha -

*Si vous aimez vraiment quelqu'un
Vous l'aidez à réaliser le nirvana
au lieu de l'enserrer dans la toile
de vos désirs névrotiques.*

Ajahn Sumedho

TABLE DES CHAPITRES

<i>AVANT-PROPOS</i>	5
<i>1. Le Bouddha Retourne à la Cité des Cinq Collines</i>	7
<i>2. La Rencontre</i>	12
<i>3. Vers les Rives du Gange</i>	15
<i>4. La Danseuse à la Balle</i>	20
<i>5. Le Portrait Magique</i>	25
<i>6. Sur la Terrasse des Bienheureux</i>	30
<i>7. Dans le Ravin</i>	40
<i>8. La Fleur du Paradis</i>	44
<i>9. Sous la Constellation des Voleurs</i>	49
<i>10. La Doctrine Esotérique</i>	57
<i>11. La Trompe de l'Eléphant</i>	62
<i>12. Sur la Tombe du Saint Vajashravas</i>	68
<i>13. Compagnon du Succès</i>	75
<i>14. Le Chef de Famille</i>	83
<i>15. Le Moine à la Tête Rasée</i>	89
<i>16. Prêt à l'Action</i>	94
<i>17. Vers une Vie d'Errance</i>	101
<i>18. Sous le Hangar du Potier</i>	108
<i>19. Le Maître</i>	113
<i>20. L'Enfant Déraisonnable</i>	117
<i>21. En Milieu de Course</i>	125
<i>22. Au Paradis de l'Ouest</i>	133
<i>23. La Ronde des Airs</i>	136

24. <i>L'Arbre Corail</i>	140
25. <i>Le Bouton de Lotus s'ouvre</i>	143
26. <i>Le Pendentif à l'Oeil de Tigre</i>	147
27. <i>Le Rite de la Vérité</i>	152
28. <i>Sur les Rives du Gange Céleste</i>	156
29. <i>A l'Ombre des Fleurs de Corail</i>	160
30. <i>« Naître, c'est Mourir »</i>	164
31. <i>L'Apparition sur la Terrasse</i>	167
32. <i>Satagira</i>	175
33. <i>Angulimala</i>	180
34. <i>L'Enfer des Lances</i>	185
35. <i>Une Pure Offrande</i>	193
36. <i>Le Bouddha et Krishna</i>	201
37. <i>Les Fleurs du Paradis se Fanent</i>	210
38. <i>Au Royaume du Suprême Brahma</i>	214
39. <i>Le Crépuscule des Mondes</i>	218
40. <i>Dans la Forêt de Krishna</i>	222
41. <i>Une Simple Contemplation</i>	229
42. <i>La Nonne Malade</i>	236
43. <i>La Fin du Tathagata</i>	242
44. <i>Le Legs de Vasitthi</i>	253
45. <i>Nuit et Aube dans les Sphères</i>	259

AVANT-PROPOS

Le Pèlerinage de Kamanita fut publié en 1906 en langue allemande. Son auteur, Karl Gjellerup, né au Danemark en 1857, partagea sa vie entre Copenhague au Danemark et Dresde en Allemagne.

Ses études de théologie chrétienne influencèrent le choix des sujets abordés dans ses premiers écrits — romans, poèmes, pièces de théâtre et essais — sujets d'ordre spirituel.

Plus tard, sous l'influence de Schopenhauer, il concentra l'intrigue de ses romans plus spécifiquement autour du bouddhisme et de la spiritualité indienne avant de revenir au christianisme vers la fin de sa vie. Deux ans avant sa mort en 1919, il reçut le Prix Nobel de Littérature.

Dans *Le Pèlerinage de Kamanita*, l'auteur s'est inspiré de nombreux passages des écritures bouddhiques relatant les faits et gestes du prince Gautama. Il est resté très fidèle aux textes, particulièrement en ce qui concerne les enseignements du Bouddha et les traits de caractère de certains personnages secondaires du roman, comme les proches disciples du Bouddha et Angulimala.

Par contre, les personnages principaux sont absolument fictifs et l'auteur s'est accordé toute licence artistique pour décrire les multiples développements de leurs aventures.

La présente traduction française est basée sur l'édition anglaise publiée en 1999 par Amaro Bhikkhu du Abhayagiri Forest Monastery en Californie : *The Pilgrim Kamanita, a Legendary Romance*.

La traductrice, Jeanne Schut.
Décembre 2003

L'Inde Nord-est Au Moment de Bouddha



NORTHEAST INDIA
in the time of the Buddha

(modern-day place-names in parentheses)
(names of countries underlined)

* All writing to be red

Le jour moderne appelle dans les parenthèses.

- 1 -

Le Bouddha Retourne à la Cité des Cinq Collines

« Voilà ce qui m'a été raconté. Lorsque la vie du Bouddha approcha de son terme, voyageant de ville en ville dans la région de Magadha, il arriva à Rajagaha. »

Ainsi disent les Soutras bouddhiques de l'Inde ancienne.

* * *

Tandis que le Maître approchait de la Cité des Cinq Collines, le jour déclinait déjà. Les bienveillants rayons du soleil couchant s'étendaient sur les champs de riz vert et les pâturages de la plaine immense, comme les doigts d'une main divine étendue en un geste de bénédiction. Ici et là, des nuages de poussière d'or tourbillonnaient, roulaient et rampaient le long des terres où les ouvriers agricoles et leurs bœufs rentraient péniblement de leur labeur quotidien dans les champs, tandis que l'ombre grandissante de groupes d'arbres isolés s'entourait d'un halo resplendissant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Encadrées d'une guirlande de jardins en fleurs, les voies d'accès, les terrasses, les coupoles et les tours de la capitale apparaissaient, claires et délicates, en une vision éthérée. Une longue rangée d'affleurements rocheux dont la couleur rivalisait avec la topaze, l'améthyste et l'opaline formait une mosaïque d'une incomparable grandeur.

Touché par la beauté du paysage, le Bouddha s'arrêta. Une joie paisible envahit son cœur à la vue de ces formes familières liées à tant de souvenirs : la Corne Grise, le Grand Vallon, le Rocher Escarpé du Voyant et le Pic du Vautour « dont le noble sommet se dresse comme un toit au-dessus de la cité ». Et le Vebhara, la montagne aux sources chaudes, à l'ombre de

laquelle, dans la grotte au-dessous de l'arbre satapanni, le jeune chercheur errant avait trouvé son premier refuge au cours du voyage qui devait le mener du samsara au nirvana.

A cette époque désormais lointaine, lorsque « jeune homme aux cheveux noirs, dans la fleur de l'âge, bravant les vœux de son père et de sa mère en larmes, il se rase les cheveux et la barbe, revêtit la robe safran et quitta sa demeure pour une vie d'errance », il avait abandonné la royale demeure de son père dans la région nord des Sakyas et dirigé ses pas vers la vallée du Gange. Ce n'est qu'arrivé à l'ombre de la haute Vebhara qu'il s'était autorisé une longue pause, se rendant chaque jour à Rajagaha pour mendier sa nourriture.

C'est également à cette époque et dans cette même grotte que le jeune Bimbisara, roi de Magadha, lui avait rendu visite pour le persuader de retourner chez lui, dans le monde auquel il appartenait. Ses efforts avaient été vains. Au contraire, le royal visiteur, étrangement touché par les paroles du jeune ascète, avait ressenti les premiers élans d'une foi nouvelle qui le conduisit plus tard à devenir disciple du Bouddha.

Cinquante années s'étaient écoulées depuis et entre-temps le Maître avait non seulement changé le cours de sa vie mais également celui du monde. Quelle différence incroyable entre le présent et cette époque où il vivait dans une humble grotte et méditait sous le satapanni. Il n'était alors qu'un chercheur qui luttait pour trouver l'illumination. De terribles conflits spirituels l'attendaient, six longues années d'auto-mortification, d'agonies inhumaines aussi terribles qu'infructueuses, dont la seule description donnerait la chair de poule aux plus endurcis.

Finalement, s'étant élevé au-dessus des tortures de l'ascétisme et grâce à la méditation profonde, il avait atteint la Lumière, réalisé le Nirvana, laissé derrière lui tout conflit et s'était voué à l'éveil de tous les êtres. Empli d'une divine compassion, il devint le Bouddha suprême et parfait.

Autrefois sa vie ressemblait aux matins changeants de la saison des pluies, quand le soleil étincelant alterne avec

l'obscurité la plus profonde, quand la mousson empile les nuages en tours menaçantes et l'orage meurtrier gronde de plus en plus proche. Mais aujourd'hui sa vie baignait dans le même calme paisible et ensoleillé que ce paysage crépusculaire, calme plus profond et plus limpide à mesure que le disque solaire plongeait vers l'horizon.

Pour lui aussi le crépuscule, fin de la longue journée de la vie, était proche. Sa tâche était accomplie. Il avait établi l'enseignement du Dhamma sur des fondations solides et l'enseignement libérateur avait été proclamé à toute l'humanité. De nombreux moines et moniales à la vie pure et aux connaissances transcendantes, ainsi que de nombreux laïcs, hommes et femmes, étaient à présent parfaitement capables de maintenir ce Royaume de Vérité et de propager ses enseignements.

En cet instant, suite aux réflexions qui l'ont habité tout au long de cette journée de voyage solitaire, il sent au plus profond de son cœur une certitude absolue : « Le temps est venu pour toi et lorsque, bientôt, tu quitteras ce monde que tu as transcendé, comme nombre de tes disciples, tu connaîtras la paix du Nirvana Ultime. »

Il balaya du regard la terre qui s'étendait à ses pieds et, les souvenirs joyeux se mêlant d'une note poignante, il fit ses adieux à ce pays bien-aimé.

« Comme tu es belle, Rajagaha, Cité des Cinq Collines ! Comme tes paysages sont joyeux, tes champs riches, souriantes tes clairières boisées rutilantes de rivières et majestueuses tes collines de roc ! Pour la dernière fois, je pose les yeux sur tes gracieuses frontières depuis cet endroit, le plus admirable des points de vue pour te contempler. Une fois encore, une unique fois, lorsque le Tathagata quittera ce lieu et se retournera du haut de cette lointaine chaîne de montagnes, te reverra-t-il, bien-aimée vallée de Rajagaha. Et puis, plus jamais ... »

Bientôt, seuls deux des bâtiments de la cité se dressaient encore dans la lumière dorée du couchant : l'un était le plus haut pinacle du palais d'où le roi Bimbisara l'avait

autrefois épié ; l'autre était le dôme du grand temple dans lequel, avant que ses enseignements n'aient délivré le peuple de ses superstitions sanglantes, des milliers d'animaux innocents avaient été abattus chaque année pour honorer une déité.

Enfin, les pinacles des tours s'estompèrent eux aussi dans la marée montante des ombres et disparurent. Seuls les cônes des ombrelles dorées brillaient encore. S'élevant les uns au-dessus des autres, ils couronnaient le dôme du temple, comme suspendus dans les airs, étincelant de mille feux tandis que le rougeoiement se détachait, de plus en plus profond, contre le dense bleu cobalt du sommet des arbres.

A cet instant le Maître aperçut au loin le but de son voyage. En effet, les hauts arbres qu'il voyait étaient ceux du Verger des Mangues, de l'autre côté de la ville, dans lequel un monastère bien administré offrait à sa Communauté un lieu de résidence à la fois simple et paisible, offert par son disciple Jivaka, médecin du roi.

C'est vers cette demeure du Sangha que le Bouddha avait envoyé, sous la direction de son cousin et fidèle compagnon Ananda, les quelque deux cents moines qui l'accompagnaient quand il avait ressenti l'envie de goûter aux délices d'une journée de marche en solitaire. Il savait aussi qu'un groupe de jeunes moines venus de l'ouest, guidés par son grand disciple Sariputra, devait arriver au Verger des Mangues au crépuscule.

Il pouvait, par l'esprit, voir se dérouler les événements passés, présents et futurs dans leurs moindres détails. C'est ainsi qu'il perçut les scènes qui allaient bientôt avoir lieu. Il vit ceux qui arrivaient échanger d'amicales salutations avec les moines déjà installés ; il vit qu'on les conduisait vers des lieux de repos et des huttes dans la forêt ; qu'on les débarrassait de leurs robes et de leurs bols. Mais tout ceci se déroulait dans un bruit assourdissant, les voix étaient aussi criardes que celles des poissonniers haranguant les passants sur le marché. Pour qui aimait la sérénité et le silence, la pensée de se joindre à ce remue-ménage, surtout après avoir voyagé seul dans une paix délicieuse

et savouré la bienheureuse beauté de ce paysage crépusculaire, était doublement désagréable.

Il décida donc, en reprenant son chemin, qu'il n'irait pas ce soir-là jusqu'au Verger des Mangués mais passerait la nuit dans la première maison où on lui offrirait l'hospitalité.

Entre-temps l'or enflammé des cieux du couchant s'était éteint dans de brûlants tons orangés, lesquels s'étaient à leur tour fondus dans un embrasement du plus bel écarlate. Autour de lui, le vert des champs devenait plus profond et plus lumineux, comme si la terre était une émeraude brillant de l'intérieur. Mais déjà une vague brume violette enveloppait l'horizon, tandis qu'un mystérieux fleuve de pourpre — ombre ou lumière, nul n'eut pu le dire — arrivait de tous côtés, tour à tour s'élevant et s'enfonçant, emplissant tout l'espace, dissolvant les contours et unissant les fragments, renvoyant au loin les objets proches et rapprochant les plus lointains. Tout ondulait ainsi et tremblait dans l'incertitude.

Surprise par le bruit des pas du voyageur solitaire, une chauve-souris se détacha d'un arbre sala et, déployant ses ailes de cuir, s'envola dans le crépuscule en direction des vergers voisins en poussant un cri aigu. Ainsi, lorsque le Maître atteignit les abords de Rajagaha, le jour s'était éteint et les ombres de la nuit approchaient.

- 2 -

La Rencontre

Le Maître avait l'intention de s'arrêter à la première maison qu'il trouverait sur son chemin. En l'occurrence, il s'agissait d'une bâtisse dont les murs d'un bleu lumineux se détachaient à travers les arbres du jardin environnant. Alors qu'il s'apprêtait à en franchir le seuil, il aperçut un filet accroché à une branche. Sans hésiter un instant, il passa son chemin, évitant la maison d'un piègeur d'oiseaux.

En cette extrémité de la ville, les habitations étaient assez éloignées les unes des autres, sans compter qu'un incendie avait récemment ravagé la région, de sorte qu'il lui fallut encore un certain temps avant d'atteindre la maison suivante. C'était la ferme d'un riche Brahmane. A peine le Maître eut-il franchi le portail qu'il entendit les voix criardes du Brahmane et de ses deux épouses qui se disputaient en s'insultant copieusement. Le Tathagata rebroussa chemin et continua sa route.

* * *

Le parc qui entourait la maison du Brahmane s'étendait sur une distance considérable. Le Maître commençait à être fatigué et son pied droit, blessé par une pierre pointue, lui faisait mal. C'est ainsi qu'il aborda l'habitation suivante. Celle-ci était visible de loin car un large rai de lumière vive, s'échappant d'entre les volets et de la porte d'entrée, éclairait la route. La paix de la nuit était déchirée par des rires gras, le bruit de verres que l'on fait tinter, des claquements de mains, le battement de pieds qui dansent et les notes rythmées d'une vina à sept cordes. Appuyée au chambranle de la porte, se tenait une belle jeune femme vêtue de riches soieries, une guirlande de jasmin autour

du cou. Son sourire révélait des dents rougies par la noix de bétel. Elle invita le voyageur à entrer : « Viens donc, étranger ! Tu es ici à la Maison des Délices ». Mais le Tathagata passa son chemin et, ce faisant, il se remémora ses propres paroles : « Pour l'amoureux de la Vérité, le sourire d'un regard suffit. »

La maison voisine n'était pas très éloignée mais le bruit des buveurs, des chanteurs et des joueurs de vina y parvenait encore, de sorte que le Bouddha continua jusqu'à la suivante. Devant celle-ci, deux apprentis bouchers s'affairaient, aux dernières lueurs du jour, à découper avec des couteaux aiguisés une vache qu'ils venaient d'abattre. Le Maître dépassa la maison du boucher sans s'arrêter.

Devant la demeure voisine s'étaient étalées des assiettes et des bols, à peine sortis de l'argile, fruits d'une journée de diligent travail. Le tour du potier était installé sous un tamarinier et l'homme était en train de retirer un plat de la roue pour le porter près des autres.

Le Maître s'approcha du potier, le salua courtoisement et dit : « Si cela ne te dérange pas, respectable ami, j'aimerais passer la nuit dans ton hangar. »

« Cela ne me dérange pas du tout, Vénérable. Mais il y a actuellement un autre chercheur comme vous, un voyageur arrivé fatigué d'une longue marche, qui s'y est installé pour la nuit. Si cela lui convient, vous serez le bienvenu. A vous de voir. »

Le Maître réfléchit : « Il est vrai que la solitude est la meilleure des compagnes mais ce brave pèlerin est arrivé ici tard et fatigué. Comme moi, il ne s'est pas arrêté dans les maisons où les hommes mènent une vie malsaine, où ils gagnent leur pain en tuant, où ils se chamaillent, où ils s'adonnent à de faux plaisirs. Il n'a trouvé le repos qu'une fois arrivé à la maison du potier. En la compagnie d'un tel homme, il est possible de passer la nuit. »

Le Bouddha pénétra donc dans le hangar. Il y vit un jeune homme de noble allure, assis dans un coin sur un tapis de méditation.

« Si cela ne te dérange pas, mon ami, dit le Maître, j'aimerais passer la nuit ici. »

« Le hangar du potier est spacieux, Vénérable frère. Je vous en prie, restez si vous le voulez. »

Le Maître étala son propre tapis près de l'un des murs et s'assit, jambes croisées, le dos parfaitement droit. Concentrant son esprit, il entra en profonde méditation et passa ainsi la première partie de la nuit.

Le jeune homme resta également assis dans cette position pendant tout ce temps. Voyant cela, le Bouddha se dit : « Je me demande si ce noble jeune homme est heureux dans sa quête de la Vérité. Pourquoi ne pas l'interroger ? »

Il se tourna alors vers le jeune chercheur et demanda de sa voix chaude et profonde : « Mon jeune ami, quelle est la raison qui t'a incité à choisir une vie d'errance ? »

Le jeune homme répondit : « La nuit ne fait que commencer, Vénérable. Si vous voulez bien prêter l'oreille à mon récit, je vous dirai pourquoi j'ai choisi de mener la vie d'un chercheur spirituel. »

D'un hochement de tête, le Tathagata encouragea le jeune homme à commencer son récit.

- 3 -

Vers les Rives du Gange

Je me nomme Kamanita. Je suis né à Ujjeni, ville des montagnes du sud, dans la province d'Avanti. Mon père est marchand et il a fait fortune, même si notre famille ne peut se targuer d'aucun rang particulier. Il me fit donner une bonne éducation et à ma majorité, je maîtrisais déjà la plupart des talents qui font honneur aux jeunes hommes de la bonne société, au point que les gens croyaient que j'avais étudié à la célèbre université de Taxila.

Je rivalisais avec les meilleurs à la boxe et l'escrime. Ma voix était mélodieuse et modulée et j'étais un virtuose de la vina. Je pouvais réciter par cœur toutes les stances du *Mahabharata* ainsi que de nombreuses autres œuvres. J'étais particulièrement versé dans les mystères de la création poétique et écrivais moi-même des poèmes où se mêlaient sentiments et ingéniosité. Quant à mes dons pour l'arrangement floral, ils étaient universellement reconnus.

J'avais atteint un niveau de connaissance rare dans le domaine de la coloration des cristaux et je pouvais déceler d'un simple coup d'œil la provenance de n'importe quelle pierre précieuse. J'avais si bien entraîné mes perroquets et mes minahs que nul autre ne parlait aussi bien qu'eux. A tous ces exploits, j'ajoutais une parfaite maîtrise du jeu d'échecs, du jeu de la baguette, du tir à l'arc, de tous les jeux de ballon, des devinettes et des jeux de fleurs. C'est ainsi que les gens avaient coutume de dire à Ujjeni : « Aussi talentueux que le jeune Kamanita ».

* * *

J'avais vingt ans lorsque mon père me fit appeler un jour et me dit :

« Mon fils, ton éducation est maintenant terminée ; il est temps que tu voies le monde et que tu commences ta carrière de marchand. Une occasion providentielle vient de se présenter. D'ici quelques jours, notre roi va envoyer une délégation au roi Udena de Kosambi où vit un vieil ami à moi du nom de Panada. Nous nous sommes mutuellement rendu visite dans le passé. Il m'a souvent dit qu'à Kosambi, ville du nord, il y aurait de bonnes affaires à réaliser en vendant nos produits du sud, en particulier les cristaux de roche et la poudre de bois de santal, de même que les produits de l'artisanat de l'osier et du tissage. Jusqu'à présent j'ai toujours évité d'aller aussi loin en voyage d'affaires à cause des dangers de la route ; mais si le voyage se fait, à l'aller et au retour, en compagnie des ambassadeurs du roi, il n'y a aucun risque. Allons donc de ce pas, mon fils, à l'entrepôt examiner les douze chariots et leur attelage de bœufs ainsi que les marchandises que j'ai prévu que tu emporterais. En échange de celles-ci tu rapporteras de la mousseline de Bénarès et du riz de première qualité. Ce sera le début — et un splendide début, crois-moi — de ta carrière. Et puis tu vas avoir l'occasion de découvrir des régions étrangères où arbres, jardins, paysages et architecture sont tout à fait différents de ce que tu connais ici, sans compter les us et coutumes. Tu seras en contact journalier avec des courtisans, hommes de position élevée, aux manières raffinées et aristocratiques. Je suis certain que tout cela te sera du plus grand profit car un marchand se doit d'être un homme du monde. »

Je remerciai mon père avec des larmes de joie et, quelques jours plus tard, fis mes adieux à ma famille et à mes amis. Avec quelle joyeuse anticipation mon cœur battait tandis que, à la tête de mes chariots, je franchis les portes de la ville au sein de ce magnifique cortège ! Le vaste monde s'offrait à moi.

En effet, chaque journée de ce voyage fut une véritable fête. Quand, le soir venu, les feux de camp s'élevaient dans la nuit pour éloigner tigres et panthères, je prenais place aux côtés de l'ambassadeur et d'autres hommes distingués en âge et en

rang et il me semblait pénétrer dans un monde magique et merveilleux.

Après avoir traversé les magnifiques régions boisées de Vedisa et les hauteurs vallonnées de la Vindhaya, nous atteignîmes la vaste plaine du nord. Là, un monde entièrement nouveau s'ouvrit pour moi car je n'avais jamais imaginé que la terre puisse être aussi plate ni s'étendre aussi loin.

C'est environ un mois après notre départ que, par une magnifique soirée, du haut d'une colline couverte de palmiers, nous aperçûmes deux rubans dorés qui, se détachant des brumes de l'horizon, se faufilaient à travers l'immensité verte puis se rapprochaient l'un de l'autre jusqu'à s'unir sur une vaste étendue.

Une main me toucha l'épaule. C'était l'ambassadeur qui s'était approché sans que je le remarque. « Tu vois, Kamanita, les eaux de la rivière sacrée Yamuna et du divin Gange s'unissent sous nos yeux. »

Dans un geste spontané, je portai mes paumes jointes à mon cœur, en signe de respect.

« Tu as raison de les saluer ainsi, poursuivit mon mentor, car si le Gange vient de la demeure des dieux dans les montagnes du nord aux blancs sommets et coule depuis la Maison de l'Eternel, la Yamuna, elle, prend sa source dans des pays connus depuis une époque héroïque, ses flots ont reflété les ruines de Hastinapura, la Cité des Eléphants et ont baigné la plaine où les Pandavas et les Kauravas se sont disputé le pouvoir, où Karna ragea sous sa tente et où Krishna lui-même conduisit les chevaux d'Arjuna — mais il est inutile que je te rappelle tout cela, je sais que tu connais bien nos vieilles épopées héroïques.

« Je me suis souvent tenu sur ce promontoire rocheux d'où l'on voit les vagues bleues de la Yamuna glisser aux côtés des eaux jaunes du Gange, et le bleu et le jaune ne se sont jamais mélangés. Le bleu et le jaune, le guerrier et le Brahmane, dans le grand lit de la rivière des castes, passant à l'éternité, se rapprochant, s'unissant mais à jamais côte à côte, à jamais

séparés. Il me semblait alors que, mêlés au roulement de ces flots bleus, j'entendais des bruits de bataille — le fer qui s'entrechoque, les cors que l'on sonne, les chevaux qui hennissent, les éléphants de guerre qui barrissent — et mon cœur s'emballait car mes ancêtres avaient participé à ces batailles et les sables de Kurukshetra avaient absorbé leur sang de héros. »

Empli d'admiration, je levai les yeux sur cet homme de la caste des guerriers dont la famille pouvait s'enorgueillir de tels souvenirs. Mais il me prit par la main et dit : « Viens, mon enfant, viens voir le but de ton premier grand voyage. » Il me guida quelques pas plus loin, de l'autre côté d'un épais buisson qui m'avait jusque-là caché la vue sur l'est.

Quand cette vision m'apparut, j'en eus le souffle coupé. Là où le Gange majestueux formait une courbe, la cité de Kosambi s'étendait, immense et éclatante de beauté. Avec ses murailles et ses tours, ses maisons empilées, ses terrasses, ses quais et ses *ghats* illuminés par le soleil couchant, elle ressemblait à une cité d'or rouge et ses coupoles brillaient comme autant de soleils. Des colonnes de fumée s'élevaient droit dans les airs — celles de la cour des temples, au-dessus, étaient d'un rouge profond, tandis que celles des bûchers funéraires, plus bas, étaient bleu pâle. Porté par ces fumées comme par un dais, un voile était tendu au-dessus de cette scène, tissé des plus tendres nuances de gris perle, tandis que derrière lui toutes les teintes du bleu des cieux irradiaient. Sur le fleuve sacré qui reflétait toute cette gloire et la multipliait mille fois dans le scintillement de ses eaux, d'innombrables bateaux aux voiles et banderoles multicolores se balançaient. Malgré la distance, nous apercevions les larges marches des *ghats* grouillant de monde et les nombreux baigneurs dans les vagues étincelantes. De temps à autre, des échos de leurs joyeux ébats flottaient dans l'air jusqu'à nous, semblables au bourdonnement d'innombrables abeilles.

Comme vous pouvez l'imaginer, j'avais l'impression d'admirer le paradis de la cité de Tavatimsa, la demeure des

Trente-Trois Dieux, plutôt que celle d'êtres humains. En vérité, toute la vallée du Gange avec sa richesse luxuriante nous apparaissait à nous, hommes des collines, comme le paradis. Or cet endroit, plus que tout autre au monde, allait effectivement devenir pour moi synonyme de paradis.

Cette nuit-là, je dormis sous le toit accueillant de Panada, le vieil ami de mon père.

Tôt le lendemain, je courus vers le *ghat* le plus proche et j'entrai, le cœur rempli de sentiments que je n'essaierai même pas de décrire, dans les eaux sacrées qui n'allaient pas simplement me laver de la poussière du voyage mais aussi de tout mon karma même si, du fait de ma jeunesse, ce karma n'était pas encore bien lourd. Je remplis une grande bouteille d'eau de la rivière pour la rapporter à mon père mais, malheureusement, comme mon récit vous l'apprendra bientôt, celle-ci ne lui parvint jamais.

Le bon Panada, vieil homme aux cheveux gris et à l'apparence vénérable, me conduisit ensuite aux marchés de la cité et, grâce à son aide, je fus en mesure, dans les jours qui suivirent, de vendre mes marchandises à bon prix et d'acheter en abondance les produits des plaines du nord tant prisés par les gens de mon pays.

Mes affaires étaient donc heureusement conclues bien avant que les ambassadeurs n'aient envisagé leur voyage de retour ; je m'en réjouissais car j'avais à présent toute liberté de visiter la ville et de profiter des plaisirs qu'elle offrait — ce que je fis pleinement en compagnie de Somadatta, le fils de mon hôte.

- 4 -

La Danseuse à la Balle

Par une délicieuse après-midi, nous dirigeâmes nos pas vers un jardin public, à l'extérieur de la ville. Il s'agissait d'un parc absolument magnifique, proche des hautes rives du Gange. On y voyait des arbres, des pièces d'eau recouvertes de lotus, de petites maisons en marbre et des tonnelles de jasmin sous lesquelles, à cette heure du jour, régnaient la vie et l'activité. Tandis que les serveurs poussaient doucement nos balançoires dorées, nous écoutions, le cœur ravi, le chant énamouré des oiseaux kokila et le doux bavardage des perroquets verts. Puis tout à coup, l'air s'emplit du joyeux cliquetis de ces chaînettes que les jeunes filles portent aux chevilles. Aussitôt mon ami sauta à bas de la balançoire et s'écria :

« Regarde, Kamanita ! Les plus jolies jeunes filles de Kosambi viennent d'arriver. Ce sont de jeunes vierges, issues des familles les plus riches et les plus nobles de la ville, venues honorer de leurs jeux de balle la Déesse des montagnes Vindhaya. Tu as beaucoup de chance, mon ami, car ces jeux vont nous permettre de les admirer dans toute leur splendeur. Viens, il ne faut pas laisser passer cette occasion. »

Bien entendu, il n'eut pas à me le répéter deux fois : je me hâtai de le suivre.

* * *

Les jeunes filles se tenaient sur une vaste estrade décorée de pierres précieuses, prêtes à danser et à jouer. Il est certain qu'il était exceptionnel d'admirer une telle pléiade de jeunes et belles créatures dans tout l'éclat de leurs soieries chatoyantes, leurs voiles de mousseline aériens, leurs perles et leurs bijoux étincelants ; mais que dire du jeu lui-même qui offrait à toutes ces gracieuses silhouettes l'occasion de déployer

leur subtile beauté dans une infinie variété de positions et de mouvements des plus charmants ? Encore ne s'agissait-il là que d'un prologue car, après que ces adoratrices aux yeux de gazelle nous eurent divertis de leurs jeux un long moment, elles reculèrent vers l'arrière de l'estrade à l'exception d'une seule qui resta au centre — au centre de l'estrade ... et au centre de mon cœur.

Ah, mon ami, comment vous la décrire ? Dire qu'elle était belle serait tellement en-dessous de la vérité ! Seul un poète égal à Bharata pourrait évoquer sa beauté sans la trahir. Je dirai simplement que cette jeune fille, dont le visage reflétait le doux rayonnement de la lune, avait une silhouette si parfaite et brillait d'un tel éclat, dans la fraîcheur de sa jeunesse, qu'elle me sembla être l'incarnation même de la Déesse de la Chance et de la Beauté. Tout mon être frissonnait de plaisir en la contemplant.

En l'honneur de la déesse qu'elle représentait si parfaitement, elle se lança dans une performance digne d'une grande artiste. Elle lâcha délicatement la balle et, comme celle-ci rebondissait, elle lui donna de la main — le pouce légèrement recourbé et ses tendres doigts étendus comme une fleur — un coup qui la fit rebondir ; elle la récupéra du dos de la main puis la cueillit à nouveau avant qu'elle ne retouche le sol. Elle reprit ce même exercice à des rythmes différents, tantôt plus rapidement, tantôt plus lentement.

Ensuite, frappant la balle alternativement de la main droite et de la main gauche, elle la dirigea aux quatre points cardinaux, la récupérant parfaitement à chaque fois. Si vous connaissez les mystères des jeux de balle — et à votre expression je pense que c'est le cas — je vous dirai simplement que vous n'avez probablement jamais vu le *Curnapanada* et le *Gitamarga* aussi magistralement exécutés.

Elle fit ensuite quelque chose que je n'avais jamais vu ni même entendu raconter. Elle prit deux balles dorées et, tandis que ses pieds dansaient au son des chaînettes qu'elle portait aux chevilles, elle fit rebondir les balles à la vitesse de l'éclair, au

point que l'on eut cru voir les barreaux dorés d'une cage dans laquelle un oiseau merveilleux sautillait délicatement.

C'est à ce moment-là que nos yeux se croisèrent.

Jusqu'à ce jour, ô étranger, je n'arrive pas à comprendre comment je ne suis pas tombé mort sur-le-champ pour renaître aussitôt dans un paradis de béatitude. Il est probable que le fruit de mes actions antérieures n'avait pas encore été épuisé ... Il est certain que mon karma, quel qu'il soit, m'a jusqu'ici permis de sortir sain et sauf de nombreux périls et je crois que cela continuera encore longtemps.

Mais revenons-en à mon récit. A l'instant où nos yeux se rencontrèrent, l'une des balles qui lui avaient jusque-là si bien obéi, lui échappa des mains et vint rebondir au pied de l'estrade. De nombreux jeunes gens se précipitèrent pour la ramasser. Je la saisis au même instant qu'un jeune homme richement vêtu et, comme nous ne voulions céder ni l'un ni l'autre, nous en vînmes aux mains. Grâce à ma maîtrise du jeu de boxe, je lui fis un croche-pied. Pour se rattraper, il s'agrippa à la chaîne de cristal que je portais avec une amulette autour du cou. La chaîne céda et il s'écrasa au sol tandis que je m'emparai de la balle. Furieux, il se redressa en jetant la chaîne à mes pieds. L'amulette était un œil de tigre, pierre sans réelle valeur mais talisman infailible contre le mauvais œil, or voilà qu'au moment où son regard belliqueux se posait sur moi je ne la portais pas. Mais je n'y accordais, sur le moment, aucune importance : ne tenais-je pas à la main la balle qu'un moment auparavant *sa* main de lys avait touchée ? Comme l'excellent joueur que j'étais, je réussis à la lancer avec une telle précision qu'elle rebondit juste devant un angle de l'estrade et atterrit délicatement, comme apprivoisée, à portée de la belle danseuse qui, pendant tout ce temps, n'avait cessé de garder l'autre balle en mouvement et recommença aussitôt à tisser sa cage dorée, acclamée par la foule des spectateurs. Et puis ce fut la fin des jeux de balle en l'honneur de la Déesse Lakshmi, les jeunes filles quittèrent l'estrade et nous rentrâmes à la maison.

En chemin mon ami me fit remarquer qu'il était heureux que je n'aie pas d'affaires à conclure à la cour car le jeune homme à qui j'avais repris la balle n'était autre que le fils du premier ministre et tout le monde avait pu voir qu'il m'avait juré une haine éternelle. Cela ne m'inquiéta pas le moins du monde. J'aurais de loin préféré en apprendre davantage sur ma déesse mais n'osai poser de questions. Même lorsque Somadatta me taquina à son sujet, j'affectai une parfaite indifférence, louai la finesse de son jeu en connaisseur mais en m'empressant d'ajouter que dans mon pays j'avais déjà vu des jeunes filles au moins aussi douées — tandis qu'au fond de mon cœur je demandais pardon de ce mensonge à mon incomparable déesse.

* * *

Inutile de dire que je ne pus trouver le sommeil cette nuit-là. Chaque fois que je fermais les yeux, je me retrouvais obsédé par son image radieuse. Je passai la journée suivante dans un coin du jardin de mon hôte, loin des bruits du jour. Là, le sable sur lequel poussait un manguier dispensait un baume rafraîchissant à mon corps torturé par l'amour. Mon seul compagnon était la vina aux sept cordes à laquelle je confiais mes ardeurs. Cependant dès que la chaleur diminua suffisamment pour me permettre de sortir, je persuadai Somadatta de me conduire au jardin public, même si je savais parfaitement qu'il aurait préféré aller à un combat de cailles. Malheureusement c'est en vain que je déambulai à travers tout le parc. De nombreuses jeunes filles s'y trouvaient, jouant ici et là à toutes sortes de jeux, comme pour s'ingénier à me donner de faux espoirs, mais celle que je cherchais, l'image même de Lakshmi, n'était pas parmi elles.

Amèrement déçu, je prétendis ensuite que je mourais d'envie de participer à la vie fascinante du Gange. Nous fîmes le tour de tous les *ghats* et finalement montâmes à bord d'un bateau faisant partie de la joyeuse flottille qui, chaque soir,

ondulait sur les vagues du fleuve sacré. Je m'attardai jusqu'à ce que le jeu des lumières et la lueur dorée du soir s'éteignent, jusqu'à ce que la flamme des torches et le reflet des lanternes dansent et tourbillonnent sur les flots. Je dus alors finir par abandonner mon espoir passionné de la retrouver et demandai à mon batelier de me raccompagner au *ghat* le plus proche.

Le lendemain, après une autre nuit sans sommeil, je décidai de garder la chambre. Pour occuper et soulager mon esprit, toujours entièrement possédé par l'image de ma bien-aimée, j'essayai, à l'aide de pinceaux et de couleurs, de transposer sur un panneau de bois les lignes délicates que j'avais admirées lorsque, tout en dansant, elle jouait avec les balles dorées. J'étais incapable de manger. Tout comme le cakora, dont le tendre chant se nourrit des rayons de la lune, je me nourrissais du rayonnement de son visage à la beauté lunaire — même si celui-ci ne me parvenait plus qu'à travers les brumes de la mémoire. Cependant, j'espérais bien que, ce soir-là, dans les jardins du plaisir, ce rayonnement me rafraîchirait et me vivifierait à nouveau de toute sa splendeur.

Hélas, cet espoir fut encore déçu. Somadatta voulut m'entraîner aux tables de jeu — car il était aussi passionnément attiré par les dés que Nala après que la terrible déesse Kali l'ait investi. Je feignis la fatigue mais, au lieu de rentrer à la maison, retournai au *ghat* et à la rivière. Toutefois, à mon grand chagrin, sans plus de résultat que la nuit précédente : elle ne s'y trouvait pas.

- 5 -

Le Portrait Magique

Sachant que le sommeil m'échapperait à nouveau ce soir-là, je ne me déshabillai même pas et, au lieu de me coucher, m'assis sur un tapis de paille conçu pour la méditation et la prière. J'y passai la nuit dans une posture que je pensais appropriée, l'esprit empli de ferventes pensées d'amour et absorbé dans la contemplation de Lakshmi portant le lotus, son image divine. Le soleil levant me trouva cependant à l'œuvre, mes pinceaux à la main.

* * *

Pris par mon activité, j'avais perdu conscience des heures écoulées quand Somadatta pénétra dans ma chambre. D'un rapide mouvement involontaire, je dissimulai le panneau de bois et mon matériel de peinture sous le lit.

Somadatta prit une chaise basse, s'assit près de moi et me regarda en souriant.

« En vérité, dit-il, je crois que notre demeure va avoir l'honneur d'être le lieu de la naissance spirituelle d'un saint homme. Tu jeûnes comme le plus sévère des ascètes et tu n'utilises pas ton beau lit ; je ne vois aucune trace de ton corps ni sur les oreillers ni sur le matelas et les draps blancs n'ont pas le moindre pli. Bien que ton jeûne t'ait déjà fait maigrir, ton corps a toujours un certain poids, comme tout bon observateur le constatera en voyant ce tapis de paille sur lequel tu as, de toute évidence, passé la nuit en prière et en méditation. Pourtant je trouve certains objets un peu trop mondains pour appartenir à un ascète : ici sur ta commode, je vois de la crème pour la peau — intacte, il est vrai — une boîte de poudre de bois de santal, une carafe d'eau parfumée et un plat contenant de l'écorce de citronnier et des noix de bétel. Et là, sur le mur, une guirlande

de fleurs fraîches et ta vina. Mais ... où est donc passé le panneau de bois normalement accroché là ? »

Embarrassé, je fus dans l'incapacité de répondre à sa question mais très vite il découvrit la planche manquante et la retira de dessous le lit.

« Tiens, tiens ! Quel est donc le vil et ingénieux magicien qui a fait apparaître l'image fascinante d'une jeune fille jouant à la balle sur cette planche que j'avais moi-même accrochée ici totalement vierge ? De toute évidence, il avait la mauvaise intention de tenter le jeune ascète au tout début de sa carrière et créer ainsi la confusion entre ses sens et son esprit. Ou bien serait-ce l'œuvre d'un dieu ? Car nous savons que les dieux craignent la puissance des grands ascètes et, étant donné tes superbes débuts, les montagnes Vindhaya pourraient bien être en train de cracher de la fumée du fait de la ferveur de tes austérités. J'irais même jusqu'à dire qu'avec l'accumulation de tes mérites, le royaume des êtres célestes pourrait bien commencer à trembler. Et maintenant je sais même de quelle déité il s'agit ! C'est certainement celui que nous nommons l'Invisible, le dieu aux flèches de fleurs dont la bannière représente un poisson, c'est Kama, le dieu de l'amour ... dont tu portes le nom, maintenant que j'y pense ! Mais que vois-je ? N'est-ce pas là Vasitthi, la fille du riche orfèvre ? »

C'est ainsi que, pour la première fois, j'entendis le nom de ma bien-aimée. Mon cœur se mit à battre violemment et mon visage pâlit.

« Je vois, mon cher ami, poursuivit cet incorrigible farceur, que la magie de Kama t'a effrayé et je crois que nous allons devoir faire quelque chose pour éviter sa colère. Il me semble que le conseil d'une femme dans cette affaire ne devrait pas être négligé. Je vais de ce pas, montrer cette peinture à ma chère Medini qui faisait partie des danseuses l'autre jour et qui se trouve être également la sœur de lait de la belle Vasitthi. »

Sur ce, il s'apprêta à quitter la pièce en emportant le panneau de bois. Je me doutais de ce que ce bandit avait en tête et le pria de m'accorder le temps de dédicacer le tableau. Je

mélangeai plusieurs belles nuances de rouge puis écrivis, de l'écriture la plus fine, un poème en quatre lignes qui relatait brièvement l'incident de la balle dorée. Ce poème, lu à l'envers, disait que la balle avec laquelle elle avait joué était mon cœur que je lui renvoyais, même au risque qu'elle le rejette. Il était possible également de lire le poème en perpendiculaire et lu ainsi, du haut vers le bas, il disait dans les mots les plus tristes le désespoir dans lequel me plongeait notre éloignement ; dans l'autre sens, on y lisait que j'osais néanmoins espérer.

Je ne dis rien à Somadatta de tous ces messages envoyés de manière aussi subtile, de sorte qu'il ne fut guère impressionné par cet échantillon de mes qualités de poète. Il le trouva beaucoup trop simple et me suggéra de mentionner comment le dieu Kama, alarmé par mon ascétisme, avait fait apparaître ce tableau par magie et comment j'avais été totalement conquis – il faut dire que Somadatta, comme beaucoup, était très fier de son bel esprit !

Lorsqu'il eut emporté le tableau, je me sentis d'humeur particulièrement exaltée et plein d'énergie car un pas venait d'être franchi dont les conséquences pouvaient mener au bonheur tant espéré. Je pus enfin prendre un repas léger puis décrochai la vina du mur et en tirai quelques mélodies — soupirs mélodieux qui se transformaient ici et là en phrases joyeuses tandis que je répétais le nom céleste de Vasitthi accompagné d'un millier de mots tendres.

C'est ainsi que Somadatta me trouva quelques heures plus tard quand il rentra, le tableau à la main. « La belle danseuse qui a détruit la paix de ton cœur a été touchée par ton poème, dit-il. Je ne vois pas grand-chose d'intéressant dans ce qu'elle t'a répondu mais son écriture est peu commune. » Avec une joie indicible, je découvris un second poème de quatre lignes. L'écriture était effectivement très belle, les caractères ressemblaient à de tendres boutons de fleurs soufflés directement sur le tableau par un zéphyr estival. Evidemment Somadatta n'avait trouvé aucun sens à ces mots car ils se référaient uniquement à ce qu'il n'avait pas su percevoir dans mon

message. Mais ces mots prouvaient que ma belle aimée avait su lire mon texte dans toutes les directions, à l'envers, en montant et en descendant. Cela me révélait son haut niveau d'éducation et de connaissance ainsi que son esprit unique, au tour gracieux et humoristique. Elle avait choisi d'accepter ma déclaration enflammée mais en la considérant comme un geste galant ou comme une effusion à laquelle il ne fallait pas attacher trop d'importance.

Je dois avouer que je fus tenté de lire son poème comme j'avais écrit le mien, dans l'espoir d'y trouver une confession cachée ou tout autre message secret, peut-être même une invitation à un rendez-vous, mais en vain. Je me dis aussitôt qu'il s'agissait là d'une preuve convaincante, en vérité, de la plus élevée et la plus raffinée des vertus féminines : ma bien-aimée me montrait qu'elle était parfaitement capable de comprendre la subtilité et l'audace de l'esprit masculin mais qu'elle se refusait à les imiter.

D'ailleurs ma déception fut de courte durée car mon ami Somadatta enchaîna bientôt en disant :

« Cette jeune fille aux beaux sourcils, sans être une grande poétesse, a tout de même bon cœur. Sachant que je n'ai pas vu sa sœur de lait, ma bien-aimée Medini, depuis longtemps — excepté lors de grandes réunions où seuls les yeux peuvent parler, et encore, en se cachant — elle a arrangé pour nous une rencontre demain soir sur la terrasse du palais de son père. Ce soir, malheureusement, ce n'est pas possible car son père donne un banquet. Peut-être voudras-tu m'accompagner dans cette aventure ? »

En disant ces mots, il eut un rire moqueur et je ris avec lui, l'assurant de ma compagnie. La bonne humeur revenue, nous prîmes l'échiquier qui reposait contre le mur et nous apprêtions à commencer une partie quand un serviteur entra et annonça qu'un étranger désirait me parler.

Dans le hall d'entrée, je trouvai le secrétaire de l'ambassadeur. Celui-ci me faisait dire que je devais me préparer aussitôt au départ et me trouver avec mes chariots ce

même soir dans la cour du palais car nous partions le lendemain aux premières lueurs du jour.

Mon désespoir ne connut pas de bornes. Je crus avoir offensé sans le vouloir une des déités. Dès que je fus en mesure de rassembler mes pensées, je me précipitai chez l'ambassadeur et lui rebattis les oreilles de mensonges au sujet d'une affaire que je n'avais pas encore conclue, l'assurant qu'elle ne pourrait arriver à une conclusion satisfaisante en si peu de temps. Avec des larmes poignantes, je le suppliai de reporter le voyage d'un jour.

« Mais tu as dit, il y a huit jours, que tu étais prêt », répondit-il.

Je lui assurai que plus tard, de manière tout à fait inattendue, l'occasion d'acquérir un objet de valeur s'était présentée. D'ailleurs, je ne mentais pas car quelle acquisition pouvait avoir plus de valeur à mes yeux que le cœur de cette incomparable jeune fille ? Je réussis finalement à lui arracher ce jour supplémentaire.

Le lendemain, je fus très occupé par les préparatifs de notre départ, de sorte que malgré mon impatience, le temps ne me parut pas long. Le soir venu, les chariots chargés se tenaient dans la cour. Tout était prêt pour atteler les bœufs de sorte que nous puissions partir dès mon retour, avant le point du jour.

- 6 -

Sur la Terrasse des Bienheureux

Lorsque la nuit et l'obscurité furent tombés, Somadatta et moi – emmitouflés dans des vêtements de couleur sombre, la taille ceinte et l'épée à la main – nous rendîmes à l'aile ouest du palais de l'orfèvre où la terrasse que nous recherchions surplombait la pente raide et rocailleuse d'un profond ravin. A l'aide d'une baguette de bambou que nous avions apportée et en nous appuyant sur quelques projections rocheuses, nous escaladâmes la face du rocher là où il disparaissait dans l'obscurité. Nous franchîmes avec aisance le mur pour nous retrouver sur une terrasse spacieuse décorée de palmiers, d'arbres asoka et de toutes sortes de plantes en pleine floraison, le tout baignant, à cet instant, dans la lumière argentée de la lune.

* * *

Tout près de là, assise aux côtés d'une jeune fille sur un banc de jardin, semblable à une visiteuse des sphères célestes, merveilleusement ressemblante à Lakshmi, se trouvait la jeune fille aux grands yeux qui avait joué à la balle avec mon cœur. A sa vue, je me mis à trembler si fort que je dus m'appuyer contre le parapet. Le marbre rafraîchit et calma mes sens enfiévrés et défaillants.

Entre-temps Somadatta s'était précipité vers sa bien-aimée qui s'était levée du banc avec un petit cri. A cette vue, je trouvai la force d'approcher ma belle incomparable. De son côté, apparemment surprise par l'arrivée d'un étranger, elle s'était levée et semblait ne pas savoir si elle devait partir ou rester. Ses yeux comme ceux d'une gazelle effarouchée me jetaient des regards de côté et son corps tremblait comme une feuille agitée par une douce brise. Quant à moi, je ne savais plus

où j'en étais, les cheveux en désordre et les yeux écarquillés, je fus à peine capable de bégayer quelques mots pour lui exprimer combien j'appréciais le bonheur inespéré de la rencontrer ici. Prenant conscience de ma grande timidité, elle se montra elle-même plus calme, se rassit sur le banc et m'invita à prendre place auprès d'elle. Puis de sa voix aux douces inflexions, elle m'assura qu'elle était très heureuse d'avoir l'occasion de me remercier pour lui avoir relancé la balle aussi adroitement, permettant ainsi au jeu de ne pas souffrir d'interruption. En effet, si tel avait été le cas, tout le mérite de sa performance aurait été perdu et la déesse, si maladroitement honorée, l'aurait accablée de sa colère ou du moins lui aurait refusé tout bonheur. Je répliquai qu'elle ne me devait aucun remerciement car je n'avais, en réalité, fait que réparer ma propre erreur. Comme elle ne semblait pas comprendre ce que je voulais dire, j'osai lui rappeler l'instant où nos yeux s'étaient rencontrés et la confusion qui s'en était suivie, laquelle avait causé la faute commise dans le jeu de balles. Elle rougit vivement et refusa absolument de reconnaître que les choses s'étaient passées ainsi.

« Je suppose, répondis-je, que de mes yeux qui devaient rivaliser avec des fleurs épanouies, s'échappait un tel parfum d'admiration que pendant un instant vous en avez été enivrée et votre main est passée à côté de la balle. »

« Pourquoi parler d'admiration ? répondit-elle. Vous avez l'habitude de voir des joueuses bien plus habiles dans votre pays ! »

J'en déduisis avec satisfaction qu'elle avait parlé de moi et que les mots que j'avais dits à Somadatta avaient été correctement répétés. Par contre, je me sentis défaillir à la pensée que mes paroles aient pu la blesser et me hâtai de l'assurer qu'il n'y avait pas un mot de vrai là-dedans, que je n'avais parlé ainsi que pour ne pas trahir mon précieux secret. Mais elle refusa de me croire — ou du moins le prétendit — et, tout en discutant, j'oubliai ma timidité, passionnément déterminé à la convaincre. Je lui dis comment, à sa vue, le dieu Amour

avait lancé une pluie de flèches de fleurs sur moi. Je lui dis que j'étais convaincu que dans une existence précédente elle avait été la compagne de mon cœur car telle était la seule explication d'un amour aussi soudain et irrésistible, mais dans ce cas, elle avait dû me reconnaître elle aussi et un amour semblable devait avoir jailli en son sein.

Je l'assiégeai de ces mots audacieux jusqu'à ce que, enfin, elle appuie sa joue brûlante et couverte de larmes sur mon épaule et reconnaisse, avec des paroles à peine audibles, qu'elle avait ressenti la même chose que moi et qu'elle aurait péri de chagrin si sa sœur de lait ne lui avait pas apporté le tableau.

Nous échangeâmes alors une infinité de baisers et de caresses et il nous sembla que nous allions mourir de joie lorsque soudain, la pensée de mon départ prochain tomba comme une sourde menace sur mon bonheur et m'arracha un profond soupir.

Surprise, Vasitthi me demanda pourquoi je soupirais et quand je lui en dis la raison, elle s'effondra sur le banc et éclata en sanglots. Je m'efforçai en pure perte de réconforter la bien-aimée de mon cœur. C'est en vain que je lui assurai que dès la fin de la saison des pluies, je reviendrais pour ne plus jamais la quitter, dussé-je pour cela vivre du travail de mes mains. Mes paroles semblaient s'envoler sans l'atteindre. Je lui assurai que mon désespoir à la pensée de notre séparation n'était pas moindre que le sien, que seule une nécessité inexorable pouvait m'arracher à elle aussi vite. Entre ses sanglots, elle réussit à articuler quelques mots pour demander la raison de ce départ impératif alors que nous venions juste de nous rencontrer. Quand je lui expliquai toute l'affaire, précisément et en détails, elle sembla ne rien entendre, incapable de donner le moindre sens à mon discours. Oh, elle comprenait tout à fait, disait-elle, que je me languisse de ma ville natale où de nombreuses jeunes filles, beaucoup plus belles et plus habiles, m'attendaient ...

J'eus beau protester, affirmer et promettre tout ce que je voulais, elle n'en démordait pas et n'en pleurait que plus

abondamment. Il n'est donc guère surprenant que je me sois retrouvé bientôt à ses pieds couvrant sa main dolente de baisers et de larmes et lui promettant de ne pas la quitter. Nul n'eut pu être plus follement heureux que moi quand Vasitthi jeta ses bras délicats autour de mon cou et me couvrit de baisers en riant et en pleurant de joie. Elle dit aussitôt :

« Tu vois qu'il n'était pas aussi indispensable que cela de repartir sinon tu serais certainement parti ! »

Quand j'essayai une fois de plus de lui expliquer clairement la situation, elle me ferma la bouche d'un baiser, m'assurant qu'elle savait que je l'aimais et qu'elle ne pensait pas vraiment ce qu'elle avait dit au sujet des jeunes filles de mon pays.

Les heures s'envolèrent comme dans un rêve, emplies de tendres caresses et de douces confidences. Mais Somadatta et Medini apparurent soudain pour nous dire qu'il était grand temps de songer à rentrer.

Chez Somadatta, dans la cour, tout était prêt pour mon départ. Je fis appeler le responsable de ma caravane et l'envoyai de toute urgence chez l'ambassadeur l'informer que, à mon grand regret, mes affaires n'étaient pas encore définitivement conclues et que je devais renoncer à faire le voyage sous son escorte. Je terminai en lui demandant la faveur de bien vouloir transmettre mon affection à mes parents.

* * *

A peine avais-je eu le temps de m'allonger sur mon lit pour, si possible, jouir de quelques heures de sommeil, que l'ambassadeur en personne entra dans ma chambre. Totalemment effaré, je m'inclinai profondément devant lui tandis que, d'une voix impérieuse, il me demandait ce que signifiait cette conduite inouïe – je me devais de l'accompagner sur-le-champ !

En réponse, je m'apprêtais à lui parler de ma soi-disant affaire non conclue mais il m'arrêta dans mon élan.

« Quelle absurdité ! Arrêtez ces mensonges ! Croyez-vous vraiment que je ne devine pas de quelle sorte d'affaire il s'agit quand un jeune chiot se déclare soudain incapable de quitter la ville, alors même que j'ai vu dans la cour ses chariots chargés et ses bœufs attelés, prêts à partir ! »

Bien entendu, mis en face de mon mensonge, j'étais rouge et tremblant de honte. Cependant, quand il m'ordonna de l'accompagner, soulignant que trop des précieuses heures matinales avaient déjà été perdues, il rencontra en moi une résistance à laquelle, de toute évidence, il n'était pas préparé.

Il commença par ordonner, puis menaça et finalement en fut réduit à plaider. Il me rappela que si mes parents avaient décidé de m'envoyer si loin, c'était seulement parce qu'ils me savaient en sa compagnie et sous sa protection. Mais il n'aurait pu avancer d'argument moins convaincant pour moi. En effet, je réalisai alors que pour revenir à ma chère Vasitthi, je serais obligé d'attendre qu'un autre émissaire du roi vienne à Kosambi. Non, je montrerais à mon père que j'étais tout à fait capable de conduire une caravane seul et de faire face aux dangers de la route.

Il est vrai que l'ambassadeur s'était mis à peindre tous ces dangers de manière réaliste et effrayante mais ses paroles ne m'atteignaient pas. Finalement il me quitta furieux en hurlant qu'il n'était pas à blâmer et que je devrais subir les conséquences de mon entêtement.

Après son départ, il me sembla être soulagé d'un poids énorme : j'étais désormais libre de m'abandonner complètement à mon amour. Je m'endormis avec cette douce certitude et ne me réveillai que lorsqu'il fut l'heure de nous rendre à la terrasse où nos bien-aimées nous attendaient.

* * *

Nuit après nuit, nous les y retrouvâmes et, à chaque fois, Vasitthi et moi découvrions de nouveaux trésors dans notre

affection mutuelle et nous séparions avec un désir toujours plus grand de nous retrouver le lendemain. La lumière de la lune me paraissait plus argentée, le marbre plus frais, le parfum des jasmins plus entêtant, le cri du kokila plus languissant, le bruissement des palmiers plus songeur et les murmures incessants des arbres asoka encore plus riches de mystérieuses promesses que nulle part ailleurs au monde.

Oh, je me souviens encore si clairement de ces arbres splendides qui longeaient toute la terrasse et sous lesquels nous nous promenions souvent, serrés dans les bras l'un de l'autre. On appelait ce lieu « la Terrasse des Bienheureux » à cause du nom que les poètes ont donné à cet arbre, le Bienheureux ou parfois aussi Joie du Cœur. Je n'en ai jamais vu ailleurs de si magnifiques spécimens. Les feuilles en forme de lances brillaient sous les rayons de lune et murmuraient dans la douceur du vent de la nuit. Entre les feuilles luisaient les fleurs dorées, orange et écarlates alors même que nous n'étions qu'au début de la saison du Vasanta. Mais, mon frère, comment ces arbres n'eussent-ils arboré toute leur splendeur alors même qu'il est dit que l'asoka s'épanouit dès l'instant où ses racines sont foulées par le pied d'une belle jeune fille ?

Par une nuit magique de pleine lune, je me tenais sous leurs branches en compagnie de la cause bien-aimée de leur épanouissement anticipé, ma douce Vasitthi. Au-delà de l'ombre profonde du ravin, nos regards scrutaient la terre au loin. Sous nos yeux, les deux rivières serpentaient comme des rubans d'argent sur la vaste plaine et s'unissaient en cet endroit des plus sacrés que l'on appelle la Triple Union. En effet les gens disent qu'une troisième rivière, le « Gange Céleste » — c'est ainsi qu'ils appellent la merveilleuse galaxie que nous connaissons dans le sud sous le nom de Voie Lactée — se joint ici à elles. Vasitthi montra du doigt l'endroit où brillaient ces étoiles, loin au-dessus de la cime des arbres.

Nous parlâmes ensuite des superbes montagnes de l'Himalaya au nord, où le Gange sacré prend sa source. L'Himalaya dont les sommets couverts de neige abritent les

dieux et dont les immenses forêts et les profondes gorges offrent refuge aux grands ascètes.

Avec un plaisir encore plus grand je suivais des yeux les flots de la Yamuna jusqu'à sa source.

« Oh ! m'écriai-je. Si seulement j'avais un bateau magique en nacre avec mes souhaits comme voile et ma volonté comme gouvernail, il nous ferait remonter ce fleuve d'argent jusqu'à sa source. Ensuite, Hastinapura se relèverait de ses ruines et les majestueux palais résonneraient de festivités et de joies. Puis les sables de Kurukshetra rendraient leurs morts. Là-dessus le grand Bhishma dans son armure d'argent sur laquelle flotteraient ses longues boucles blanches s'élèverait au-dessus des chants dans son char et ferait pleuvoir ses flèches brillantes sur l'ennemi ; le vaillant Phagabatta arriverait, superbement monté sur son éléphant et l'agile Krishna s'insinuerait au plus fort de la bataille tenant les rênes des quatre étalons blancs d'Arjuna.

« Oh ! Comme j'ai envié à l'ambassadeur son appartenance à la caste des guerriers quand il m'a dit que ses ancêtres avaient participé à cette rencontre inoubliable ! Mais c'était stupide de ma part car nos ancêtres ne nous viennent pas de la seule descendance. Nous sommes nos propres ancêtres. Où étais-je alors ? Probablement là aussi, parmi les combattants car, bien que fils de marchand, la pratique des armes m'a toujours passionnément attiré et je n'exagère pas en disant que, l'épée à la main, je peux défier n'importe qui. »

Vasitthi me prit dans ses bras avec ravissement et dit : « Quant à moi, j'ai dû être l'une de ces héroïnes qui peuplent encore nos chansons ; laquelle, nous ne pourrions le savoir, de même que le parfum de l'arbre corail ne peut nous parvenir à travers l'arôme sucré des fleurs de l'asoka. »

Je lui demandai de m'en dire plus sur la nature de ce parfum dont, à vrai dire, je n'avais jamais entendu parler. Je trouvais en effet que l'imagination, comme tout le reste, s'épanouissait ici, dans la vallée du Gange, beaucoup plus abondamment que chez nous, peuple plus aride des montagnes.

C'est ainsi qu'elle me parla de l'arbre corail céleste dont les fleurs d'un rouge profond répandent au loin leur parfum. Elle me raconta comment un jour, lors de ses voyages dans le monde d'Indra, Krishna l'avait gagné à des jeux martiaux et l'avait planté dans son jardin. Elle ajouta que celui qui humerait ce parfum se souviendrait au fond de son cœur de ses vies antérieures depuis longtemps passées.

« Mais seuls les saints peuvent percevoir ce parfum sur terre » dit-elle, puis elle ajouta avec espièglerie « Nous deux, je le crains, n'en serons jamais mais quelle importance ? Même si nous n'avons pas été Nala et Damayanti, je suis sûre que nous nous sommes aimés autant, quels qu'aient pu être nos noms. Il est possible que l'Amour et la Fidélité soient les seules réalités, et se contentent de changer de nom et de forme. Ils sont les mélodies et nous sommes les instruments sur lesquels elles sont jouées. Les cordes de la vina peuvent être brisées ou tendues, mais la mélodie reste la même. Il est vrai qu'elle peut paraître plus pleine et plus noble sur un instrument que sur un autre, tout comme ma nouvelle vina a un son plus beau que l'ancienne. Dans tous les cas nous sommes tous deux de splendides instruments pour le jeu des dieux, instruments dont ils tireront la plus enchanteresse des musiques. »

Je la serrai silencieusement contre moi, profondément ému autant que surpris par ses paroles, profondes et étranges.

Elle ajouta en souriant, devinant mes pensées : « Oh ! Je sais que je ne devrais pas avoir de telles idées, notre vieux Brahmane s'est beaucoup fâché le jour où j'ai fait allusion à de telles choses ; il m'a recommandé de prier Krishna et de laisser les Brahmanes réfléchir ! Alors comme je ne suis pas censée réfléchir mais seulement autorisée à croire, je veux croire que nous étions vraiment et réellement Nala et Damayanti. »

Ensuite, élevant les mains en prière vers l'asoka qui se dressait devant nous dans toute la gloire de ses fleurs frémissantes et de ses feuilles fragiles, elle lui adressa les mots que Damayanti, errant le cœur brisé dans la forêt, prononça à l'attention de l'Arbre Bienheureux. Sur ses lèvres, les doux vers

du poète semblaient affleurer sans effort et s'enrichir, comme une jeune pousse que l'on transplanterait dans un sol sacré :

*« O toi, le Bienheureux,
Entends le cri angoissé d'une jeune fille au cœur brisé !
Toi si bien nommé « Joie du Cœur »
Apporte-moi la paix de ta paix.
Tes fleurs, comme les yeux des dieux, voient tout.
Tes feuilles murmurent comme leurs lèvres.
Dis-moi, ô, dis-moi où erre le cœur de mon bien-aimé,
Où m'attend mon Nala adoré ? »*

Elle posa sur moi des yeux pleins d'amour, le clair de lune se reflétait dans ses larmes et les lèvres tremblantes, elle dit : « Quand tu seras loin et que tu te souviendras de cet instant magique, imagine-toi que je suis ici et que je m'adresse à cet arbre majestueux. Simplement, je ne dirai pas 'Nala' mais 'Kamanita'. »

Je la serrai dans mes bras et nos lèvres se rencontrèrent dans un baiser où s'exprimait l'inexprimable.

Soudain il y eut un bruissement au sommet de l'arbre. Une grande fleur d'un rose lumineux flotta vers nous et se posa sur nos joues baignées de larmes. Vasitthi la saisit, sourit, la bénit d'un baiser et me l'offrit. Je la cachai sur mon cœur.

De nombreuses fleurs étaient tombées au pied des arbres. Medini qui était assise près de Somadatta sur un banc à quelque distance de nous, sauta sur ses pieds et s'approcha, plusieurs fleurs jaunes d'asoka à la main : « Regarde ma sœur ! Les fleurs ont déjà commencé à tomber. Il y en aura bientôt assez pour parfumer ton bain. »

« Pas ces choses jaunes ! » s'exclama le facétieux Somadatta. « Il n'est pas question que Vasitthi mette cela dans l'eau de son bain — du moins pas si son corps doit s'épanouir en harmonie avec son amour. Je t'assure que seules des fleurs écarlates comme celle que Kamanita vient de cacher sur son cœur devraient être utilisées. Car dans le Livre d'Or de l'Amour, il est écrit du safran qu'il est une 'affection jaune'

c'est-à-dire qu'il attire l'attention mais s'estompe avec le temps, tandis que l'écarlate perdure et se renforce avec le temps. »

A ces mots Medini et lui partirent d'un joyeux rire complice.

Quant à Vasitthi, malgré son doux sourire, elle répondit gravement tout en serrant ma main délicatement mais fermement : « Tu te trompes Somadatta ! Mon amour n'a la couleur d'aucune fleur. J'ai entendu dire que la couleur de l'amour le plus vrai n'est pas rouge mais noir, bleu nuit comme la gorge de Shiva quand il avala le poison qui faillit détruire l'humanité. C'est ainsi que cela doit être. L'amour véritable doit pouvoir supporter le poison de la vie et être prêt à goûter au pire pour épargner l'être aimé. Il préférera certainement alors le plus amer des poisons à n'importe lequel des plaisirs, aussi tentants soient-ils. »

C'est en ces mots profonds que ma bien-aimée Vasitthi s'exprima ce soir-là sous les arbres Bienheureux.

- 7 -

Dans le Ravin

Profondément remué par ces souvenirs encore si vivaces, le jeune chercheur se tut un moment. Puis il soupira, se passa la main sur le front et reprit son récit.

* * *

En bref, mon frère, je me comportais pendant toute cette période, comme si le bonheur m'avait rendu fou, mes pieds semblaient à peine toucher le sol. Je me souviens d'un jour où je ris tout haut en apprenant que certains considéraient ce monde comme une vallée de larmes, un lieu d'insatisfaction et qu'ils aspiraient de toutes leurs forces à ne pas renaître dans ce royaume humain.

« Quels pauvres ignorants, Somadatta ! m'écriai-je. Comme s'il pouvait exister un lieu plus parfait que la Terrasse des Bienheureux ! »

Mais sous la Terrasse, il y avait le ravin.

Nous venions juste d'y dégringoler quand je prononçai ces paroles légères et, comme pour m'apprendre que les plus grands plaisirs terrestres peuvent aussi avoir leur part d'amertume, nous fûmes attaqués à cet instant précis par plusieurs hommes armés. Je ne saurais dire combien ils étaient exactement du fait de l'obscurité. Heureusement nous réussîmes à couvrir nos arrières en les forçant dos au rocher. Ainsi rassurés de savoir que nous n'étions plus attaqués que par l'avant, nous entreprîmes de défendre notre vie et notre amour. Dents serrées, nous étions aussi silencieux que la nuit elle-même tout en parant et ferrant aussi froidement que possible. Mais nos adversaires hurlaient comme des diables pour s'encourager et nous crûmes en distinguer huit ou dix. Même s'ils se trouvaient face à deux adversaires de taille, nous étions

en bien mauvaise posture. Bientôt deux hommes se retrouvèrent au sol et leur corps gêna l'action de leurs complices qui craignaient de trébucher sur eux et de retomber sur la pointe de nos épées. Ils durent alors reculer de quelques pas car nous ne recevions plus leur haleine en plein visage.

Je murmurai quelques mots à Somadatta et nous fîmes quelques pas de côté dans l'espoir que nos assaillants, nous croyant encore là-bas, bondiraient en avant, se cogneraient sur la paroi de rochers et y briseraient la pointe de leur épée, tandis que les nôtres trouveraient à se loger entre leurs côtes. Malgré toutes nos précautions, un bruit dut les alerter car notre plan ne réussit point. Pourtant je perçus un faible rai de lumière contre le rocher et constatai qu'il provenait d'une torche probablement fixée à un ferme support. A cette lumière m'apparurent un nez couvert de verrues et un œil rusé à demi fermé. Comme je tenais toujours de ma main gauche la branche de bambou qui m'avait servi à escalader la façade de la terrasse, je la lançai fermement dans cette direction. Pour preuve de mon succès, j'entendis un cri strident et le rai de lumière disparut dans un fracas. Nous profitâmes de ce bref répit pour nous enfuir dans la direction d'où nous venions. Nous savions que la gorge se faisait plus étroite à cet endroit-là, que l'ascension y était plus raide mais que nous étions capables d'y arriver sans trop d'effort. Ce fut une chance que nos assassins potentiels abandonnent rapidement leur poursuite dans l'obscurité car, tandis que je franchissais les derniers mètres de notre escalade, mes forces menacèrent de m'abandonner. Je réalisai alors que je saignais abondamment de plusieurs blessures. Mon ami était lui aussi blessé, bien que moins grièvement.

Une fois arrivés en terrain plat, des lambeaux de ma chemise nous permirent de bander nos blessures puis, appuyé au bras de Somadatta, je parvins à rejoindre la maison de son père. Je dus y passer plusieurs semaines sur un lit de souffrance.

* * *

J'étais torturé par mes blessures et la fièvre qui consumait mon corps mais aussi par le désir brûlant de ma bien-aimée qui me dévorait le cœur. A cela s'ajouta bientôt une troisième cause de souffrance : ma crainte pour sa précieuse vie. En effet, cette adorable créature, aussi délicate qu'une fleur, n'avait pu supporter la nouvelle du danger mortel dans lequel je me trouvais et était elle-même tombée gravement malade. Heureusement sa fidèle sœur de lait, Medini, allait d'un lit à l'autre pour nous permettre d'avoir des nouvelles régulières l'un de l'autre et échanger des messages pleins d'amour. Nous nous offrions des fleurs et, connaissant tous deux leur langage secret, nous nous disions beaucoup par leur doux intermédiaire. Plus tard, lorsque nous recouvrîmes des forces, de nombreux poèmes voyagèrent de l'un à l'autre. La situation serait bientôt devenue tout à fait supportable car nous guérissions tous deux au même rythme, profondément unis même en cela, mais notre avenir se profilait de manière menaçante.

Je dois préciser que l'origine de notre agression meurtrière nous avait été révélée. Elle avait été instiguée par le fils du premier ministre, au nom détesté de Satagira, celui-là même contre lequel je m'étais battu pour la balle de Vasitthi en cet après-midi mémorable dans le parc. Il avait, de toute évidence, constaté que je n'étais pas reparti avec ma caravane et soupçonné puis épié nos rencontres nocturnes sur la Terrasse.

* * *

Oh, mon ami, la Terrasse des Bienheureux était alors, pour notre amour, comme un navire qui aurait sombré. J'aurais avec bonheur risqué ma vie chaque soir pour pouvoir y retrouver ma bien-aimée mais, même si Vasitthi avait osé m'exposer au danger mortel qui m'y attendait, une telle tentation nous fut évitée. Satagira, dans sa vile cruauté, avait informé les parents de ma bien-aimée de nos rencontres secrètes et elle était désormais soigneusement et jalousement surveillée : il lui était

interdit de se tenir sur la terrasse après le coucher du soleil sous prétexte que sa santé en souffrirait.

Ainsi notre amour se trouva sans abri. Cet amour qui s'épanouissait si bien en secret, devait à présent être l'objet du regard de tous. Prétendument par hasard, nous nous retrouvâmes une fois ou deux dans ce jardin public où j'avais aperçu sa divine silhouette pour la première fois et où je l'avais ensuite cherchée en vain. Mais comme ces rencontres étaient brèves, nos mots hésitants et pressés, nos gestes gênés par la conscience des regards curieux ou même espions ! Vasitthi me suppliait de quitter la ville immédiatement car ma vie y était menacée par sa faute. Elle se reprochait amèrement d'avoir insisté pour que je reste et de m'avoir ainsi jeté dans les griffes de la mort. Une nouvelle bande d'assassins s'apprêtait peut-être à me pourfendre à l'instant même où elle me parlait. Si je ne partais pas aussitôt loin de ce péril, je ferais d'elle l'assassin de son bien-aimé. Des sanglots réprimés l'étouffaient et j'étais contraint à rester planté là, sans pouvoir la prendre dans mes bras ni embrasser les larmes qui ruisselaient sur le doux contour de ses joues amaigries.

Je ne pouvais supporter de tels adieux. Un jour, je lui dis qu'il fallait nous revoir seuls au moins une fois encore, quoi qu'il en coûtât. Nous dûmes nous séparer à ce moment-là car un groupe de personnes approchait. Le regard désespéré et suppliant de Vasitthi ne me fit pas fléchir. Je ne doutais pas que ma bien-aimée, poussée par son désir de me revoir et sa crainte pour ma vie, et aidée par sa sœur de lait à l'expérience incontestable dans les choses de l'amour, trouverait un moyen de résoudre ce problème. Je ne fus pas déçu car ce même soir Somadatta me fit part du merveilleux plan qu'elle avait imaginé pour nos retrouvailles.

- 8 -

La Fleur du Paradis

Derrière le mur est de Kosambi se trouve un magnifique bois de simsapas qui est, littéralement parlant, sacré.

Les tristes ruines du sanctuaire d'un temple se dressaient encore dans la clairière. Cela faisait longtemps qu'aucun rite sacrificiel n'y avait été accompli car on avait construit pour Krishna, à qui ce lieu avait été voué, un temple splendide et bien plus grand que celui-ci à l'intérieur des murs de la cité. Dans ces ruines vivait encore, en compagnie d'un couple de chouettes, une sainte femme dont on disait qu'elle communiquait avec les esprits pour connaître l'avenir. Or cette bonne âme partageait volontiers les messages ainsi reçus avec ceux qui lui faisaient offrande.

Certains faisaient de véritables pèlerinages en groupe pour la voir et le soir, après le coucher du soleil, elle recevait la visite de jeunes couples d'amoureux. De mauvaises langues disaient qu'elle était davantage une diseuse de bonne aventure doublée d'une marieuse qu'une sainte. Quoi qu'il en soit, telle était exactement la forme de sainteté dont nous avons besoin et c'est son petit temple qui fut élu comme lieu de rendez-vous.

* * *

Le lendemain de ma rencontre dans le parc avec Vasitthi, je quittai ostensiblement la ville aux côtés de mes chariots tirés par des bœufs, à l'heure où les gens se dirigent vers le bazar ou les salles d'audience. Je choisis délibérément les rues les plus fréquentées de sorte que mon départ n'échappe pas à la connaissance de mon ennemi Satagira. Après quelques heures de route, j'arrêtai la caravane dans un grand village et l'y installai pour la nuit, à la plus grande joie de mes compagnons

de route. Peu avant le coucher du soleil, j'enfourchai un cheval frais et, enveloppé dans le rugueux manteau d'un de mes domestiques, repris en sens inverse la route que nous venions de parcourir.

Lorsque j'atteignis le bois de simsapas, la nuit était tombée. Il faisait si sombre que je dus guider précautionneusement mon cheval entre les troncs. Je fus accueilli par le parfum enivrant des lotus de nuit qui s'élevait de l'ancienne mare de Krishna. Bientôt le toit effondré du temple, ses images de dieux et sa silhouette dentelée se détachèrent contre le ciel constellé d'étoiles. J'avais atteint ma destination. J'eus à peine le temps de descendre de cheval que déjà mes amis m'entouraient. Dans un cri de joie pure, Vasitthi se précipita dans mes bras. Tout ce dont je me souviens aujourd'hui, c'est que nous étions totalement absorbés l'un par l'autre, nous nous abreuvions de caresses, de mots d'amour et de promesses de fidélité éternelle.

Je sursautai brusquement lorsqu'un bruissement d'ailes me frôla le visage. Ceci, conjugué au hululement d'une chouette et au son éraillé d'une vieille cloche de bronze, eut pour effet de m'arracher définitivement à ma transe amoureuse. Medini avait tiré sur la vieille cloche à prière, ce qui avait effrayé la vieille chouette et l'avait chassée du recoin où elle vivait. Notre bonne amie n'avait pas agi ainsi pour faire venir l'impressionnante vieille femme mais plutôt parce qu'elle l'avait vue arriver visiblement indignée d'entendre des voix dans ce lieu saint sans que quiconque se fût annoncé.

Medini déclara à la vieille dame que sa réputation de sainteté et ses connaissances exceptionnelles l'avaient incitée, de même que ce jeune homme — elle montrait Somadatta — à faire cette visite pour lui demander ce que l'avenir leur réservait. La sainte femme leva un regard scrutateur vers le ciel et dit que selon elle, comme les Pléiades occupaient une position particulièrement favorable par rapport à l'étoile polaire, il y avait de bonnes raisons d'espérer que les esprits ne refuseraient pas leur aide. Ceci dit, elle invita Somadatta et Medini à entrer dans la

Demeure de Krishna, le Seize Mille Cents Fois Epoux, dont le plaisir était d'exaucer les vœux les plus chers des amoureux.

Vasitthi et moi qui étions censés les avoir accompagnés en tant que domestiques, restâmes dehors. Nous nous jurâmes, par les serments les plus solennels, que seule la mort toute-puissante pourrait nous séparer. Nous parlâmes avidement de mon retour prochain, dès la fin de la saison des pluies et discutâmes des stratégies à adopter pour que ses richissimes parents consentent à notre union.

Je ne pourrais vous raconter cela en détail car je n'ai gardé que le souvenir, vague comme un rêve, d'une conversation entremêlée d'interminables baisers, de larmes et d'étreintes. Si vous-même n'avez vécu une telle expérience, je pourrais encore moins vous faire comprendre comment chaque étreinte mêlait le plus doux des émois au désespoir le plus déchirant. Car chaque baiser aurait pu être le dernier et qui pouvait nous assurer que ce ne serait pas le dernier jusqu'à la fin des temps ?

Bien trop tôt à notre gré, Somadatta et Medini ressortirent du temple. La sainte femme proposa de nous révéler notre avenir également mais Vasitthi s'y refusa.

« Comment pourrais-je supporter la prédiction d'un avenir désastreux ? » s'exclama-t-elle.

« Mais pourquoi parles-tu de désastre ? » répondit la brave femme, pleine de bonnes intentions. « Peut-être que le bonheur attend aussi la servante », ajouta-t-elle le regard chargé de promesses.

Mais Vasitthi ne se laissa pas convaincre. Elle s'accrocha à mon cou en sanglotant. « Oh, mon amour, s'écria-t-elle, je sens le visage inexorable du futur descendre sur nous. Je le sens. Je ne te reverrai plus jamais. »

Ces paroles me donnèrent la chair de poule mais j'essayai de la raisonner, de lui dire que ses peurs n'étaient pas fondées. Mais précisément parce qu'elles n'étaient pas fondées, mon éloquence ne servait à rien. Les larmes coulaient sur ses

joues et illuminaient ses yeux d'un amour divin. Elle prit ma main et la pressa contre son cœur.

« Même si nous ne devons plus jamais nous revoir dans ce monde, jurons de rester fidèle l'un à l'autre et, quand cette brève vie terrestre s'achèvera, nous nous retrouverons au paradis pour connaître ensemble un bonheur éternel ... Oh, Kamanita, promets-le moi ! Cela m'aidera et me soutiendra bien davantage que n'importe quels mots de réconfort. Car ces paroles sont aussi impuissantes face à l'inexorable vague du karma qui déjà nous submerge que des roseaux emportés par les eaux d'un torrent en crue. Par contre une détermination sacrée et profondément ancrée en nous est toute-puissante. Elle aura le pouvoir de nous ramener ensemble à la vie.

« Si cela ne dépend que de ma détermination, ma bien-aimée Vasitthi, comment pourrais-je ne pas te retrouver où que tu sois ? Mais espérons que ce sera dans ce monde-ci ».

« Ici tout est incertain, y compris cet instant où nous parlons qui ne nous appartient pas. Mais il en sera autrement au paradis. »

Je soupirai : « Vasitthi, y a-t-il un paradis ? Et s'il existe, où se trouve-t-il ? »

« Là où le soleil se couche, répondit-elle sans la moindre hésitation, se trouve le Paradis de la Lumière Infinie. Pour tous ceux qui ont le courage de renoncer au monde et de fixer leurs pensées sur ce lieu béni, une pure naissance attend au cœur d'une fleur de lotus. La première fois que l'on se concentre sur ce paradis, un bouton de lotus apparaît dans les eaux saintes des lacs de cristal. Chaque pensée pure, chaque bonne action lui permet de croître et de se développer, tandis que toute mauvaise action commise en pensées, en paroles ou en actes lui ronge le cœur et le flétrit. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, ses yeux brillaient comme les lumières d'un temple et sa voix était la plus douce des musiques. Elle leva ensuite la main et montra du doigt, au-

dessus des simsapas, la Voie Lactée dont la douce lueur d'albâtre brillait dans le ciel violet foncé parsemé d'étoiles.

« Regarde, Kamanita, murmura-t-elle, c'est le Gange Céleste ! Faisons le serment, sur ses eaux d'argent qui abreuvent les lacs de lotus du Paradis, d'engager totalement notre cœur à préparer là-bas une demeure éternelle à notre amour. »

Etrangement ému, complètement transporté hors de moi-même et remué jusqu'au plus profond de mon être, je levai ma main vers la sienne et nos cœurs unis vibrèrent d'une joie céleste à l'idée qu'en cet instant même, dans l'infinie immensité de l'espace, loin des tempêtes de cette existence terrestre, deux bourgeons d'un amour éternel venaient d'apparaître.

Vasitthi s'effondra dans mes bras comme si toutes ses forces l'avaient abandonnée après cet ultime effort. Elle pressa encore sur mes lèvres un long baiser d'adieu puis resta appuyée contre moi, apparemment sans vie.

Je la remis délicatement entre les bras de Medini, enfourchai mon cheval et m'éloignai sans me retourner.

- 9 -

Sous la Constellation des Voleurs

Quand je rejoignis le village où ma caravane s'était installée pour la nuit, je n'hésitai pas une seconde à réveiller tout le monde et, deux heures au moins avant le lever du jour, nous avions déjà repris la route.

* * *

Le douzième jour, vers midi, nous atteignîmes une charmante vallée dans la région boisée de Vedisas. Une petite rivière aux eaux de cristal serpentait lentement à travers les vertes prairies ; les douces pentes étaient couvertes de jeunes arbres en fleurs qui répandaient un délicieux parfum alentour. Quelque part à mi-chemin de la vallée, près de la petite rivière, se tenait un arbre banyan nigrodha dont le dôme feuillu impénétrable jetait une ombre noire sur l'herbe émeraude. Les troncs de ses milliers de souches formaient un sous-bois où dix caravanes comme la mienne auraient facilement pu trouver abri.

Je me souvenais parfaitement de cet endroit que j'avais repéré à l'aller de notre voyage et j'avais déjà décidé que nous y camperions. Nous y fîmes donc halte. Les bœufs fatigués s'avancèrent dans la rivière et burent avidement de ses eaux rafraîchissantes, ce qui leur permettrait ensuite de mieux profiter de l'herbe tendre des rives. Les hommes prirent un bain revigorant puis ramassèrent des branches mortes pour allumer un feu sur lequel cuirait le riz. Pendant ce temps, moi-même rafraîchi par un bain, je m'étalai de tout mon long là où l'ombre était la plus profonde, une racine de tronc en guise d'oreiller, pour penser, tout à mon aise, à Vasitthi. En fait, je m'endormis et rêvai d'elle : guidé par la main de ma bien-aimée, je m'envolais vers le paradis.

* * *

Un grand cri me rappela brusquement à la dure réalité. Comme surgis du sol par maléfice, des hommes armés nous entouraient et il continuait d'en arriver par flots des buissons voisins. Ils s'en prenaient déjà aux chariots que j'avais fait ranger en cercle autour de l'arbre et attaquaient mes gens. Ceux-ci, habitués à manier les armes, se défendaient courageusement. En un clin d'œil je me retrouvai au cœur de la bataille.

Plusieurs voleurs tombèrent sous mes coups. Soudain apparut devant moi un homme gigantesque, barbu, d'apparence terrifiante. Son torse était nu et il portait autour du cou une triple guirlande de doigts humains. En un éclair je le reconnus : c'était Angulimala, le chef cruel et sanguinaire d'une bande de criminels qui mettait des villages entiers à feu et à sang et dévastait le territoire, ne laissant que ruines sur son passage. Il tuait des innocents et se faisait un collier de leurs doigts. Je crus ma dernière heure arrivée lorsque cette espèce d'ogre me désarma d'un seul coup, ce dont je n'aurais cru capable aucune créature de chair et de sang.

Je me retrouvai bientôt au sol, pieds et poings liés. Autour de moi gisaient les corps de tous mes caravaniers, à l'exception d'un vieux serviteur de mon père qui avait, comme moi, été fait prisonnier sans la moindre blessure. Des groupes de bandits nous entouraient, sous le sombre dôme de l'arbre gigantesque. Ils s'en donnaient à cœur joie. La main meurtrière d'Angulimala m'avait arraché du cou la chaîne de cristal avec la perle d'œil de tigre qui s'était déjà cassée lors de ma lutte avec Satagira, chaîne qui m'avait été remise par ma bonne mère, en guise de porte-bonheur, juste avant mon départ. Mais je me désolais bien davantage de la perte de la fleur d'asoka que j'avais continuellement portée sur moi depuis cette dernière nuit sur la terrasse. Je crus la voir à quelques pas de moi, petite flamme rouge dans l'herbe piétinée, à l'endroit même où les plus jeunes des voleurs couraient dans tous les sens, apportant aux

autres la chair fumante des bœufs hâtivement tués et rôtis et, plus agréable encore aux passions avides de cette meute grossière, des calebasses pleines de boissons alcoolisées.

Il me semblait qu'ils piétinaient mon cœur chaque fois que ma pauvre fleur disparaissait sous leurs pieds de brutes pour réapparaître moins lumineuse qu'avant, jusqu'à ce que, finalement, je ne la distingue plus du tout. Je me demandais si Vasiṭṭhi se tenait à cet instant sous l'arbre Bienheureux, espérant qu'il lui parlerait de moi. Si c'était le cas, je me réjouissais qu'il ne puisse lui dire où je me trouvais alors car elle en serait certainement morte de chagrin. A moins d'une douzaine de pas de moi, le gigantesque Angulimala lui-même festoyait avec plusieurs de ses compagnons. La bouteille circulait librement et le visage des voleurs — à l'exception d'un dont je reparlerai plus tard — prenait des teintes cramoisies tandis qu'ils discutaient avec animation et, de temps à autre, se disputaient carrément.

Malheureusement, à ce moment-là, je ne connaissais pas le dialecte que parlaient ces hommes. Mes multiples talents ne m'étaient d'aucun secours, ce qui prouve que les êtres humains ne sont guère aptes à juger des connaissances qui leur seront les plus utiles dans la vie. J'eus été plus qu'heureux de comprendre le sens de leur conversation car, sans aucun doute, elle concernait le sort qu'ils me réservaient. Leur visage et leurs gestes en témoignaient à chaque instant. Quant aux regards flamboyants que me jetait de temps à autre le chef des bandits sous ses sourcils broussailleux, ils me faisaient amèrement regretter la perte de mon amulette contre le mauvais œil que je voyais briller au milieu des doigts coupés sur la poitrine de ce roi démoniaque. Mon pressentiment était juste car j'appris plus tard que j'avais tué sous ses yeux un de ses meilleurs hommes qu'il tenait en haute estime. Si le chef ne m'avait pas tué sur-le-champ, c'est parce qu'il voulait assouvir sa vengeance en me faisant subir une lente agonie. Par contre, ses hommes ne souhaitaient pas qu'une si riche prise, qui appartenait de droit à toute la bande, soit inutilement gaspillée. Un homme chauve

aux joues rasées de près, qui aurait pu passer pour un prêtre, me sembla être celui qui s'opposait le plus aux desseins d'Angulimala et le seul capable de lui tenir tête — le seul aussi à ne pas être victime de la beuverie. Après de longues palabres au cours desquelles Angulimala sauta plusieurs fois sur ses pieds, prêt à me pourfendre, la victoire échet, heureusement pour moi, à ceux qui préféraient considérer l'aspect professionnel de l'affaire.

* * *

Il faut que vous sachiez que la bande d'Angulimala appartenait au clan des voleurs connus sous le nom des Expéditeurs. On les appelait ainsi parce que leur règlement voulait que, s'ils capturaient deux prisonniers, l'un était « expédié » pour chercher la rançon de l'autre. S'ils prenaient en otage un père et son fils, ils envoyaient le père chercher la rançon du fils ; dans le cas de deux frères, ils expédiaient le plus âgé ; s'il s'agissait d'un maître et de son disciple, ils envoyaient le disciple ; et dans le cas d'un homme avec son serviteur, le serviteur était forcé d'y aller. C'est pourquoi ils avaient épargné le vieux serviteur de mon père alors qu'ils avaient assassiné tous les autres. En fait, bien qu'âgé, le brave homme était en excellente forme physique, il avait l'air intelligent et expérimenté, ayant effectivement eu la responsabilité de nombreuses caravanes.

On le libéra de ses liens et il fut envoyé sur-le-champ avec un message confidentiel destiné à mes parents pour éviter le moindre doute de leur part. Avant de le laisser partir, Angulimala lui tendit une feuille de palmier sur laquelle il avait gravé quelques signes en guise de sauf-conduit, pour le cas où il tomberait sur une autre bande de voleurs en rapportant l'argent. De fait, le nom d'Angulimala était tellement craint que même ceux qui osaient voler des cadeaux destinés au Roi, n'auraient jamais eu l'audace de toucher à quoi que ce soit lui appartenant.

On me débarrassa également de mes chaînes, car ils savaient bien que je n'aurais pas la stupidité d'essayer de m'échapper. La première chose que je fis, fut de m'élaner à l'endroit où j'avais vu disparaître la fleur d'asoka. Hélas, il n'en restait absolument rien ! Ce délicat fragment d'une fleur flamboyante avait été réduit en poussière sous les pieds grossiers des voleurs. Était-ce un symbole de ce que deviendrait le bonheur de notre vie ?

* * *

Relativement libre, à présent, je vivais entouré de ces dangereux personnages dans l'attente de ma rançon qui devait mettre environ deux mois à nous parvenir. Comme nous étions dans la partie « sombre » du mois, vols et pillages se succédaient sans interruption. Cette saison, placée sous les auspices de la terrible déesse Kali, était exclusivement consacrée au « travail », de sorte que pas une nuit ne passait sans qu'on organisât une attaque surprise ou que l'on pillât une maison. A plusieurs reprises des villages entiers furent mis à sac.

La quinzième nuit de la lune descendante, le festival de Mère Kali fut célébré avec une solennité révoltante. Non seulement on égorgea devant son effigie des taureaux et d'innombrables chèvres noires mais on mit également à mort certains des prisonniers. La victime était placée devant l'autel et on l'égorgeait de telle sorte que son sang jaillisse directement dans la bouche de la terrifiante statue au cou de laquelle pendaient des colliers de crânes humains. Il s'ensuivit une orgie frénétique, les voleurs s'adonnèrent à toutes les boissons alcoolisées sans retenue jusqu'à en perdre la raison. Pendant ces bacchanales, les bandits s'amusaient avec certaines des danseuses sacrées, les *bhajaderes*, qui avaient été enlevées au grand temple voisin avec une audace inimaginable.

Angulimala que la boisson avait rendu magnanime, crut me faire plaisir en me proposant une jeune et belle *bhajadere*. Mais mon cœur était plein de Vasitthi, aussi refusai-je la jeune fille. Celle-ci, humiliée, éclata en sanglots. Pris d'une rage frénétique, Angulimala se saisit de moi et m'aurait étranglé sur place si le voleur chauve et rasé n'était venu à mon aide. Quelques mots de lui réussirent à faire relâcher la poigne de fer du chef et l'envoyèrent grogner plus loin comme un animal mal dressé.

Cet homme remarquable, qui venait de me sauver la vie pour la seconde fois et dont les mains étaient encore souillées du sang de l'horrible offrande faite à Kali, était le fils d'un brahmane. Né sous la Constellation des Voleurs, il avait cru devoir s'engager dans cette voie. Il avait d'abord fait partie des Thugs mais, pour des raisons spirituelles, était passé chez les Expéditeurs. Il m'apprit qu'il avait hérité de la famille de son père un penchant pour les pratiques religieuses. Ainsi donc il remplissait deux fonctions au sein du groupe de voleurs : d'une part, il conduisait les services sacrificiels en tant que prêtre — et certains attribuaient la chance incroyable des bandits presque autant à ses cérémonies qu'aux capacités d'Angulimala — et d'autre part, il enseignait la métaphysique de la Nature de Voleur de manière systématique, sur le plan technique comme sur le plan éthique. En effet, comme je le constatais avec stupeur, les voleurs avaient une morale bien à eux et ne se considéraient en aucun cas pire que les autres hommes.

Ces enseignements étaient généralement donnés le soir, lorsque brillait la demi-lune, moment calme pour la bande, à de rares exceptions près. Dans une clairière, les auditeurs s'installaient en demi-cercle autour du sage Vajashravas assis jambes croisées. Sa puissante tête chauve brillait sous la lune et il ressemblait beaucoup à ces enseignants des Védas qui, dans le silence d'une nuit étoilée, transmettent la Doctrine Secrète ou Esotérique aux habitués d'un ermitage de forêt. Pourtant parmi les hommes assis là, à l'écouter, beaucoup avaient le visage bestial et diabolique de vrais gibiers de potence. Il me semble

encore les voir à cet instant, mon frère, entendre les bruits de cette forêt gigantesque qui parfois s'enflaient jusqu'à rejoindre les grondements d'un orage lointain, parfois s'adoucissaient avec le soupir du vent nocturne qui repose au sommet solitaire des arbres, interrompus à intervalles réguliers par le rugissement lointain d'un tigre ou le cri rauque d'une panthère et, dominant tous ces bruits, la voix claire, pénétrante et merveilleusement calme de Vajashravas, voix basse profonde et pleine qu'il avait héritée d'innombrables générations de *Udgatars*, chanteurs sacrificiels des Védas.

Comme Vajashravas s'était pris d'affection pour moi, j'étais autorisé à écouter ses enseignements. Il alla même jusqu'à dire que, comme lui, j'étais né sous la Constellation des Voleurs et que je me joindrais un jour aux serviteurs de Mère Kali. C'est pour cela qu'il déclarait qu'il me serait profitable d'écouter ses discours, lesquels réveilleraient mes instincts encore latents. C'est ainsi que j'entendis des choses véritablement remarquables sur les différentes sectes de Kali — habituellement appelées bandes de voleurs et de pilleurs — et sur les activités qui les distinguaient les unes des autres.

Tout aussi instructives que plaisantes étaient ses descriptions sur des thèmes comme « Sur l'usage des courtisans pour induire la police en erreur » ou « Caractéristiques des officiers de tous rangs susceptibles d'être corrompus, avec notes sur le prix de chacun ». Des preuves irréfutables lui étaient fournies par son sens aigu de l'observation des humains ainsi que sa capacité à en tirer des conclusions. Il savait « Comment et pourquoi les bandits se reconnaissent au premier regard mais pas les honnêtes hommes et l'avantage que peuvent en retirer les premiers ». Je mentionnerai encore ses brillantes remarques sur « La stupidité des veilleurs de nuit en général, réflexions stimulantes pour débutants ». La forêt endormie résonnait encore et encore de rires tonitruants qui finissaient par attirer les autres de tous les coins du campement.

Le maître savait aussi aborder de froides questions techniques de manière intéressante pour son auditoire. Je me

souviens de dissertations vraiment fascinantes sur « Comment faire un trou dans un mur sans bruit » ou encore « Comment creuser un souterrain avec une haute précision technique ». La fabrication de différents types de pinces monseigneur, en particulier celles qu'on appelle « mâchoires de serpent » et « crochet patte de crabe » était décrite avec force détails visuels. Il préconisait aussi l'usage d'un instrument à cordes pour savoir si les gens étaient réveillés et d'une tête d'homme en bois qu'on jetait dans une porte ou une fenêtre pour savoir comment un voleur serait accueilli — et toutes ces choses étaient argumentées dans le détail.

Parmi les discours les plus érudits et les plus spirituels que j'aie jamais entendus figurent encore sa théorie selon laquelle un homme qui a volé doit indiscutablement tuer tous les témoins de son acte et celle qui préconise qu'un voleur ne doit tenir aucun discours moralisateur mais au contraire s'adonner occasionnellement à l'ivresse et à l'immoralité.

Pour vous donner une meilleure idée de la profondeur d'esprit de cet homme véritablement original, il faut que je vous récite le passage le plus célèbre de son « Commentaire sur les Anciens Kali Soutras, la Doctrine Esotérique des Voleurs », discours d'une importance quasi canonique.

- 10 -

La Doctrine Esotérique

Voici ce que dit le Soutra : « *Le Divin aussi, vous croyez ? ... Non ! ... La non responsabilité ... Du fait de l'Espace, des Ecritures et de la Tradition.* »

* * *

Et voilà maintenant comment Vajashravas commente ce passage :

« *Le Divin aussi ...* » Il s'agit là du châtement divin car dans le Soutra précédent il est fait mention des punitions comme étant ce que le roi ou les autorités peuvent décréter à l'encontre des voleurs. Ces châtements sont : l'amputation d'une main, d'un pied ou du nez, le chaudron bouillant, la « gueule du dragon », l'huile bouillante, la décapitation, être mis en pièces par des chiens ou encore être empalé vivant. Ce sont là des raisons suffisantes pour qu'un voleur ait à cœur de ne pas se faire prendre et, s'il s'était fait prendre, pour qu'il essaie de s'échapper de toutes les manières possibles.

« Certains vous diront qu'il existe *aussi* une punition *divine* qui attend les voleurs. Mais notre Soutra dit « non ! » et pourquoi ? Parce qu'intervient la notion de non responsabilité. Celle-ci peut être comprise de trois façons : à l'aide de la raison, à partir des Védas et grâce aux épopées héroïques qui nous ont été transmises.

« *Du fait de l'espace ...* » Voici l'explication fondée sur la raison. Si je coupe la tête d'un être humain ou d'un animal, mon épée passe entre des particules indivisibles appelées atomes et du fait même de leur indivisibilité, elle ne peut absolument pas les traverser. Ce que mon épée traverse est donc

l'espace vide qui sépare ces particules. Or on ne peut faire de mal à cet espace car faire du mal à rien équivaut à ne pas faire de mal. En conséquence, cette action ne peut engendrer aucune responsabilité et donc aucune punition divine. S'il en est ainsi pour le crime, c'est d'autant plus vrai pour les choses moins gravement punies par les lois des hommes.

« Voilà pour la raison. Passons maintenant aux *Écritures*. Le Véda sacré nous enseigne que la seule réalité absolue est le Dieu des Dieux, Brahma. Si cela est vrai, alors tout crime n'est qu'illusion. C'est d'ailleurs ce que dit très clairement le Véda dans le passage où Yama, Dieu de la Mort, parle de Brahma au jeune Nashiketas :

Qui croit tuer quand il assassine ?

Qui croit mourir quand il est assassiné ?

Tous deux sont dans l'illusion

Celui-ci ne meurt point et celui-là ne tue pas davantage.

« Cette terrible vérité nous est révélée avec plus de force encore dans l'épopée héroïque de Krishna et Arjuna, la *Bhagavad Gita*. Car Krishna lui-même — l'éternel, le tout-puissant, l'inconcevable, le plus grand des dieux qui, pour sauver tous les êtres s'est incarné sous l'aspect d'un humain — à la fin de son pèlerinage terrestre aide le roi des Pandavas, le vénéré Arjuna, à combattre les Kauravas qui lui avaient causé grand tort. Au moment où les armées s'apprêtent à la confrontation, Arjuna aperçoit dans les rangs de ses opposants de nombreux visages connus, celui d'un ancien ami, d'un cousin, d'un compagnon du passé — car les Pandavas et les Kauravas étaient issus de deux frères. Arjuna en est profondément remué. Il hésite, à présent, à donner le signal de l'assaut, se refusant à tuer des hommes de son propre peuple. Debout dans son char, le menton bas, il est en proie à une torturante hésitation, ne sachant plus que faire. A ses côtés, Krishna, le dieu doré qui conduit son char, devine ses pensées.

« En souriant il montre du doigt les armées ennemies et explique à Arjuna que tous les êtres naissent puis disparaissent — tout au moins en apparence — parce qu'en eux tous seul l'Un

existe, Celui dont le passé n'a point connu d'aube et dont le futur ne connaîtra point de crépuscule, Celui que ni la naissance ni la mort n'atteint jamais.

*Quiconque considère un homme comme un assassin
Ou considère comme « assassiné » celui qui gît au sol
Ne comprend aucune de ces deux situations
Allons, Arjuna ! Commençons la bataille à présent !*

« Instruit par ces mots, le roi de Pandava donne le signal du début de la bataille et en sort vainqueur. C'est ainsi que Krishna, le Dieu Suprême fait homme, par la révélation de cette grande doctrine ésotérique, fit d'Arjuna, homme faible et superficiel, un sage d'une grande profondeur et un héros au cœur de fer.

« En vérité, il est également correct de dire que quiconque commet un crime ou en est la cause, quiconque détruit ou en est la cause, quiconque frappe ou en est la cause, quiconque vole la vie ou ce qu'on ne lui a pas donné, pénètre dans des maisons par effraction ou dérobe la propriété des autres, quoi qu'il fasse, il n'a aucune raison de se sentir coupable. De même si quelqu'un décidait d'assassiner tous les êtres qui peuplent la planète avec une hache bien aiguisée et de les réduire en une unique masse sanglante, une unique masse de chair écrasée, il n'en serait aucunement coupable, il n'aurait rien fait de mal. Ou encore si quelqu'un décidait de longer la rive sud du Gange en pillant et assassinant, il n'accumulerait de ce fait aucun mauvais karma. Ou s'il longeait la rive nord du Gange en distribuant des aumônes et en faisant des offrandes, il n'en gagnerait aucun mérite. La générosité, la gentillesse et le renoncement n'apportent absolument rien de bon. »

S'ensuit alors l'étonnant, que dis-je, l'épouvantable Quarante-Septième Soutra. Terriblement bref, il dit : « *Plutôt ... du fait du Mangeur ...* ». Et voilà comment Vajashravas nous expliqua le sens de ces quelques mots enveloppés du plus profond mystère :

« Bien loin de l'idée qu'une punition divine attend les voleurs et les assassins, le mot *Plutôt* signifie que c'est

exactement le contraire, c'est-à-dire qu'ils s'élèvent ainsi au rang de Dieu lui-même. Ceci est clairement exprimé dans les passages du Véda où le Dieu Suprême est glorifié comme *Le Mangeur*. Par exemple :

Il mange aussi bien le guerrier que le Brahmane en guise de pain quand Il les saupoudre du sel de la mort.

« Comme le monde commence avec Brahma, c'est aussi là qu'il se termine. C'est Brahma qui lui donne constamment l'impulsion d'apparaître et qui le détruit ensuite. Ainsi Dieu n'est-il pas seulement créateur mais aussi dévoreur de tous les êtres humains, car même si seuls les guerriers et les Brahmanes sont mentionnés, ils représentent ici tout le genre humain.

« Un autre passage dit encore : *Je les mange tous mais eux ne me mangent point.*

« Tels furent les mots exacts, comme vous le savez certainement, du Dieu Suprême quand, sous l'apparence d'un bélier, il emporta Medhatithi vers le monde céleste. Indigné par cet enlèvement de force, le garçon exigea de connaître le nom de son ravisseur : 'Dis-moi qui tu es, sinon moi, Brahmane, te frapperai de mon courroux !' Et Lui, toujours sous l'aspect d'un bélier, se révéla comme le Suprême Brahma, le Tout en Tout dans tous les mondes :

Qui tue et fait des prisonniers ?

Qui est le bélier qui t'entraîne au loin ?

C'est « Je » qui apparaît sous cette forme

C'est « Je » et j'apparais sous toutes les formes.

Si tu ressens la peur — sous quelque forme que ce soit —

Cette peur est Mienne, Moi qui cause aussi la peur

Mais la différence se trouve dans la grandeur sacrée —

Je les mange tous mais eux ne me mangent point.

Qui peut me connaître ?

Qui peut m'appeler par mon véritable nom ?

J'abats tous mes ennemis mais aucun ne peut me toucher.

« Il doit maintenant vous apparaître évident à tous que celui qui est à l'image de Brahma ne peut être détruit ni mangé — tandis que ce serait le cas si la gentillesse et le renoncement étaient considérés comme des vertus. Au contraire, le destin d'un tel être est de détruire et de dévorer les autres. En d'autres termes, il consiste à faire un usage maximal des autres et à les écraser, n'encourant aucun risque en cela. Il ne peut donc y avoir le moindre doute que la doctrine qui affirme que l'on est puni par l'enfer si l'on commet des actes de violence est une invention des faibles pour se protéger du pouvoir des forts en les intimidant.

« Et si, dans les Védas, plusieurs passages contiennent cette doctrine de punition, ils doivent y avoir été introduits par tricherie délibérée par les faibles car ils sont tout à fait en désaccord avec les dogmes principaux de la foi. Quand le *Rig Véda* dit que Dieu considère l'humanité comme étant le royaume le plus pénétré par Brahma, il faut reconnaître que, de la même manière, parmi les humains le véritable criminel se tient largement au-dessus et au-delà des autres, il est davantage pénétré par Brahma et il est en conséquence le Joyau de la Création.

« Par contre, il en va différemment pour le voleur qui ne s'élève pas au rang de criminel. En effet, selon l'Écriture, dire 'Ceci m'appartient' est une illusion et empêche l'humanité d'atteindre les sommets pour laquelle elle a été créée. Il est donc tout à fait clair que les voleurs représentent la vérité la plus élevée puisqu'ils consacrent leur vie à combattre cette illusion. Mais les criminels, de par l'usage qu'ils font de la violence, leur sont encore supérieurs.

« En conséquence, il a été clairement prouvé que le criminel occupe la place de Seigneur de la Création, tant par raisonnement logique que par les Écritures et ceci doit donc être considéré comme indiscutable. »

- 11 -

La Trompe de l'Eléphant

Après l'aperçu que je viens de vous donner des étranges croyances de cet homme extraordinaire — lequel, contrairement à beaucoup d'autres penseurs, ne peut être accusé de ne pas avoir mis ses théories en pratique — je reprends le fil de mon récit.

* * *

Du fait de toutes ces aventures et de l'inévitable activité mentale qui en résultait — notamment apprendre rapidement la langue de mes ravisseurs — le temps passa très vite mais plus le temps passait, plus mes craintes augmentaient. La rançon parviendrait-elle jamais jusqu'à nous ? Même si le sauf-conduit délivré au vieux serviteur le protégeait des voleurs, un tigre aurait pu le mettre en pièces, une rivière en crue aurait pu l'emporter ou tout autre contretemps occasionné par les risques d'un tel voyage pouvait faire en sorte que la rançon arrive trop tard. Le regard brûlant d'Angulimala se braquait si souvent sur moi et avec tant de cruauté qu'il me semblait qu'il espérait précisément cela. Alors une peur glacée me faisait transpirer par tous les pores.

Le raisonnement de Vajashravas en la matière était, comme toujours, présenté avec une merveilleuse logique : si la rançon ne parvenait pas dans les délais impartis, le prisonnier devait être coupé en son milieu au moyen d'une scie à double tranchant, puis les deux parties de son corps être jetées sur la grand-route, tête orientée vers la lune ascendante. Je dois avouer qu'en entendant cela, l'admiration que je portais à mon savant ami était quelque peu atténuée par une sensation aiguë au péritoine, d'autant qu'à de telles occasions, on allait chercher

la fameuse scie et deux horribles gaillards faisaient une démonstration sur un tronc d'arbre représentant la victime.

Vajashravas, remarquant mon malaise, me tapotait l'épaule et tentait de m'encourager en disant que tout ceci ne me concernerait pas. J'en déduisis naturellement que, si nécessaire, il viendrait une troisième fois à mon secours. Mais quand j'exprimai cette pensée avec reconnaissance, son visage s'allongea et il répondit :

« Si, de par ton mauvais karma, la rançon était en retard, ne serait-ce que d'une demi-journée, alors rien ni personne ne pourrait te secourir car les lois de Mère Kali sont inviolables. Mais rassure-toi, mon enfant, tu es destiné à d'autres fins. Je crains plutôt qu'un jour, après une belle carrière de brigand, tu sois décapité ou empalé sur la place publique. Mais pas avant longtemps ! »

Je ne peux pas dire que ces paroles me réconfortèrent vraiment et fus donc très soulagé quand, avec une bonne semaine d'avance, notre fidèle serviteur arriva avec la somme demandée. Je dis adieu à mon horrible gardien lequel, se souvenant de son ami tué par moi, me fit comprendre d'un lugubre regard, qu'il aurait mille fois préféré me voir scié en deux. Je serrai affectueusement la main du Brahmane qui essuya une larme d'émotion en affirmant que nous nous reverrions certainement sur les sombres sentiers de Kali. Puis nous partîmes enfin, escortés par quatre voleurs qui devaient nous ramener sains et saufs jusqu'à Ujjeni au péril de leur vie. En effet, Angulimala, très jaloux de son honneur de voleur, menaça ses hommes, s'ils ne nous ramenaient pas à bon port, de les écorcher vifs et de suspendre leur peau aux quatre coins d'un carrefour. Les voleurs savaient qu'il ne plaisantait pas.

Heureusement, il ne fut pas nécessaire d'en arriver là et les quatre hommes, qui se comportèrent admirablement sur le chemin, sont probablement encore à l'heure qu'il est, au service de la déesse au collier de crânes humains.

Nous atteignîmes Ujjeni sans encombre et, à dire vrai, j'avais eu mon content d'aventures. La joie de mes parents à ma

vue est indescriptible, mais il me fut d'autant plus impossible de leur arracher la permission de repartir à Kosambi dans les meilleurs délais. Comme vous le savez, mon père avait perdu toutes les marchandises et tous les hommes de sa caravane, sans compter la rançon et il n'était pas en mesure d'envoyer une autre cargaison de sitôt. Mais ce désagrément matériel n'était rien pour lui comparé à la terreur qui le saisissait à la pensée des dangers de la route. Pour faire bonne mesure, nous entendions régulièrement parler des terribles méfaits d'Angulimala et force m'est d'avouer que je n'avais guère envie de retomber entre ses mains. Il n'était pas même possible alors de faire parvenir le moindre message jusqu'à Kosambi, les routes étant si dangereuses qu'aucune somme d'argent ne pouvait persuader les courriers de tenter le voyage. Je dus donc me contenter de mes souvenirs et me reposer avec confiance sur la fidélité de ma Vasitthi adorée en attendant des jours meilleurs.

Enfin ce moment arriva. Un jour, une rumeur s'empara de la ville, selon laquelle le terrible Angulimala avait été complètement écrasé par Satagira, fils du ministre de Kosambi. Sa bande avait été disséminée et il avait lui-même été fait prisonnier et exécuté, ainsi que nombre de ses célèbres acolytes.

Mes parents n'avaient plus de raison de résister à mes supplications réitérées. Tout le monde croyait que dorénavant les routes seraient libres et mon père avait bien envie de tenter sa chance une nouvelle fois. Malheureusement je tombai malade à ce moment-là et, quand je fus rétabli, la proximité de la saison des pluies m'obligea à remettre encore mon départ de quelques mois.

Le jour vint enfin où plus rien ne m'empêchait de partir. Après maintes recommandations de prudence, mes parents me firent leurs adieux. Je me retrouvai une nouvelle fois sur la route, à la tête d'une caravane de trente chariots bien remplis tirés par des bœufs. J'étais plein de courage, le cœur joyeux et impatient de retrouver ma bien-aimée.

Le voyage se déroula aussi bien que la première fois et, par un beau matin, je pénétrai à Kosambi, à moitié ivre de joie.

Très vite, je m'aperçus qu'une foule inhabituelle emplissait les rues et je dus ralentir l'allure jusqu'à ce que, à un carrefour important de la ville, notre caravane fût contrainte de s'arrêter complètement. Il nous était absolument impossible de nous frayer un passage à travers la foule. Je remarquai alors que la rue principale était magnifiquement décorée de drapeaux, que des tentures étaient drapées aux fenêtres et aux balcons et des guirlandes suspendues d'un côté à l'autre de la rue comme pour une célébration officielle. Bouillant d'impatience, je m'adressai à ceux qui se tenaient devant moi pour demander ce qui se passait.

« Comment ! s'exclamèrent-ils, vous ne savez pas ? Aujourd'hui Satagira, le fils du premier ministre se marie. Vous avez de la chance d'arriver maintenant. La procession a commencé au temple de Krishna et va passer par ici. Je parie que vous n'avez jamais rien vu d'aussi splendide. »

J'étais ravi d'apprendre que Satagira se mariait car son intérêt pour ma Vasitthi était, comme l'opposition probable de ses parents, un des obstacles majeurs à notre union. Je ne fus donc pas mécontent de patienter là, d'autant qu'apparaissaient déjà les lances de la cavalerie qui défilait lentement sous les cris joyeux de la foule. J'appris que ces cavaliers étaient devenus très populaires pour avoir combattu et exterminé la bande d'Angulimala.

Juste derrière eux arrivait l'éléphant qui transportait la jeune épousée. Le gigantesque animal était magnifiquement apprêté, son front décoré d'un voile couvert de bijoux multicolores. Comme les gouttes de transpiration perlent aux tempes et aux joues d'un éléphant mâle au printemps, des perles splendides brillaient à ses tempes et sur ses joues, surmontées de guirlandes limpides de diamants noirs. L'effet était si saisissant de beauté qu'on aurait pu en pleurer.

Les défenses puissantes étaient recouvertes de l'or le plus pur. Une plaque du même métal serti de gros rubis recouvrait sa poitrine et la mousseline la plus fine de Bénarès y pendait et s'enroulait autour des puissantes pattes de l'animal

comme la brume matinale s'enroule autour du tronc des arbres des forêts royales.

Mais c'est surtout la trompe de l'éléphant qui captura mon regard. J'avais déjà vu des processions à Ujjeni et des trompes d'éléphants magnifiquement décorées mais rien de comparable à l'élégance de celle-ci. Au lieu d'être entièrement recouverte de différentes couleurs, elle restait visible comme une branche autour de laquelle s'enroulait une guirlande de feuilles d'asoka au cœur desquelles brillaient des fleurs jaunes, orange et écarlates. Le tout d'une perfection exquise.

Tandis que j'admirais cette œuvre extraordinaire d'un œil connaisseur, une sensation de nostalgie commença à m'envahir. Il me sembla humer à nouveau le parfum d'amour de ces nuits paradisiaques sur la Terrasse. Mon cœur se mit à battre violemment et je ne pus m'empêcher de penser à mon propre mariage : quel ornement plus beau et plus approprié que celui-ci pourrait être inventé pour l'éléphant qui transporterait un jour Vasitthi, puisque la Terrasse des Bienheureux était célèbre dans tout Kosambi pour ses merveilleuses fleurs d'asoka ?

C'est dans cet état de rêverie que j'entendis tout près de moi une femme dire à sa voisine : « Regarde la mariée ! Elle n'a pas du tout l'air heureux. »

Presque machinalement je levai les yeux et un malaise étrange s'empara de tout mon cœur à la vue de la silhouette assise sous le baldaquin violet. Je ne voyais pas le visage car la tête était baissée et la silhouette elle-même disparaissait sous une masse de mousseline de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, cependant le corps que l'on devinait dessous semblait totalement inerte. La façon dont elle se balançait au rythme des pas de l'animal avait quelque chose de terriblement triste, à vous faire frissonner. On pouvait craindre qu'elle ne tombe à tout moment. Cette idée dut passer par l'esprit de sa suivante car celle-ci posa une main sur son épaule et se pencha vers elle, peut-être pour lui glisser un mot d'encouragement à l'oreille.

Une peur glaciale me paralysa alors : celle que j'avais prise pour une suivante n'était autre que ... Medini. Avant

même que mon terrible pressentiment n'ait pris complètement forme, l'épouse de Satagira leva la tête.

C'était ma Vasitthi.

- 12 -

Sur la Tombe du Saint Vajashravas

Oui, c'était bien elle. Impossible de confondre ces traits et pourtant ils ne lui ressemblaient guère. Je ne l'avais jamais vue ainsi, comme pétrifiée dans une souffrance inhumaine et sans nom.

* * *

Quand je retrouvai mes sens, la procession se terminait. Ma faiblesse soudaine fut attribuée à la chaleur et à la foule. Totalement dépourvu d'énergie, je me laissai guider par mes gens jusqu'au caravansérail le plus proche. Allongé dans le coin le plus sombre de ma chambre, le visage tourné vers le mur, je restai ainsi plusieurs jours d'affilée, trempé de larmes et refusant toute nourriture. Trop malade pour m'occuper d'affaires, je chargeai notre vieux serviteur et chef de caravane, celui-là même qui avait survécu avec moi au précédent voyage, de vendre nos marchandises au plus vite, même à perte si nécessaire. J'étais incapable de faire quoi que ce soit, sinon ressasser ma perte inconcevable. De plus, je ne voulais pas risquer d'être reconnu en ville car je tenais par-dessus tout à ce que Vasiṭṭhi ignore ma présence à Kosambi.

Son image sur l'éléphant flottait sans cesse devant mes yeux. J'étais outré par sa légèreté ou plutôt sa faiblesse. Il était clair qu'elle n'avait pas pu supporter la pression que ses parents avaient dû faire peser sur elle et que ce n'était pas de gaieté de cœur qu'elle avait accepté d'épouser le fils du Ministre. Mais quand je revoyais ce moment, dans le jardin de Krishna, où elle m'avait juré fidélité éternelle, le visage transfiguré d'amour, je ne comprenais pas qu'elle ait pu céder aussi vite. Et je

maudissais tout, soupirant amèrement, dans mon désespoir, qu'il ne faut jamais croire aux serments d'une femme.

Mais lorsque ce visage empreint de la plus profonde tristesse s'élevait à nouveau devant moi, mon ressentiment disparaissait pour être remplacé par la plus tendre des compassions. C'est ainsi que je pris la ferme résolution de ne pas ajouter à son chagrin en lui faisant connaître ma présence à Kosambi. Elle ne devait plus jamais entendre parler de moi et, me croyant mort, elle se résignerait peu à peu à son sort lequel, après tout, ne manquait pas d'une certaine splendeur.

Heureusement les circonstances nous furent favorables en cela. Mon vieux serviteur échangea ou vendit nos marchandises à grand profit en un minimum de temps, de sorte que, quelques jours plus tard seulement, je pus quitter la ville avec ma caravane.

Très tôt ce matin-là, alors que je sortais par la porte ouest, je me retournai pour jeter un dernier regard à la ville, cette ville qui avait été le témoin de mes plus grandes joies et de mes plus grandes peines, cette ville que je ne pourrais jamais oublier. Quelques jours plus tôt, en arrivant, plein d'impatience, je n'avais accordé aucun regard au paysage. Aussi impossible que cela puisse paraître, je n'avais donc pas remarqué que tous les remparts de la porte et tous les chaperons des murs étaient hideusement décorés de têtes humaines empalées. Sans aucun doute, il s'agissait là des têtes des voleurs de la bande d'Angulimala.

* * *

Pour la première fois depuis que j'avais vu le visage de Vasitthi sous le baldaquin, un sentiment autre que le chagrin s'empara de moi. Je regardai avec une indicible horreur ces têtes que les vautours avaient rongées jusqu'à l'os depuis longtemps déjà. Elles auraient toutes été méconnaissables, si une sauvage barbe rousse sur l'une et un chignon d'ascète en haut du crâne de l'autre, n'avaient trahi leur identité. Ces deux-là et certainement

beaucoup d'autres, m'avaient salué en camarade autour d'un feu de camp. Je me souvenais même distinctement comment cette barbe rousse avait été secouée de rire, au clair de lune, en entendant le sermon sur « La Stupidité des Gardes de Nuit ». Je pouvais presque entendre encore le son rauque du rire qui s'échappait de cette bouche désormais sans lèvres.

Mais au milieu des remparts au-dessus de la porte, un peu surélevé par rapport aux autres, un crâne puissant brillait au soleil levant. Il attira aussitôt toute mon attention. Comment ne pas reconnaître ces traits ? C'était lui qui, ce jour-là, nous avait tous fait rire sans qu'aucun muscle de son visage de Brahmane ne bouge. La tête de Vajashravas dominait à cet endroit tandis que, sans aucun doute, celle d'Angulimala présidait au-dessus de la porte est. Une curieuse sensation m'envahit en me remémorant la profondeur avec laquelle cet homme avait autrefois exposé les mystères des différentes formes de punition capitale — être écartelé, être dévoré par des chiens, être empalé, être décapité — comment le voleur ne devait absolument pas se laisser prendre et chercher par tous les moyens à s'échapper. En quoi toute sa science l'avait-elle aidé ? Nous n'avons aucun moyen d'échapper à notre karma, lequel, comme nous le savons, est le fruit de toutes nos actions commises dans cette vie ou dans une vie passée.

Il me sembla que ses yeux creux me fixaient avec beaucoup de sérieux et que sa bouche entrouverte me disait : « Kamanita ! Kamanita ! Regarde-moi bien, étudie ce que tu vois là. Toi aussi, mon enfant, tu es né sous la Constellation des Voleurs, toi aussi tu marcheras sur les sentiers sombres de Kali et, tout comme ma vie a pris fin ici, la tienne prendra fin un jour aussi. »

Curieusement, ces mots qui me parurent pourtant presque physiquement audibles, ne provoquèrent en moi ni crainte ni terreur. Je n'avais jusqu'alors accordé aucune attention à ma soi-disant « carrière de voleur » — à supposer que celle-ci fût réellement dans les astres — or voilà que tout à coup cela

m'apparaissait non seulement comme une perspective agréable mais carrément séduisante.

Chef de voleurs ! Rien ne pouvait me séduire davantage dans mon malheur actuel. Pas un instant je ne doutai que mes nombreux talents ajoutés à ceux que j'avais appris de Vajashravas ne me conduiraient aussitôt à la position de chef. Cette position aurait plus de sens pour moi que celle d'un roi car quel roi pourrait me venger de Satagira, quel roi pourrait me rendre Vasitthi ? Je m'imaginai combattant Satagira au plus profond d'une forêt, fracassant son crâne d'un puissant coup d'épée. Je m'imaginai portant le corps évanoui de Vasitthi hors d'un palais en flammes résonnant des cris de ma bande de voleurs.

Pour la première fois depuis que j'avais porté le regard sur ma triste Vasitthi perdue, mon cœur battit avec courage et espoir et je commençai à faire des plans pour l'avenir. Pour la première fois depuis cet instant tragique, je ne souhaitais pas mourir mais vivre.

L'esprit empli de ces images, quelque mille pas plus loin, j'aperçus une caravane venant de la direction opposée qui, selon toute vraisemblance, s'était arrêtée pour offrir un sacrifice au bord de la route. Je m'approchai du chef, le saluai poliment et lui demandai quelle déité il adorait là.

« Dans cette tombe, répondit-il, repose le saint Vajashravas. Grâce à sa protection j'ai pu traverser des endroits dangereux et rentrer chez moi en toute sécurité. Je vous conseille très sérieusement de lui offrir aussi un sacrifice approprié. Quand vous êtes au milieu des bois, l'aide de cent hommes armés ne vaut rien comparée à la protection de ce saint homme. »

« Mon cher ami, répondis-je, cette tombe semble n'être là que depuis quelques mois. S'il y a là-dessous un certain Vajashravas, il doit s'agir du voleur du même nom et pas d'un saint. »

Le marchand acquiesça de la tête :

« C'est bien lui, en effet ... Je l'ai vu être empalé ici même et sa tête est encore en haut des remparts de la ville. Mais comme il a purgé sa peine en subissant le châtement imposé par le roi, nous considérons qu'il a été lavé de ses péchés et a accédé au ciel, purifié de toute souillure. Quant à son esprit, il protège aujourd'hui les voyageurs contre les brigands. Remarquez que, même de son vivant, c'était un grand érudit, presque un saint. Il connaissait par cœur les passages les plus secrets des Védas – en tout cas, c'est ce qu'on dit. »

« Et c'est tout à fait exact, répondis-je. Je peux vous l'affirmer, moi qui l'ai bien connu et qui me considère comme son ami. »

A ces mots, le marchand me jeta un regard d'effroi. Je m'empressai de poursuivre : « J'ai été fait prisonnier par sa bande et Vajashravas m'a sauvé la vie à deux reprises. »

L'expression du marchand passa de la peur à l'admiration envieuse.

« Vous pouvez en être fier, en effet ! Si j'avais été dans ses bonnes grâces, je serais bien vite devenu l'homme le plus riche de Kosambi. Et maintenant, bon voyage à vous, homme chanceux ! » Sur ces mots, il donna le signal du départ à sa caravane.

* * *

Bien entendu, je ne manquai pas de déposer une offrande sur la tombe de mon célèbre et estimé ami. Mais ma prière, contrairement à celle des autres voyageurs, fut le souhait qu'il me mène tout droit dans les bras de la bande de voleurs la plus proche. Avec son aide, je me joindrais à eux et, comme je l'ai déjà dit, je comptais bien en prendre le contrôle en très peu de temps.

Je dus malheureusement constater que mon ami, si érudit et si saint selon les dires du peuple, s'était pourtant trompé en disant que la constellation du brigandage avait présidé à ma

naissance. En effet, à aucun moment nous ne rencontrâmes le moindre voleur sur la route d'Ujjeni, tandis que d'autres caravaniers furent attaqués aux abords de la ville d'Avanti.

J'ai souvent réfléchi à cela. Seul le hasard m'a maintenu dans le droit chemin, alors que je désirais ardemment devenir voleur. Non qu'il soit impossible à l'un des sombres chemins de Mère Kali de mener tout droit à une vie de recherche spirituelle. Parmi les cent un canaux autour du cœur qui permettent à la conscience de s'étendre, un seul mène au sommet du crâne et c'est par lui qu'à la mort l'esprit quitte le corps. De même, il est tout à fait possible que tout en étant voleur, je me sois retrouvé en quête d'éveil spirituel. D'ailleurs, quand on atteint l'éveil, toutes nos actions disparaissent en fumée, les bonnes comme les mauvaises se consomment au feu de la connaissance infinie.

Du reste, si j'avais effectivement mené une vie de voleur pendant toute cette période, le résultat moral n'aurait peut-être pas été très différent. En effet, pendant mon séjour chez les bandits, j'ai découvert qu'il y en avait de toutes sortes, que certains possédaient d'excellentes qualités et enfin, contrairement à ce que l'on voudrait nous faire croire, il n'y a pas tant de différence que cela entre nous et les bandits. En entrant dans la vie active, comme je le fis alors, je découvris que « les honnêtes gens » jouaient à des jeux de voleurs quand l'occasion se présentait ou même régulièrement et avec grand profit. Ainsi, pour moi, l'écart entre les deux groupes d'individus a diminué considérablement. C'est pourquoi il m'est impossible de dire si j'ai vraiment eu de la chance, au cours de ce voyage fatidique, d'être protégé des sentiers sombres de Mère Kali au collier de crânes humains.

* * *

Après cette profonde réflexion, Kamanita resta silencieux. Il tourna un regard pensif vers la pleine lune qui se levait, grande et lumineuse, dans les cieux, juste au-dessus de la

forêt lointaine – repaire des voleurs. Le hall ouvert du potier baignait dans cette lumière lunaire qui transformait le manteau ocre du Maître en or pur, comme le vêtement d'une divinité.

Le Bouddha – que le jeune homme observait involontairement, attiré par cet effet de splendeur mais sans se douter un instant de son identité – hocha la tête avec compréhension et dit : « Pourtant, mon ami, je vois que tu t'es tourné vers la vie publique plutôt que vers la vie d'ascète, bien que cette opportunité se soit effectivement présentée à toi. »

« Vous avez raison, mon frère ! Mes pauvres yeux n'ont pas su distinguer le chemin de la liberté et j'ai pris celui de la vie publique, comme vous dites. »

Le jeune chercheur soupira profondément puis, d'une voix claire, reprit le cours du récit de sa vie.

- 13 -

Compagnon du Succès

Pour finir, je retournai vivre dans la maison de mes parents à Ujjeni.

* * *

Comme chacun sait, ma ville est célèbre dans tout le Jambudvipa tant pour ses fêtes et sa joyeuse célébration de la vie que pour ses palais fabuleux et ses temples magnifiques. Ses vastes avenues résonnent du hennissement des chevaux et du barrissement des éléphants le jour, de la musique des amoureux et du chant des joyeux lurons la nuit.

Mais de toutes les choses dont Ujjeni peut se glorifier, aucune n'est aussi célèbre que ses courtisanes. Depuis les grandes dames qui vivent dans des palais – occupées à faire construire des temples pour les dieux, à dessiner des parcs publics, à recevoir des poètes, des artistes, des acteurs, d'élégants étrangers et même parfois des princes – jusqu'aux femmes du commun, toutes sont de véritables beautés, aux membres tendrement arrondis et à la grâce indescriptible. A tous les grands festivals, dans les processions et les expositions, elles forment le principal ornement des rues décorées de drapeaux et de fleurs épandues. En saris cramoisis, d'odorantes guirlandes à la main, l'air autour d'elles chargé de délicieux parfums, leurs robes étincelantes de diamants ... Pouvez-vous les imaginer, mon frère ? Assises sur de magnifiques gradins ou marchant le long des rues, le regard langoureux, le geste aguicheur, la parole joyeuse, enflammant les sens surchauffés des chercheurs de plaisir.

Honorées par le roi, adorées du peuple, muses des poètes, elles sont appelées à juste titre « la multicolore couronne de fleurs du trône rocheux d'Ujjeni ». Elles nous attirent l'envie

des villes voisines moins favorisées. Il arrive fréquemment que les plus belles de ces femmes y soient invitées et qu'il ne faille pas moins d'un décret royal pour les faire revenir.

Désireux de noyer le chagrin qui rongait ma vie, je ne refusai point la coupe dorée du plaisir, pleine d'un oubli bienfaisant, qui me fut offerte avec générosité — que dis-je, avec prodigalité ! — des douces mains de cette joyeuse communauté. Du fait de mes nombreux talents, de ma maîtrise des arts et plus encore de mes dons aux jeux, je devins rapidement l'hôte favori des plus célèbres courtisanes. L'une d'elles, dont le teint ne pouvait pas même être comparé à une nuance d'or, tomba si passionnément amoureuse de moi qu'elle se querella avec un prince à mon propos. D'un autre côté, grâce à ma maîtrise du dialecte des voleurs, je fus bientôt en très bons termes avec les filles des bas-fonds. Plusieurs m'adoraient et je ne méprisais pas non plus leur compagnie ni le type de plaisirs plus robustes qu'elles m'apportaient.

C'est ainsi que je me jetai follement dans le tourbillon de distractions que me procurait ma ville natale et un nouveau dicton se fit entendre à Ujjeni : « Aussi coureur que le jeune Kamanita ».

* * *

C'est à cette période que se produisit un événement qui tend à montrer que les mauvaises habitudes et même parfois les vices, peuvent avoir des conséquences heureuses, au point qu'un homme ordinaire peut difficilement dire s'il doit sa prospérité à ses qualités ou à ses défauts.

Il s'agit, en l'occurrence, de mes bons rapports avec les femmes du peuple auxquelles j'ai fait allusion. Un jour la maison de mon père fut pillée et des bijoux, qui lui avaient été confiés pour estimation, disparurent. La somme d'argent que cela représentait n'était pas même imaginable. J'étais désespéré car nous risquions d'être complètement ruinés. C'est en vain que

je mis à profit mes connaissances acquises dans la forêt. A la façon dont le passage souterrain avait été construit, je pouvais deviner aisément que le chef de la bande était extrêmement rusé. Malheureusement cet indice ne fut d'aucune utilité à la police, dont les membres étaient certes moins appréciés à Ujjeni que les courtisanes, même si les deux milieux semblaient se côtoyer beaucoup. J'eus l'occasion d'entendre, de mes propres oreilles, lors d'un discours très érudit sur les relations amoureuses dans les différentes classes sociales, que les relations amoureuses d'un officier de police devaient avoir lieu pendant ses rondes nocturnes et en compagnie des courtisanes de la ville, sur ordre de ses supérieurs. Rapprochant ceci des remarques de Vajashravas sur les « services rendus par les courtisanes à la police » j'eus, en cette période difficile d'attente, matière à réflexion.

Or il se trouve que, dans ce monde étrange qui est le nôtre, la main gauche semble devoir arranger ce que la main droite a mal fait. C'est ce qui se passa en cette occasion. Car ce furent les belles fleurs du jardin d'Ujjeni qui m'offrirent le fruit que les épines de la police n'avaient pu obtenir. Ces braves jeunes filles, me voyant désespéré par la menace de ruine qui pesait sur moi et les miens, firent en sorte de découvrir les auteurs du vol et les forcèrent à nous restituer le butin en les menaçant, en cas de refus, de leur retirer définitivement leurs faveurs. Ma famille s'en tira donc à bon compte, n'ayant perdu que le peu qui avait déjà été revendu. Cependant nous avons vécu une période de peur qui ne manqua pas de me marquer durablement.

Cet épisode eut pour conséquence de m'arracher à la vie dissipée à laquelle je gaspillais inutilement mes meilleures années de jeunesse et de santé. D'ailleurs, j'en étais presque arrivé à un point de non-retour où j'aurais eu le choix, en menant une vie complètement dépravée, soit de m'y enfoncer au rythme de l'habitude, soit de sombrer dans un mépris total de moi-même. Ma récente expérience m'avait mené tout près de cette seconde alternative. La pauvreté m'avait menacé de très

près, une pauvreté qui m'aurait laissé sans défense dans un monde où je n'avais probablement été accueilli à bras ouverts que parce que j'étais riche.

Je me remémorai alors les mots du marchand que j'avais rencontré près de la tombe de Vajashravas : « Si j'avais été son ami je serais vite devenu l'homme le plus riche de Kosambi ». Je résolus alors de devenir l'homme le plus riche d'Ujjeni et, pour cela, de m'engager de toutes mes forces dans les échanges commerciaux par caravane.

Et c'est ce que je fis. J'ignore si mon ami et maître, Vajashravas, depuis sa demeure dans un autre monde, me soutenait en personne dans mes entreprises mais il est certain que ses enseignements ne me quittaient pas. C'est par lui que j'avais appris les coutumes des différents types de voleurs et été initié à leurs règles secrètes. Maintenant ce savoir me permettait de mener à bien des transports de marchandises que d'autres n'auraient jamais osé entreprendre. Du coup, je négligeais les routes ordinaires et choisissais volontairement les plus risquées.

Je traversais ainsi des villes que de puissantes bandes de brigands avaient pratiquement isolées du monde. J'y trouvais une population qui, n'ayant pas vu passer le moindre marchand depuis des mois, était prête à tout acheter, parfois même à dix fois le prix normal. Et ce n'est pas tout. Je n'oubliais pas l'enseignement primordial de mon ami sur « comment reconnaître les officiers de tous rangs qui se laissent corrompre et savoir quelle somme leur proposer ». Ce que je gagnai de cette manière en quelques années représentait une petite fortune.

Plusieurs années passèrent ainsi, au cours desquelles j'alternais les distractions offertes par ma ville natale et la rudesse des voyages d'affaires, riches en dangers mais non dépourvus de plaisirs. Dans les villes où je passais la nuit, j'étais toujours en galante compagnie grâce aux connaissances des courtisanes d'Ujjeni qui me recommandaient auprès de leurs amies. Ces femmes jouaient non seulement le rôle d'hôtesse mais souvent aussi me faisaient utilement profiter de leurs relations.

* * *

Un jour mon père entra dans ma chambre. J'étais occupé à mettre du brillant sur mes lèvres, m'interrompant à l'occasion pour crier des ordres à mon serviteur qui, devant ma fenêtre, sellait mon cheval. Il mettait au point une technique toute particulière où des coussins sont fixés devant la selle pour qu'une beauté aux yeux de gazelle s'y installe. Je devais me rendre cet après-midi-là au parc public où un rendez-vous avait été arrangé par des amis à moi, hommes et femmes.

J'accueillis mon père avec plaisir et m'apprêtais à nous faire servir des rafraîchissements mais il m'arrêta d'un geste. Il refusa également les cachous parfumés que je lui offris de ma boîte en or mais accepta un peu de bétel. J'en conclus immédiatement, non sans quelque appréhension, que mon cher père avait quelque chose d'important à me dire.

« Je vois que tu te prépares à faire une petite excursion, mon fils », dit-il après s'être assis à mon invitation. « Je ne t'en blâme guère, d'autant que tu rentres tout juste d'un épuisant voyage d'affaires. Où vas-tu aujourd'hui ? »

« J'ai l'intention de chevaucher avec quelques amis jusqu'au Jardin aux Cent Bassins de Lotus. Là, nous organiserons quelques jeux. »

« Excellent, tout à fait excellent, mon enfant ! Charmant, délicieux. L'ombre des arbres, la fraîcheur des eaux. Passer un après-midi dans ce jardin est une excellente chose. Et puis rien de tel que des jeux qui exercent le corps et l'esprit sans pour autant les épuiser. Je me demande si les jeux auxquels nous jouons de mon temps sont encore en vogue. A quoi allez-vous jouer aujourd'hui, Kamanita ? »

« Cela dépend, Père, de ce qui sera proposé. Je sais que Nimi voudrait que l'on s'asperge d'eau. »

« Je ne connais pas ce jeu », dit mon père.

« Non. Nimi l'a appris dans le sud où il est très à la mode. Les joueurs remplissent d'eau des cannes de bambou et en aspergent les autres. Le plus mouillé a perdu. C'est très amusant. Mais Koliya, lui, voudrait jouer au Kadamba. »

Mon père secoua la tête : « Je ne connais pas non plus. »

« Oh, ce jeu est très populaire en ce moment ! Les joueurs sont divisés en deux équipes qui se battent au moyen de branches de Kadamba aux magnifiques fleurs dorées. On reconnaît les blessures au pollen laissé par les fleurs, ce qui permet à l'arbitre de désigner aisément l'équipe des vainqueurs. Ce jeu est revigorant mais il a aussi quelque chose de délicat. Quant à moi, je vais proposer de jouer au mariage. »

« Voilà un bon vieux jeu », dit mon père avec un grand sourire, « et je me réjouis que tu aies envie d'y jouer car cela reflète tes sentiments. Pour passer du jeu à la réalité ... il n'y a pas un si grand pas à faire. »

En disant cela, il sourit à nouveau d'un air satisfait qui me fit venir la chair de poule.

« En fait, poursuivit-il, tu m'ouvres toute grande la voie à ce qui m'amène aujourd'hui. Grâce à ton ingéniosité, à ta bonne fortune et à tes voyages, tu as décuplé nos biens au point que la prospérité de nos affaires est devenue proverbiale à Ujjeni. D'un autre côté, tu as largement profité des plaisirs offerts à la liberté de la jeunesse. En conséquence de ton travail, tu es parfaitement en mesure d'entretenir une famille et en conséquence de tes escapades de jeune homme, il paraît évident qu'il est grand temps que tu te fixes et que tu envisages de prolonger la lignée de notre famille. Pour te faciliter les choses, mon cher enfant, je t'ai déjà choisi une femme. Elle s'appelle Sita, c'est la fille aînée de notre voisin Sanjaya, le célèbre marchand. Elle est juste en âge de se marier. Comme tu vois, elle vient d'une famille aussi aisée que la nôtre, riche et respectée, et elle a de nombreux parents, tant du côté de son père que de sa mère. Sa silhouette est parfaite, ses cheveux sont d'un noir de jais, son visage a la beauté de la lune, elle a des yeux de gazelle, un nez comme un bouton de sésame, des dents de perle et des lèvres de bimba,

d'où semble s'échapper la voix d'un kokila, tant elle est douce. Ses membres font les délices du cœur comme le tronc d'un jeune pisang, tandis que ses hanches donnent à sa démarche la majesté d'un éléphant royal. Il est donc impossible que tu aies quoi que ce soit à lui objecter. »

Je n'avais en effet rien à lui reprocher, sauf peut-être que ses nombreux charmes, si poétiquement mis en valeur, me laissaient totalement froid. D'ailleurs, parmi les détails de la cérémonie de mariage qui comportait trois nuits d'abstinence pendant lesquelles je devais ne manger aucune nourriture épicée, dormir par terre et veiller au feu dans la cheminée, la prescription concernant le célibat le plus strict en compagnie de ma jeune femme était celle qui me posait le moins de problèmes.

* * *

Voyez-vous, mon frère, une femme que l'on n'aime pas n'apporte aucune chaleur au foyer. C'est pourquoi je repris mes voyages avec encore plus d'ardeur qu'avant et, une fois rentré, me consacrais uniquement à mon travail. Et comme, à dire vrai, je n'étais guère scrupuleux en ce domaine, profitant sans trop d'hésitation de toutes les situations qui se présentaient, ma richesse augmenta si vite qu'en quelques années j'avais presque atteint le but que je m'étais fixé : j'étais l'un des hommes les plus riches de la ville.

Dans ces circonstances, en tant que maître de maison et père de famille — car Sita nous avait entre-temps donné deux adorables filles — me vint le désir de goûter abondamment aux fruits de ma richesse et en particulier de les étaler au vu et au su de mes concitoyens. Dans ce but, j'achetai un vaste terrain aux abords de la ville et y aménageai un magnifique jardin d'agrément. Ensuite, je fis construire en son centre un grand manoir aux murs et plafonds soutenus par des colonnes de

marbre. Bientôt cette propriété fut considérée comme l'un des bijoux d'Ujjeni et le roi lui-même vint la visiter.

Dans ce cadre splendide, je donnais des fêtes fabuleuses et des banquets raffinés car je me laissais de plus en plus séduire par les plaisirs de la table. Les morceaux les plus délicieux obtenus à prix d'or étaient servis chaque jour, même pour des repas ordinaires. A ce moment-là je n'étais pas comme vous me voyez aujourd'hui, mince et desséché par mes errances solitaires, la vie dans la forêt et les pratiques ascétiques. Mon corps avait les rondeurs d'un bon vivant et tendait même à la corpulence.

Et il devint proverbial, ô étranger, de dire à Ujjeni : « Sa table est aussi bien garnie que celle du marchand Kamanita. »

- 14 -

Le Chef de Famille

Un matin, alors que je remontais les allées avec mon chef jardinier, discutant des améliorations à apporter au parc, mon père arriva monté sur son vieil âne.

* * *

Je me hâtai à sa rencontre et, après l'avoir aidé à mettre pied à terre, me préparais à flâner avec lui dans le jardin, pensant qu'il était venu profiter de la beauté de nos fleurs. Mais il préféra entrer dans la première pièce de réception venue et, refusant mon offre de rafraîchissements, dit qu'il souhaitait me parler sans être dérangé.

Assailli d'un sentiment de malaise et pressentant le danger, je m'assis sur un siège bas près de lui.

« Mon fils, commença-t-il d'un ton extrêmement sérieux, ta femme ne t'a donné que deux filles et mes Brahmanes m'assurent qu'elle ne pourra pas avoir de fils. Or il est dit, et c'est certain, qu'un homme sans fils pour l'honorer à sa mort a une fin misérable.

« Je ne te blâme pas », ajouta-t-il prestement, peut-être conscient de mon agitation croissante. Bien qu'incapable de voir en quoi j'aurais pu être à blâmer, je le remerciai de sa clémence avec l'humilité convenue et lui baisai la main.

« C'est moi qui suis à blâmer car, en choisissant ta femme, je me suis laissé éblouir par les considérations matérielles, la famille, la richesse, et je n'ai pas prêté suffisamment attention aux marques caractéristiques. La jeune femme que j'ai en tête pour toi maintenant, elle, vient d'une famille beaucoup moins distinguée et peu fortunée. Elle n'est pas non plus ce qu'on appelle une beauté mais, par contre, elle a

le nombril profondément enfoncé et tourné à droite, ses pieds et ses mains ont la marque du lotus, de l'urne et de la roue. Quant à ses cheveux, ils sont assez lisses, à l'exception de deux boucles sous le cou tournées vers la droite. Les sages s'accordent à dire que ces marques signifient qu'elle portera cinq fils qui deviendront des héros. »

Je me déclarai tout à fait satisfait de son projet, remerciai mon père de sa bonté envers moi et dis que j'étais prêt à accueillir la jeune fille sur-le-champ. Au fond, je me disais : « Ma foi, si cela doit être ... »

« Sur-le-champ ! », s'écria mon père d'un ton horrifié. « Mon fils, modère ton impatience ! Le soleil traverse à présent le sud ; quand il entrera dans sa trajectoire nord et que nous serons au milieu du mois de la lune ascendante, nous choisirons un jour favorable à ton union mais pas avant ! Pas avant, mon fils ! Sinon à quoi nous serviraient toutes les qualités de la jeune épouse ? »

Je priai mon père de ne pas s'inquiéter : j'aurais toute la patience voulue jusqu'au moment opportun et me laisserais guider en tout par sa sagesse. Là-dessus il loua mon obéissance filiale, me bénit et m'autorisa à demander des rafraîchissements.

* * *

Enfin le jour arriva. En réalité je n'étais pas vraiment impatient mais ce jour avait été choisi comme le plus propice. Cette fois les cérémonies furent beaucoup plus ennuyeuses. Je dus subir quatorze jours complets d'instruction préalable pour mémoriser toutes les phrases rituelles qui devaient m'assurer une progéniture mâle.

Comment exprimer la peur que j'endurai tout au long de la cérémonie qui eut lieu chez mon beau-père ? Je tremblais sans cesse, de crainte de ne pas réciter correctement certaines strophes ou de les dire au mauvais moment car mon père ne me l'aurait jamais pardonné. Prisonnier de cette angoisse, j'en

oubliai presque le principal : au lieu de prendre ma femme Savitri par le pouce, je lui pris les quatre autres doigts, comme si je voulais qu'elle me donne des filles. Heureusement elle eut assez de présence d'esprit pour vite glisser son pouce dans ma main.

J'étais trempé de sueur au moment où je pus enfin atteler les taureaux pour notre départ. Pendant que ma femme insérait dans chaque trou du harnais la branche d'un arbre fruitier, je récitai les phrases appropriées en pensant que le plus dur était passé. Mais nous étions encore loin d'en avoir fini !

Il est vrai que nous atteignîmes la maison sans encombre et qu'à la porte Savitri fut soulevée du chariot par trois femmes brahmines de vie irréprochable qui avaient toutes donné naissance à des garçons et dont les époux étaient encore vivants. Jusque-là, tout s'était bien passé. Mais imaginez le choc que je reçus, mon frère, quand, en entrant dans la maison, le pied de ma femme faillit toucher le seuil ! Aujourd'hui encore je ne sais pas comment je réussis, en une fraction de seconde, à l'enlever dans mes bras pour lui éviter ce contact. Mais ceci n'était tout de même pas conforme aux normes et c'était un très mauvais présage au moment même où nous pénétrions dans la maison. Du coup, j'oubliai, quant à moi, d'entrer par le pied droit mais, heureusement, les invités à la noce et mon père en particulier, avaient été si secoués par l'éventualité d'un contact du pied de la mariée avec le seuil, que mon faux pas fut totalement occulté.

Au centre de la maison, je pris place à la gauche de mon épouse sur la peau d'un taureau rouge dont le cou était orienté à l'est et les poils tournés vers le haut. Mon père avait réussi à trouver, au prix de longues recherches, un jeune garçon qui n'avait que des frères, fils d'un homme qui n'avait eu lui aussi que des frères et ceci était également vrai du grand-père. Tous les documents légaux pour le trouver étaient à notre disposition. Ce petit garçon devait être assis sur les genoux de mon épouse. Près d'elle se trouvait déjà l'assiette en cuivre contenant les fleurs de lotus qu'elle devait déposer dans les mains jointes de l'enfant. Tout était prêt quand ... on s'aperçut que le petit

garnement avait disparu ! Ce n'est que plus tard, trop tard, qu'un serviteur le découvrit confortablement pelotonné dans notre lit d'herbe entre les deux feux sacrificiels. Il fallut bien sûr refaire le lit et de l'herbe kusa toute fraîche dut être coupée — ce qui renversait l'ordre des choses puisque cette herbe aurait dû être coupée au lever du soleil.

Finalement nous dûmes nous passer de cette apothéose de la cérémonie et nous contenter du fils d'une femme qui n'avait eu que des garçons. Mon père était si perturbé par ce manquement à la clause sur laquelle il mettait tant d'espoirs, que je crains pour lui une crise d'apoplexie. Bien sûr, il n'aurait jamais osé mourir un jour pareil et interrompre les cérémonies de façon dramatique, mais je n'y pensai pas sur le coup. Tremblant de peur, je dus passer tout le temps que l'on mit à chercher un remplaçant, à réciter des mantras appropriés pour éviter un creux dans le déroulement des cérémonies.

A ce moment-là, je me fis la promesse solennelle que, quoi qu'il advienne, je ne me remarierais jamais plus.

Quand tout fut fini, il me restait encore à passer douze nuits avec ma nouvelle épouse — qui, d'ailleurs, n'avait rien du monstre décrit par mon père — dans la chasteté, le jeûne et couché à même le sol. Cette période d'abstinence devait durer si longtemps parce que mon père ne voulait prendre aucun risque cette fois. Quant à moi, je rechignais à me passer, durant tout ce temps, des mets délicieux et épicés que j'adorais.

Cependant je survécus à cette période de probation et la vie reprit son cours comme autrefois. Bientôt pourtant, une différence certaine se fit sentir. Je compris alors que ma réticence instinctive à la seconde offre de mariage de mon père avait été justifiée. Il est vrai que je m'étais vite rassuré en pensant que si un homme avait une femme, il pouvait bien en avoir deux mais hélas, je m'étais trompé moi-même !

Sita, ma première épouse, s'était toujours montrée assez douce de tempérament, plutôt trop molle que passionnée. Quant à Savitri, elle était également tout à fait charmante, louée pour sa générosité et sa douceur féminine. Tout comme l'eau et le feu

ont leurs qualités propres, il n'empêche que quand ils entrent en contact l'un avec l'autre, il faut s'attendre à du bruit et de la vapeur. Eh bien, à dater de ce malheureux jour, le bruit des sifflements emplît effectivement ma maison. C'était une catastrophe et je m'en voulais d'avoir créé une telle situation. En mettant ces deux femmes pleines de qualités en compétition, j'avais contribué à faire ressortir les aspects les plus sordides de leur caractère.

Imaginez à présent la situation, mon frère, quand Savitri mit au monde le premier de ces fameux cinq fils héroïques. Sita m'accusa de n'avoir pas désiré qu'elle porte des fils et d'avoir omis tous les rituels nécessaires pour avoir l'excuse de prendre une seconde femme. Savitri, de son côté, quand elle était irritée par Sita, exécutait une méchante danse de mépris et de triomphe. Elles étaient sans cesse en compétition : ma première femme se disait la plus importante de par la précedence de notre mariage, tandis que la seconde s'affirmait plus importante du fait qu'elle était la mère de mon fils.

Mais le pire était encore à venir. Un jour Savitri se précipita dans mes appartements pour me demander de renvoyer Sita car celle-ci avait tenté d'empoisonner notre fils bien-aimé, alors qu'en réalité l'enfant souffrait de diarrhées pour avoir abusé de sucreries. Je la remis vertement à sa place mais à peine m'étais-je débarrassé d'elle que Sita se tenait devant moi, clamant que nos deux agneaux ne seraient pas en sécurité tant que *cette femme* vivrait sous notre toit. Elle était persuadée que sa rivale voulait éliminer nos deux filles pour que leur dot n'entame pas la part d'héritage de son fils.

Ce fut la fin de la paix sous mon toit. Peut-être, mon frère, êtes-vous passé devant la ferme du Brahmane qui vit près d'ici et avez-vous entendu ses deux femmes se hurler des insanités d'une voix haut perchée — eh bien, disons que vous êtes passé devant chez moi.

Et il devint malheureusement proverbial à Ujjeni, à cette époque-là, de dire : « Ces deux-là s'entendent aussi bien que les épouses de Kamanita ! »

- 15 -

Le Moine à la Tête Rasée

Ce matin-là j'étais assis dans une vaste pièce du rez-de-chaussée de la maison, côté nord, que j'avais consacrée à mes tractations d'affaires. De là, je pouvais voir la cour et surveiller tout ce que mes employés y faisaient.

Devant moi se tenait un fidèle serviteur qui pendant de nombreuses années m'avait accompagné dans tous mes voyages. Ayant l'intention de lui confier la charge de la prochaine caravane, je lui faisais des recommandations sur le meilleur moyen de vendre les marchandises une fois arrivé, la somme qu'il devait en retirer ainsi que les contacts qu'il devrait prendre.

* * *

Il est certain que ma maison ressemblait moins que jamais à l'image agréable que l'on peut se faire d'un foyer et j'aurais pu profiter de cette expédition pour m'en éloigner quelque temps. Mais voilà, j'étais devenu plutôt difficile et délicat, je n'avais plus envie de me lancer dans de longs voyages, non tant pour la fatigue de la route qu'à cause du régime spartiate inévitablement de rigueur. Et même une fois arrivé, alors que je pouvais compenser les privations en jouissant du meilleur en toutes choses, j'étais toujours déçu de ne jamais rien manger d'aussi bon que sous mon propre toit. En conséquence, j'avais commencé à remettre mes caravanes entre les mains de bons guides et restais, quant à moi, à Ujjeni.

Donc, comme je le disais, j'étais en train de faire mes recommandations à mon chef de caravane quand, venant de la cour, s'élevèrent les voix de mes deux épouses. Elles hurlaient encore plus fort que d'habitude et leur flot de paroles semblait ne jamais devoir se tarir. Agacé par cette interruption, je finis

par me lever et, ne pouvant apercevoir ce qui se passait depuis la fenêtre, je sortis dans la cour.

Les deux femmes se tenaient devant le portail d'entrée. Loin de se battre entre elles, comme je m'y attendais, elles avaient pour la première fois uni leurs forces contre un ennemi commun et déversaient sur lui le flot de leur colère. Leur pauvre victime était un ascète errant qui se tenait debout, près de l'un des piliers du portail, à supporter patiemment les injures qui déferlaient sur lui.

A ce jour j'ignore encore ce qui les avait mises dans un tel état de rage. Peut-être leur instinct maternel très développé voyait-il en cet ascète un traître à la cause sacrée de la propagation humaine et un ennemi de leur sexe, ce qui expliquerait qu'elles lui soient aussi instinctivement tombé dessus que deux mangoustes sur un cobra.

« Fiche le camp d'ici, toi le prêtre chauve ! Tu devrais avoir honte ! Vois comment tu te tiens, les épaules tombantes et la mine de chien battu ! Tu prends des airs de piété et de compassion, sale hypocrite ! Outre vide au visage lisse ! Ce que tu lorgnes, c'est la marmite, hein ? C'est ça que tu renifles et que tu flaires ! Comme un vieil âne libéré de son joug court vers les détritrus de la cour et cherche et renifle et flaire ... Fiche le camp, voleur paresseux, mendiant éhonté, moine rasé ! »

L'objet de ces insultes de mépris maternel, un moine errant d'une secte d'ascètes, homme de belle stature, se tenait toujours aussi paisiblement adossé au pilier du portail. Sa robe, de la couleur des fleurs de kanikara, assez semblable à la vôtre, retombait en flots harmonieux de l'épaule gauche jusqu'aux pieds et semblait recouvrir un corps bien bâti. Le bras droit, qui pendait paisiblement le long de son corps, était découvert. Je ne pus m'empêcher d'en admirer la musculature qui semblait davantage celle d'un guerrier que d'un ascète. Le bol d'argile qu'il tenait pour demander l'aumône de sa nourriture paraissait tout aussi incongru et déplacé entre ses puissantes mains qu'on aurait mieux imaginé tenant une arme. Sa tête était courbée, le regard fixé au sol, la bouche dénuée de toute expression. Il se

tenait là sans bouger, comme une statue de pierre, taillée, peinte et vêtue que j'aurais commandée à un artiste de talent pour la placer à ma porte, en signe de générosité.

Son calme, qui me parut être de la modestie mais que mes deux épouses prenaient pour du mépris, ne faisait qu'empirer leurs invectives. Elles en seraient peut-être même passé aux mains si je n'étais pas intervenu. Je les réprimandai pour leur grossièreté et les obligeai à rentrer à la maison. Je m'avançai ensuite vers le moine et m'inclinai respectueusement devant lui :

« J'espère, Vénérable, que vous n'en voudrez pas à ces femmes de leur attitude tout à fait déplacée. Elles doivent être fatiguées et quelque peu perturbées. J'espère que vous ne ferez pas retomber votre juste colère sur cette maison. Je remplirai moi-même votre bol de la meilleure nourriture qui se trouve dans cette maison, noble moine. Je me réjouis que votre bol soit encore vide car je vais pouvoir le remplir à ras bord et aucun de mes voisins ne pourra partager le mérite de vous avoir nourri aujourd'hui. Vous avez frappé à la bonne porte, Vénérable, et je crois que la nourriture vous plaira car on dit à Ujjeni qu'il n'y a pas de meilleure table que celle de Kamanita et je suis Kamanita. J'espère donc que vous ne tiendrez pas rigueur à cette maison de ce qui s'est passé et que vous ne la maudirez point. »

Il répondit alors, sans apparente animosité :

« Comment pourrais-je en vouloir à ces femmes de leurs insultes, ô chef de cette famille, alors qu'il est de mon devoir d'être reconnaissant de traitements bien pires ? Il m'est arrivé d'entrer en ville une fois, mon bol à la main pour y mendier ma nourriture, comme le veut notre règle. A ce moment-là, Mara, le Malin, venait d'attiser la colère des Brahmanes et de tous les habitants contre l'Ordre du Bouddha. 'Débarrassez-vous de ces soi-disant ascètes vertueux à l'esprit noble ! Insultez-les, rejetez-les, poursuivez-les !' C'est ainsi qu'une pierre me fut lancée à la tête, puis une assiette m'arriva en pleine figure et le bâton qui suivit faillit m'écraser le bras. Lorsque je retournai vers mon Maître, le visage couvert de sang, le bol cassé et la robe

déchirée, il me dit : 'Supporte cela, Brahmane ! Supporte-le ! Tu fais aujourd'hui l'expérience du résultat d'actions qui auraient pu te conduire en enfer pour y être torturé pendant des années, pendant plusieurs centaines d'années, pendant plusieurs milliers d'années.' »

Aux premières paroles du moine, je fus traversé des pieds à la tête par un frisson d'horreur. A chacun de ses mots, un froid glacé continua à s'insinuer jusqu'au plus profond de moi. Car, mon frère, il s'agissait, à n'en pas douter, de la voix d'Angulimala, le criminel. Mon regard effaré se posa sur son visage que je reconnus également, même si, autrefois, sa barbe montait presque jusqu'aux yeux et ses cheveux descendaient bas sur le front alors qu'aujourd'hui il était complètement rasé. Par contre, je reconnaissais parfaitement ses yeux sous ses abondants sourcils, sauf qu'aujourd'hui, au lieu de me lancer des regards meurtriers, ils laissaient transparaître la bonté même. Quant aux doigts musclés qui tenaient le bol, il s'agissait bien de ceux qui m'avaient autrefois serré la gorge comme des serres diaboliques.

« Comment donc pourrais-je me fâcher de recevoir des insultes ? » poursuivit mon terrible visiteur. « Le Maître n'a-t-il pas dit : 'Bhikkhus, même si des bandits devaient vous découper sauvagement en morceaux, membre par membre, avec une scie à double tranchant, vous ne pratiqueriez pas mes enseignements si vous en éprouviez de la haine'. »

En entendant ces mots, mon frère, ainsi que la menace diabolique qui sournoisement s'y dissimulait, mes jambes tremblèrent au point que je dus me retenir au mur pour ne pas tomber. Au prix de grands efforts, je fis comprendre à l'ascète-criminel, plus par gestes que par les mots que je bafouillai, qu'il devait patienter jusqu'à ce que je lui rapporte de la nourriture.

Je me précipitai ensuite vers la maison, traversant la cour aussi vite que mes jambes tremblantes me le permettaient. J'arrivai à la vaste cuisine au moment où l'on préparait le déjeuner et où, de chaque casserole et poêle, s'élevaient des bruits de cuisson et de friture. Avec autant de soin que de hâte,

je sélectionnai les morceaux les plus appétissants. Armé d'une louche en or et suivi d'une armée de serviteurs portant les plats, je m'élançai à nouveau à travers la cour pour servir et, si possible, me concilier les grâces de mon terrible visiteur.

Mais Angulimala n'était plus là.

- 16 -

Prêt à l'Action

Au bord de l'évanouissement, je dus m'asseoir sur un banc. Cependant, mon cerveau se remit à fonctionner presque aussitôt. Angulimala était venu chez moi, de cela je ne pouvais point douter. Quant à la raison qui l'avait amené, elle n'était que trop claire pour moi.

* * *

Combien d'histoires n'avais-je entendues sur son implacable soif de vengeance ! D'autant que j'avais eu le malheur de tuer son meilleur ami et je me souvenais fort bien que, chez les voleurs, l'amitié est une valeur aussi importante, sinon plus, que chez les citoyens les plus respectables. Quand j'étais son prisonnier, Angulimala ne pouvait me tuer sans contrevenir à la loi des Expéditeurs et entacher ainsi définitivement son honneur de voleur. Il avait pourtant failli me tuer à deux reprises et voilà qu'aujourd'hui il avait réussi à me retrouver malgré la distance qui me séparait de son lieu de prédilection et il semblait bien vouloir remédier à cette omission. Sous le déguisement d'un ascète, il avait pu surveiller le voisinage tout à loisir et envisageait probablement de passer aux actes ce soir-là. Même s'il avait remarqué que je l'avais reconnu, il ne prendrait pas le risque de retarder sa vengeance car ce soir était la dernière nuit de la lune descendante et entreprendre une telle action en lune montante eut été offenser les lois sacrées des voleurs et lui aurait attiré la colère de la déesse Kali.

Je fis aussitôt préparer mon cheval et m'élançai au grand galop vers le palais du roi. En temps normal, j'aurais pu aisément obtenir de lui une audience mais j'appris, à mon grand regret, qu'il était parti dans l'un de ses lointains pavillons de

chasse. Je dus donc me contenter de rencontrer son ministre. Cet homme était celui qui m'avait escorté lors de mon premier et mémorable voyage à Kosambi, celui-là même dont, vous vous en souvenez, j'avais refusé la protection au retour. En fait, depuis ce jour, il ne s'était jamais montré très amical envers moi et je savais qu'il avait, à plusieurs reprises, critiqué mon mode de vie. Avoir à m'adresser à lui ne m'était pas agréable mais la gravité de la situation ne laissait guère de place aux sentiments personnels.

C'est ainsi que je lui racontai, aussi succinctement que possible, ce qui était survenu dans ma cour en concluant, bien évidemment, qu'une division armée devrait se poster chez moi cette nuit-là, tant pour protéger mes biens que pour arrêter la bande de brigands. Le ministre m'écouta en silence, un sourire énigmatique aux lèvres, puis il dit :

« Mon cher Kamanita, j'ignore si à cette heure du jour vous êtes déjà sous l'emprise de la boisson ou si vous souffrez des conséquences de l'un de ces fameux banquets qui ont fait votre réputation ; peut-être même avez-vous endommagé votre estomac à force de consommer vos plats épicés aussi remarquables que célèbres, au point d'être victime de cauchemars de jour comme de nuit. Car enfin, quel autre nom donner à l'étonnante histoire que vous venez de me conter quand on sait qu'Angulimala a quitté le monde des vivants depuis des lustres ? »

« Il est évident aujourd'hui qu'il s'agissait d'une fausse rumeur », répliquai-je impatienté.

« Eh bien, ce n'est pas ce que je crois, moi, déclara-t-il fermement. Il ne peut s'être agi d'une fausse rumeur car Satagira lui-même m'a relaté personnellement comment Angulimala était mort sous la torture dans les cachots souterrains du palais ministériel. J'ai par ailleurs moi-même vu sa tête empalée au-dessus de la porte est de la ville. »

« J'ignore à qui appartenait cette tête-là, m'écriai-je, mais je suis absolument certain que c'est bien la tête d'Angulimala que j'ai vue il y a seulement une heure, parfaitement vivante sur

ses épaules. Je sais aussi qu'au lieu de vos moqueries, je mérite des remerciements car je vous donne l'occasion ... »

« ... de tuer un homme mort et me couvrir de ridicule ? m'interrompt le ministre. Très peu pour moi. »

« Dans ce cas, je vous demanderai de considérer qu'il ne s'agit pas là d'une affaire qui concerne n'importe quelle demeure d'Ujjeni mais l'une des constructions qui font la gloire de notre ville et qui a été visitée et applaudie par notre Gracieuse Majesté. Le roi ne vous remerciera certes pas si Angulimala réduit en cendres toutes les splendeurs de sa capitale. »

« Oh, je ne me fais aucun souci à ce sujet, dit le ministre en riant. Ecoutez-moi : rentrez chez vous, calmez-vous, faites une bonne sieste et oubliez tout cela. Cette affaire n'aurait même pas lieu d'être si vous ne vous étiez pas lancé autrefois tête baissée dans une aventure romanesque, méprisant mes recommandations et refusant de rentrer au pays avec moi. Si vous m'aviez écouté, Angulimala ne vous aurait jamais fait prisonnier et vous ne seriez pas aujourd'hui tourmenté par cette peur ridicule — sans compter que vos deux mois en compagnie des voleurs n'ont rien fait pour améliorer votre code moral, comme chacun le sait à Ujjeni. »

Il se lança alors dans d'autres platitudes moralisantes puis me renvoya.

Désormais livré à mes propres ressources, j'avais établi un plan d'action avant même d'être rentré chez moi. A peine arrivé, je fis porter dans la cour tous les trésors de la maison qui pouvaient être transportés — tapis précieux, tables sculptées et autres objets de ce genre — pour qu'ils soient chargés dans des chariots et conduits vers un lieu sûr dans la vieille ville. Dans le même temps, je distribuai des armes à tous mes gens. Chariots et armes étaient fort heureusement disponibles puisqu'une caravane était sur le point de partir. Mais je ne m'arrêtai pas là. J'envoyai quelques serviteurs loyaux en ville pour qu'ils lèvent une petite armée d'hommes courageux et combatifs, en échange d'une forte récompense.

Cette entreprise aurait pu être hasardeuse pour tout autre que moi car, en effet, comment savoir si ce genre d'hommes ne prendrait pas fait et cause pour les bandits le moment venu ? Mais j'avais mes contacts féminins, je savais que ces femmes ne recommanderaient à mes serviteurs que des bandits auxquels on pouvait faire confiance — autrement dit, des hommes à qui l'on pouvait tout demander mais qui, à leur façon, avait leur code de l'honneur. Bien au courant de ces mœurs, je savais que je n'aurais rien à craindre.

Pendant les préparatifs, comme je n'avais pas le temps d'aller voir mes épouses, j'envoyai un serviteur chez chacune d'elles avec l'ordre de se tenir prêtes, elles et leurs enfants, à partir pour la maison de mon père. Je ne précisai pas que ce ne serait que pour une nuit car je me dis qu'une fois là-bas elles pourraient bien y passer une semaine ou deux et je profiterais ainsi d'un peu de tranquillité à la maison — à supposer, bien sûr, que j'aie réussi à repousser l'attaque. Je ne leur donnai pas non plus la raison de ce soudain déménagement car, à cette époque, je croyais bêtement qu'il ne fallait jamais expliquer ses raisons à une femme.

Pendant ce temps, le travail avançait et je m'apprêtais à faire un discours à mes hommes, habitude que j'avais prise lors de nos voyages en caravane lorsque le danger menaçait et qui avait toujours eu d'excellents résultats. Mais à cet instant précis, comme si elles s'étaient concertées, mes deux épouses apparurent en même temps de deux portes différentes donnant sur la cour. Toutes deux paraissaient consternées et criaient à tue-tête. Je perdis aussitôt l'attention de mes hommes et dus reporter mon discours à plus tard.

Sila était accompagnée de nos deux filles et Savitri portait notre jeune fils dans les bras. A peine arrivées à ma hauteur, elles se mirent à hurler à l'unisson en se montrant mutuellement du doigt :

« Alors, cette horrible femme a finalement réussi à te détourner de moi pour que tu m'humilies ainsi, moi, ta fidèle

épouse, en me faisant retourner chez mon père avec nos pauvres filles innocentes ! ... avec notre pauvre petit garçon ! »

Croyez-moi, mon frère, j'ai longtemps et amèrement regretté d'avoir épousé deux femmes en même temps. Cette situation était intenable pour nous trois, sans parler des enfants et de toute la maisonnée qui devait subir nos constantes récriminations. Des années plus tard, je découvris qu'un tel arrangement n'apporte généralement que du chagrin, comme ce fut le cas pour nous tous ce jour-là.

Leur rage les empêchait de voir que chacune portait les mêmes accusations sur l'autre et que, forcément, il devait y avoir une erreur quelque part. Loin de s'en douter, elles hurlaient, s'arrachaient les cheveux et se frappaient la poitrine du poing — elles finirent par me frapper moi aussi, m'accusant d'infidélité et de favoritisme — jusqu'à ce qu'enfin, comme pour se défouler, elles déversent un flot des plus horribles insultes que j'aie jamais entendues, même chez les femmes des rues.

Lorsque je réussis à me faire entendre, j'expliquai qu'elles n'avaient pas compris mon message, qu'elles ne devaient pas retourner chez leur père mais chez le mien et qu'il ne s'agissait pas là d'une punition ni d'un rejet mais d'une mesure de sécurité pour les protéger, elles et les enfants. Quand enfin je vis qu'elles avaient compris la situation, je ne pus me retenir de leur crier au visage :

« Tout cela est de votre faute ! Votre conduite grossière est insupportable, il va falloir apprendre à vous tenir convenablement. Nous payons maintenant les conséquences des insultes que vous avez crachées à ce moine ! Savez-vous de qui il s'agissait ? C'était Angulimala, le voleur, l'horrible bandit qui assassine les gens et leur coupe les doigts pour s'en faire un collier. C'est cet homme-là que vous avez insulté, lui dont vous avez attiré la colère. C'est un miracle qu'il ne vous ait pas frappées à mort avec son bol. Maintenant c'est nous qui risquons de payer votre sottise jusqu'au dernier sou et d'ailleurs rien ne dit qu'il ne réussira pas à vous retrouver vous aussi chez mon père ! »

Lorsque mes épouses prirent pleinement conscience de la situation, elles poussèrent des cris à croire qu'elles sentaient déjà la lame d'un couteau sur leur gorge. Elles voulurent s'enfuir aussitôt avec les enfants mais je les arrêtai et leur expliquai, plus calmement cette fois, que le danger n'était pas immédiat. En effet, je savais parfaitement bien qu'Angulimala n'attaquerait pas avant minuit. Je leur recommandai ensuite de retourner dans leurs appartements et de préparer les affaires dont elles et les enfants pourraient avoir besoin tant que le danger des brigands ne serait pas éloigné. Elles obéirent aussitôt.

Malheureusement, je n'avais pas tenu compte de l'effet que ma diatribe à mes épouses pourrait avoir sur mes hommes. Dès que je m'en aperçus, je m'en repentis vivement. Quand ils comprirent que c'était le terrible Angulimala, que l'on croyait mort depuis longtemps, qui menaçait ma maison, ils reculèrent l'un après l'autre. Finalement ils jetèrent leurs armes par douzaines et déclarèrent qu'ils ne voulaient rien avoir à faire avec un tel monstre et que nul n'avait le droit d'exiger cela d'eux. Ceux qui, recrutés en ville, continuaient à arriver, eurent vent de la chose et se retirèrent de même.

Seuls une vingtaine d'hommes de ma propre maison me restèrent fidèles, avec, à leur tête, le brave conducteur de caravane. Voyant que j'étais prêt à sacrifier ma vie pour cette splendide propriété à laquelle j'étais énormément attaché, ils jurèrent de ne pas m'abandonner et de défendre ces lieux à mes côtés jusqu'à la mort.

Plusieurs gaillards de la ville, attirés par l'idée d'une bataille féroce plus que par l'argent nous rejoignirent. Il s'agissait de têtes brûlées qui, non seulement n'avaient pas peur d'Angulimala mais qui espéraient, après s'être bien battus et avoir été fait prisonniers, pouvoir s'enrôler dans les rangs du bandit. Quoi qu'il en soit, je me retrouvai ainsi à la tête d'une quarantaine d'hommes courageux et bien armés.

Entre-temps la nuit approchait. Le chariot qui devait emmener mes épouses arriva. Elles sortirent en silence avec les enfants mais un nouveau sursaut d'angoisse les prit quand elles

virent que je ne les accompagnerais point et que j'avais, bien au contraire, l'intention de défendre la maison jusqu'au bout. Elles s'accrochèrent à mes vêtements et me supplièrent à genoux de me sauver avec elles : « Epoux, ne nous abandonne pas, ne te jette pas dans les griffes de la mort ! »

Je leur expliquai qu'en quittant la maison, je l'exposais à être la proie des flammes et du pillage et que mon fils y perdrait la plus grande partie de son héritage. Par contre, en restant, j'avais une chance d'éviter tout cela car nul ne savait si Angulimala attaquerait en force ou pas.

« Kamanita, Kamanita, suppliaient-elles, ne nous quitte pas ! Le terrible Angulimala va te tuer et accrocher tes doigts à son répugnant collier. Il va te torturer à mort dans sa fureur et tout cela sera notre faute. A cause de nos insultes et nos malédictions, nous avons attiré ce danger sur toi, notre bien-aimé et nous en serons punies en enfer ! »

J'essayai de les consoler comme je le pus. Quand elles comprirent que je ne reviendrais pas sur ma décision, elles durent en prendre leur parti et finirent par grimper dans le chariot. A peine assises, elles commencèrent à se jeter des accusations à la figure :

« C'est toi qui as commencé ! »

« Non ! C'est toi qui me l'as montré, devant le portail ! Tu me l'as bel et bien montré du doigt, comme cela. »

« Et toi, tu lui as craché au visage – du crachat rouge – alors que moi je ne mâche jamais de bétel si tôt le matin. »

« Mais c'est toi qui l'as traité de clochard et de mendiant paresseux ! »

« Et toi de moine au crâne chauve ... »

Elles continuèrent ainsi mais le bruit des roues finit par noyer leurs voix.

- 17 -

Vers une Vie d'Errance

Quelle extraordinaire sensation de calme m'enveloppa, mon frère, quand je rentrai chez moi après avoir posté mes hommes aux endroits stratégiques. Ce n'était pas seulement parce que je n'entendais plus les voix de mes épouses mais parce que j'avais entendu ces mêmes voix s'éloigner de la maison puis se fondre dans le lointain. Je savais qu'à aucun moment leurs chamailleries ne risquaient de s'élever d'un coin ou l'autre de la maison, qu'elles ne pouvaient à aucun moment me faire subir leurs cacophonies de mégères ... et c'est cette certitude qui donnait à ma maison une atmosphère de paix inégalée à laquelle j'avais moi-même du mal à croire.

* * *

Debout devant l'une des fenêtres, mon palais entouré de ses magnifiques parcs me parut plus splendide que jamais. La pensée que toutes ces beautés risquaient de disparaître aux mains des brigands dans les heures qui suivraient me rendait malade. La cruelle certitude que ces allées d'arbres superbement entretenues allaient être dévastées, que ces piliers de marbre artistiquement taillés allaient être démolis, que toute cette construction qui m'avait tant occupé et passionné ne serait plus qu'un tas de ruines au lever du jour, tout cela me préoccupait bien davantage que le péril de ma vie car, malheureusement, je ne connaissais que trop bien les manières d'agir d'Angulimala.

Mais je ne pouvais rien faire d'autre qu'attendre et il restait encore quelques heures avant minuit.

Depuis des années je vivais dans un cercle ininterrompu de travail et de plaisir, jamais je n'avais pris le temps de réfléchir sur mon sort. Or ce soir-là, assis à ne rien faire, seul au

cœur du silence angoissant de la nuit, je vivais un moment qui n'appartenait qu'à moi.

Mes pensées, soudain délivrées de leur fardeau habituel, se concentrèrent pour la première fois sur moi-même. Toute ma vie défila sous mes yeux et je constatai qu'elle ne me plaisait pas du tout.

J'interrompis ces réflexions à plusieurs reprises pour faire une ronde dans la maison, la cour et le jardin et m'assurer que les hommes montaient bien la garde. Lorsque je sortis pour la troisième ou quatrième fois, un regard à la position des étoiles suffit à mes yeux de caravanier aguerri pour m'indiquer qu'il ne manquait que trente minutes avant minuit.

En hâte je refis un tour complet des lieux et exhortai mes gens à être sur leurs gardes. Mon sang cognait dans mes veines et ma gorge était contractée par l'anxiété et la tension. Puis je rentrai et m'assis à nouveau. Cette fois aucune pensée ne me vint. La sensation d'une énorme pression sur la poitrine me fit croire un instant que j'allais étouffer. Je bondis sur mes pieds et allai respirer l'air frais de la nuit. Ce faisant, ma joue fut caressée d'un souffle d'air et aussitôt le hululement d'un hibou se fit entendre dans le silence de la nuit. Au même instant le parfum entêtant des fleurs de lotus me parvint des bassins du parc et, en levant les yeux pour évaluer l'heure une fois de plus ... je la vis ! Au milieu du bleu profond de l'immensité des cieux, entre les sommets noirs des arbres, brillait la radieuse beauté de la Voie Lactée.

* * *

« Le Gange Céleste », murmurai-je involontairement. A cet instant, la pression sur ma poitrine se relâcha et sembla monter comme une vague tiède en moi pour finalement se déverser en un flot de larmes brûlantes. Il est vrai que, quelques heures auparavant, en voyant défiler ma vie, j'avais pensé à

Vasitthi et à nos brèves amours mais j'y avais repensé comme à quelque chose de lointain et d'étrange, qui paraissait avoir été un rêve stupide. Par contre, à ce moment précis, ce n'était pas en pensée que je le voyais, je le revivais ! J'étais à la fois celui d'autrefois et celui d'aujourd'hui et c'est avec horreur que je prenais conscience de toute la différence. A cette époque-là je ne possédais rien que moi-même et mon amour mais ces deux choses étaient inséparables. Aujourd'hui je possédais des milliers de choses mais où étais-je, moi, dans tout cela ? Semblable au cœur d'un fruit malade qui se dessèche et disparaît, j'étais devenu une coquille vide ...

Je regardai autour de moi comme si je venais de sortir d'un sommeil profond.

Soudain tout m'apparut sous un jour différent — le magnifique parc et ses arbres dont la cime se détachait sur le ciel nocturne parsemé de myriades d'étoiles, le fier hall d'entrée où des lampes d'albâtre luisaient entre les piliers — tout m'était devenu hostile. Ces possessions étaient devenues un danger mortel : comme des vampires magnifiquement parés, elles m'avaient déjà vidé de presque tout mon sang et s'apprêtaient à en sucer les dernières gouttes dans mon cœur. Après cela, il ne resterait que le cadavre d'une vie humaine avortée.

Un bruit distant, indéfinissable, que je pris pour un bruit de pas, me fit sursauter. En dégainant mon épée, je descendis d'un bond quelques marches puis m'arrêtai pour écouter. Les voleurs ? Mais non, tout était calme et tout demeurerait calme. Rien ne bougeait à l'horizon. Ce n'était que l'un de ces bruits qui appartiennent au silence de la nuit, comme j'en avais connu souvent près d'un feu de camp en voyage. Bien, il ne se passait rien au dehors mais que se passait-il en moi ? Je ne ressentais plus cette terreur qui avait fait battre le sang à mes tempes, pas plus que le courage du désespoir. Non : j'exultais de joie !

« Bienvenue à vous, les voleurs ! Viens, Angulimala ! Détruis tout, brûle tout ! Ce sont mes pires ennemis que tu vas réduire en cendres, eux qui auraient fini par m'anéantir, alors prends-les ! Venez donc ! Transpercez-moi de votre épée ! Ce

corps voué aux plaisirs sensuels est mon plus grand ennemi ; la plus ignoble de mes possessions, c'est cette vie que vous voulez me prendre. Alors prenez-la, vous, mes bons amis ! Mes vieux camarades ! »

Ils ne tarderaient plus maintenant, il était minuit passé et j'attendais le combat avec une joyeuse impatience. Angulimala se mettrait sans doute à ma recherche. J'étais curieux de savoir si, cette fois encore, il pourrait me déposséder de mon épée d'un seul coup. Oh, comme il serait bon de mourir après lui avoir transpercé le cœur, lui qui était seul responsable de tous mes malheurs.

« Ce ne sera plus long maintenant ... » Combien de fois me répétais-je ces mots de réconfort tout au long de cette nuit où les heures s'écoulaient, interminables !

Maintenant ! Enfin ! ... Non, c'était un bruit de branches qui s'éteignait peu à peu pour revenir ensuite, comme un grand animal poilu qui se serait ébroué. Et puis on entendit le cri aigu d'un oiseau.

N'était-ce pas le signal d'un jour nouveau ?

* * *

J'étais glacé de peur. Serait-il possible que je sois déçu dans mon attente ? Je commençais à craindre que les voleurs ne viennent pas. J'avais entrevu la fin de si près — un combat court et stimulant suivi d'une mort rapide. Rien ne me paraissait à présent plus horrible que me retrouver là, au matin, dans ce même vieux décor, mon vieux moi retrouvé et de nouveau lié à ma vieille vie. N'avais-je donc aucun autre choix ? Ma délivrance n'allait donc pas venir des voleurs ? Il était grand temps qu'ils arrivent mais je n'osais même plus aller voir. Comment était-ce possible ? Avais-je réellement été victime d'une illusion en croyant reconnaître Angulimala ? J'avais beau essayer d'en douter, cela ne se pouvait. Et pourtant, si c'était bien lui, il aurait dû revenir à la nuit. Je m'étais renseigné et

j'avais appris qu'il n'avait mendié chez personne d'autre. Il ne serait pas venu chez nous sous ce déguisement s'il n'avait eu d'autre but que de disparaître aussitôt comme si la terre l'avait avalé ?

Le chant d'un jeune coq de la basse-cour me tira de mes réflexions. Je cherchai du regard la constellation qui m'indiquait l'heure mais elle avait presque disparu sous la cime des arbres et les étoiles qui restaient haut dans le ciel avaient perdu de leur éclat. Aucun doute ne pouvait subsister : l'aube grise annonçait sa venue et une attaque d'Angulimala était désormais hors de question.

Parmi les choses étranges qui m'étaient arrivées cette nuit-là, la plus étrange se produisit alors.

En prenant conscience que je ne courais plus aucun danger, je ne ressentis ni déception ni soulagement. Par contre une pensée m'apparut et s'empara totalement de mon esprit : « En quoi ai-je réellement besoin de ces bandits ? »

J'avais souhaité les voir me débarrasser du poids de cette magnifique propriété. Mais il y a des gens qui, de leur propre gré, se démettent de leurs possessions et les échangent contre un bâton de pèlerin. De même qu'un oiseau, lorsqu'il vole, n'emporte que ses ailes avec lui, le chercheur spirituel se contente d'une robe pour couvrir son corps et d'un bol pour mendier la nourriture qui le maintiendra en vie et en bonne santé. J'avais entendu dire à ce propos : « La vie de famille est agitée et poussiéreuse ; grande ouverte, comme l'air libre des cieux, est la vie de celui qui cherche la vérité. »

J'avais souhaité que l'épée des bandits tue mon corps mais, si ce corps tombe en poussière, un autre se formera ; et de la vieille vie naît une nouvelle qui en est le fruit. Quelle sorte de vie viendrait ensuite pour moi ? Il est vrai que Vasitthi et moi nous étions juré sous le Gange Céleste que nous nous retrouverions dans les champs sacrés aux lacs de lotus du Paradis de l'Ouest. Avec cette promesse, comme elle l'avait dit, était né dans les eaux de cristal de la mer sacrée, un bourgeon de vie pour chacun de nous. Ce bourgeon devait grandir à

chaque pensée d'amour, à chaque bonne action mais devait s'étioler à chaque bassesse ou vilénie. Je me dis que le mien avait dû disparaître complètement depuis longtemps. En revoyant ma vie, j'avais vu qu'elle était devenue indigne. C'est de l'indignité qui en renaîtrait. Qu'aurais-je gagné au change ?

Mais, comme nous le savons, il y a des gens qui, avant de quitter cette vie, annihilent toute possibilité de renaissance sur terre et gagnent la certitude d'une béatitude éternelle. Il s'agit précisément de ces hommes et femmes qui, abandonnant tout ce qu'ils ont, adoptent la vie de pèlerin.

Alors, en quoi l'attaque des bandits aurait-elle pu m'aider ?

Et voilà qu'après avoir tremblé d'appréhension à l'idée de l'attaque des voleurs et avoir ensuite ardemment espéré leur venue et ma mort, je n'avais plus peur et je n'attendais plus rien d'eux. Libéré de la peur comme de l'attente, je me sentais très calme. Dans cet état d'esprit, je fis certainement l'expérience de la paix et de la joie que connaissent ceux qui arrivent au bout de leur quête spirituelle. Ma relation aux voleurs n'était-elle pas la même que celle des chercheurs spirituels face au monde ? Ils ne le craignent pas et n'en attendent rien non plus, ils y vivent en toute sérénité et dans une paix parfaite.

Et voilà que, moins de vingt heures après avoir renoncé à un court voyage sous prétexte des difficultés de la route et des maigres repas qu'on y fait, je prenais la ferme décision de voyager à pied le reste de ma vie, de mener une vie d'errance et de me satisfaire des choses comme elles se présenteraient.

Je me dirigeai tout droit vers un abri de jardin où toutes sortes d'outils étaient rangés. J'y pris un aiguillon à bœufs dont je coupai la pointe pour m'en faire un bâton de marche puis enfilai sur mon épaule une outre comme en portent les jardiniers et les travailleurs des champs et la remplis au puits de la cour. A ce moment-là, le chef de caravane s'approcha de moi.

« Angulimala et ses brigands ne viendront plus maintenant, maître, n'est-ce pas ? »

« Non, Kolita, ils ne viendront plus maintenant. »

« Mais, maître ... allez-vous sortir si tôt ? »

« Oui, Kolita, je m'en vais. D'ailleurs, il faut que j'en parle avec toi. Vois-tu, je vais prendre le chemin que les gens appellent le chemin des plus nobles oiseaux migrateurs. Mais c'est une voie sans retour pour celui qui y persévère — sans retour dans ce monde après la mort et encore moins dans cette maison pendant la vie. Cependant, je remets cette maison entre tes mains car tu as été fidèle jusqu'à la mort. Occupe-toi des affaires de ma maison et de ma fortune jusqu'à ce que mon fils atteigne l'âge adulte. Transmets mon affectueux souvenir à mon père, mes épouses, mes petites filles et mon fils et ... adieu ! »

A ces mots, le brave Kolita couvrit ma main de larmes et de baisers. Je m'en libérai puis marchai vers le portail d'entrée. Là, je revis en pensée la silhouette du moine qui y était appuyé la veille et je me dis : « Si c'est une vision que j'ai eue en croyant reconnaître Angulimala, eh bien cette vision a sûrement été bien interprétée ! »

Sans un regard en arrière, à pas rapides, je traversai les jardins de la banlieue. Devant moi s'étendait à perte de vue et pour toute éternité, la route de campagne grise et désolée dans le premier frémissement de l'aube.

C'est ainsi, Vénérable, que je commençai ma vie d'errance.

- 18 -

Sous le Hangar du Potier

Sur ces mots, Kamanita le pèlerin conclut son récit. Assis en silence, il regardait le paysage d'un air songeur.

* * *

Le Bouddha était également assis en silence et regardait le paysage d'un air songeur. Il y avait des arbres élancés proches et lointains, certains groupés en masses sombres, d'autres épars, éthérés comme des nuages, disparaissant dans les brumes lointaines. La lune était exactement au-dessus du porche ; sa lueur semblait recouvrir les piliers d'une lumière d'argent. Dans le profond silence de la nuit, on entendait un buffle d'eau du voisinage arracher l'herbe à coups brefs et rythmés.

Le Maître réfléchissait :

« Dois-je dire à ce chercheur ce que je sais de Vasitthi ? Comme elle lui est restée fidèle, comme elle a été forcée d'épouser Satagira par trahison, comme elle est responsable de l'apparition d'Angulimala à Ujjeni, grâce à quoi lui, Kamanita, parcourt aujourd'hui une voie spirituelle au lieu de se vautrer dans la luxure. Dois-je lui parler de la voie que suit Vasitthi ? »

Mais il décida que le temps n'était pas encore venu, que savoir cela n'aiderait pas le chercheur dans sa quête. Quand il prit la parole, ce fut donc pour dire :

« 'Etre séparé de ce que nous aimons est souffrance, être uni à ce que nous n'aimons pas est souffrance.' Quand ces paroles furent prononcées, c'était à propos d'une expérience semblable à la tienne. »

« Oh, comme cela est vrai ! » s'exclama Kamanita d'une voix agitée. « C'est vraiment, profondément vrai ! Qui donc,

étranger, a prononcé ces paroles merveilleusement justes et profondes ? »

« L'auteur de ces mots n'a aucune importance, mon ami. Ce qui compte, c'est que tu en ressentis la vérité. »

« Bien sûr, qu'ils sont vrais ! Ces mots résument à eux seuls tous les problèmes de ma vie. Si je n'avais pas déjà trouvé un maître, je me mettrais à la recherche de l'Être admirable qui a prononcé ces paroles. »

« Tu as donc un maître dont tu pratiques les enseignements, mon ami ? »

« En vérité, mon frère, je me suis lancé dans la vie spirituelle sans maître. Mon idée, au départ, était d'atteindre le But par moi-même. Quand je m'arrêtais, le jour, aux abords d'un village, au pied d'un arbre ou au plus profond de la forêt, je m'adonnais avec ferveur aux réflexions les plus profondes. Je réfléchissais ainsi : Qu'est-ce que le Soi ? Qu'est-ce que l'univers ? Le Soi est-il éternel tandis que l'univers est temporel ? L'univers est-il éternel et le Soi temporel ? Ou encore : Pourquoi le plus grand des Brahmas a-t-il créé le monde à son image ? Et si le plus grand des Brahmas est bonheur pur et parfait, comment se fait-il que l'univers qu'il a créé soit imparfait et affligé de souffrance ?

« Quand je réfléchissais à tout cela, je n'arrivais à aucune réponse satisfaisante. Au contraire, de nouveaux doutes apparaissaient constamment et je ne me rapprochais absolument pas du But pour lequel j'avais tout abandonné volontairement et à jamais. »

« Oui, mon ami. C'est comme poursuivre l'horizon en se disant : 'Si seulement je pouvais toucher cette ligne qui limite ma vision !' De la même manière, le But échappe à ceux qui s'adonnent à de telles réflexions. »

Kamanita hocha la tête pensivement et poursuivit :

« Et puis un soir, je tombai par hasard sur un ermitage dans la forêt. Là, de jeunes hommes en robe blanche trayaient

des vaches, d'autres fendaient du bois, d'autres encore lavaient des seaux au ruisseau en récitant des mantras.

« Sur une natte, face au hall, un Brahmane âgé était assis. De toute évidence, c'était de lui que les jeunes gens avaient appris les chants et les phrases sacrés. Il m'accueillit amicalement et m'offrit de passer la nuit en leur compagnie, même si, m'assura-t-il, le village voisin n'était qu'à une heure de là. J'acceptai son offre avec gratitude et, ce soir-là, j'eus l'occasion d'entendre, avant de m'endormir, de nombreux enseignements qui m'impressionnèrent.

« Le lendemain, j'étais sur le point de partir quand le Brahmane me demanda : 'Qui est ton maître, jeune homme et au nom de qui as-tu choisi la vie d'errance ?'

« Je lui répondis ce que je viens de vous dire. Alors le Brahmane dit : 'Mon ami, comment comptes-tu atteindre le But le plus élevé si tu vis seul comme un rhinocéros au lieu de rejoindre un troupeau conduit par un chef expérimenté comme le sage éléphant ?'

« En prononçant le mot 'troupeau' il jeta un coup d'œil bienveillant aux jeunes gens qui nous entouraient et en prononçant le mot 'chef' il sourit avec complaisance.

« Car, poursuivit-il, ceci est trop élevé et trop profond pour être compris par soi-même. Sans un maître, cela reste lettre morte. D'ailleurs, les Védas le disent bien, selon Shvetaketu : 'Un homme que l'on a conduit dans le désert les yeux bandés puis laissé là, ira trop au nord ou trop au sud ou à l'ouest parce qu'il ne sait pas du tout où il est. Par contre, si celui qui lui retire son bandeau lui dit dans quelle direction aller pour trouver le Gandhara, il demandera de village en village son chemin et atteindra sa demeure, enrichi en connaissance et en sagesse. De même l'homme qui a trouvé un maître pour le guider vers le pays de l'Esprit peut dire : Je participerai à la vie de ce monde jusqu'à ma libération et puis je retrouverai ma véritable demeure.' »

« Bien sûr, je compris tout de suite que le Brahmane espérait m'avoir comme disciple mais, précisément pour cela, je perdis toute la confiance que j'aurais pu avoir en lui. Par contre la citation des Védas m'avait touché et, en reprenant mon chemin, je me la répétais encore et encore, pour la fixer dans ma mémoire. Alors me revint à l'esprit une phrase que j'avais entendue à propos d'un certain maître : 'Notre Maître ne cherche pas de disciples, ce sont les disciples qui le recherchent.'

« Je me dis qu'il devait s'agir là d'un homme autrement différent du Brahmane de la forêt et je me mis à souhaiter rencontrer un tel homme. »

« Qui est ce maître dont tu as entendu les louanges ? Quel est son nom ? »

« Mon frère, il s'agit du moine Gautama, du clan des Sakya, qui a renoncé au trône de ses pères. Ce Maître Gautama est acclamé et honoré partout où il passe. On lui rend hommage en disant : 'Hommage à celui qui possède la sagesse profonde, la conduite parfaite, à celui qui connaît tous les mondes, incomparable guide, instructeur des dévas et des hommes, le pleinement et parfaitement éveillé, le Bouddha'. Voilà pourquoi je voyage : pour trouver ce Maître Sublime et devenir son disciple ».

« Mais dis-moi, mon ami, où habite-t-il cet être sublime et éveillé ? »

« Tout au nord du pays, mon frère, dans le royaume de Kosala. A la sortie de la ville de Savatthi se trouve le merveilleux parc de Jetavana aux arbres majestueux à l'ombre desquels, loin du bruit, les sages et les fidèles peuvent s'asseoir et méditer. Il y a des lacs aux eaux cristallines et de fraîches pelouses couleur d'émeraude parsemées de myriades de fleurs multicolores. Il y a des années de cela, le riche marchand Anathapindika acheta cette propriété du Prince Jeta et l'offrit au Bouddha. Il paraît que cela lui coûta si cher que si l'argent avait été étalé par terre, il aurait couvert toute la surface de la propriété. C'est donc là, dans ce merveilleux parc dont les

pelouses ont été foulées par les pieds des plus sages, que le Maître, le Pleinement Eveillé, a élu résidence. Si je marche d'un bon pas, j'espère y être d'ici quatre semaines et pouvoir alors m'asseoir à ses pieds. »

« Mais l'as-tu jamais rencontré, mon frère, et si oui, le reconnaîtrais-tu ? »

« Non, je n'ai pas encore rencontré le Tathagata et si je le voyais je ne le reconnaîtrais pas. »

Alors le Maître réfléchit ainsi : « C'est pour moi que ce jeune chercheur est sur la route ; il se considère comme mon disciple. Pourquoi ne pas lui révéler le cœur du Dhamma ? » Il se tourna vers Kamanita et dit : « La lune vient de se lever au-dessus du porche, la nuit n'est pas encore très avancée et il n'est pas bon pour l'esprit de trop dormir. Si cela te convient, en échange du récit de ta vie, je peux te révéler l'Enseignement du Bouddha. »

« Cela me ferait très plaisir, mon frère. Je vous en prie, si vous pensez en être capable, dites-moi tout ce qu'enseigne le Tathagata. »

« Alors écoute bien, mon ami, et réfléchis à ce que je vais te dire. »

- 19 -

Le Maître

Le Bouddha dit alors : « Le Tathagata, Celui qui est Pleinement Eveillé, a lancé la roue du Dhamma à Bénarès, près du Rocher du Prophète, dans le Parc des Gazelles. Nul ne peut arrêter cette roue à présent, ni moine ni Brahmane, ni dieu ni démon, personne au monde ne peut plus l'arrêter. »

* * *

« Le Dhamma, ce sont les Enseignements du Bouddha : la révélation des Quatre Nobles Vérités. Quelles sont-elles ? La Noble Vérité de la Souffrance, la Noble Vérité de l'Origine de la Souffrance, la Noble Vérité de la Cessation de la Souffrance et la Noble Vérité du Chemin qui conduit à la Cessation de la Souffrance.

« Mais, mon frère, qu'est-ce que la Noble Vérité de la Souffrance ? La naissance est souffrance, la vieillesse est souffrance, la maladie est souffrance, la mort est souffrance. Le chagrin, les peines, la douleur et le désespoir sont souffrance. Etre séparé de ce que nous aimons est souffrance, être uni à ce que nous n'aimons pas est souffrance, ne pas obtenir ce que nous désirons est souffrance. Bref, toutes les formes d'attachement entraînent la souffrance. Telle est, mon frère, la Noble Vérité de la Souffrance.

« Mais, mon frère, qu'est-ce que la Noble Vérité de l'Origine de la Souffrance ? Voilà : c'est l'avidité qui engendre sans cesse une nouvelle naissance et qui s'accompagne du désir et de la passion ; c'est une recherche permanente de nouvelles sources de plaisir. En d'autres termes, la soif de plaisirs sensoriels, la soif d'exister et la soif de ne plus exister. Telle est, mon frère, la Noble Vérité de l'Origine de la Souffrance.

« Mais, mon frère, qu'est-ce que la Noble Vérité de la Cessation de la Souffrance ? C'est la disparition totale de cette même soif avide. Son abandon plein et entier. On en est libéré et on s'en détache. Telle est, mon frère, la Noble Vérité de la Cessation de la Souffrance.

« Mais, mon frère, qu'est-ce que la Noble Vérité du Chemin qui conduit à la Cessation de la Souffrance ? C'est le Noble Octuple Sentier qui consiste en une Vision Juste, Intention Juste, Parole juste, Action Juste, Conduite Juste, Effort Juste, Attention Juste et Concentration Juste. Telle est, mon frère, la Noble Vérité du Chemin qui conduit à la Cessation de la Souffrance. »

Après avoir ainsi posé les quatre pierres angulaires de son Enseignement, le Maître poursuivit la construction de l'édifice de façon à en faire une demeure habitable pour la pensée et le ressenti de son élève. Tout comme un bon maçon polit chaque pierre et les pose soigneusement l'une sur l'autre pour monter de solides fondations, il joignit phrase à phrase, les positionnant parfaitement et les reliant entre elles. A côté du pilier du Principe de la Souffrance, il plaça le pilier du Principe de l'Impermanence de toutes choses et pour joindre les deux, il ajouta le Principe de la Non-Existence des Phénomènes. Par ce solide portail, il s'éleva, menant précautionneusement son élève pas à pas, à plusieurs reprises, de haut en bas et de bas en haut dans l'escalier solidement bâti de la loi fondamentale de causalité — le Principe de l'Interdépendance de tous les phénomènes — établissant et renforçant la structure à chaque fois.

Et tout comme un constructeur expérimenté érigeant une magnifique bâtisse ajoute des statues à certains endroits appropriés pour qu'elles ne servent pas seulement d'ornement mais aussi de support, le Maître ajoutait de temps à autre une analogie amusante ou subtile, éclairant ainsi le sens caché de nombreux enseignements.

Pour finir, il résuma le tout et, par la même occasion, recouvrit la structure d'un dôme resplendissant et visible de loin :

« C'est l'attachement à l'existence, mon ami, qui nous mène à l'existence ; si cet attachement est abandonné, on ne revient plus à l'existence. »

« Le chercheur libéré de tels attachements voit grandir en lui, dans la paix intérieure et une joie sans ombre, la réalisation suivante : 'Ma libération est définitive, ceci est ma dernière vie, je ne reviendrai plus sous aucune forme.'

« Celui qui a fait tout ce chemin s'éveille à la plus noble sagesse et telle est, mon ami, la plus grande des sagesse : voir que toute souffrance est parvenue à son terme. Celui qui a découvert cela a trouvé une liberté véritable et inviolable. Car ce qui est trompeur et passager est faux, tandis que ce qui est vrai par nature est la Noble Vérité Suprême, autrement dit, le Nirvana.

« Ainsi, celui qui au départ était soumis au cycle de la naissance, de la vieillesse et de la mort selon l'impitoyable Loi de la Nature, conquiert la certitude de ne plus connaître ni la naissance, ni la vieillesse, ni la mort. Celui qui était sujet à la maladie et à la décrépitude, sait avec une confiance noble et pure qu'il a atteint la fin du changement. Celui-ci sait avec une certitude absolue que :

'La naissance n'existe plus, la connaissance de la liberté est claire, le but de la vie pure a été atteint, ce qui devait être accompli l'a été, plus rien ne reviendra jamais, le monde a été complètement transcendé.'

« De tels êtres, mon ami, sont appelés 'Finisseurs' car ils ont mis fin à toute souffrance.

« De tels êtres, mon ami, sont appelés 'Oblitérateurs' car ils ont oblitéré l'illusion du 'moi' et du 'mien'.

« De tels êtres, mon ami, sont appelés 'Arracheurs de mauvaises herbes' car ils ont déraciné la plante de la vie et aucune vie ne pourra plus germer.

« Tant qu'ils seront dans une enveloppe humaine, de tels êtres seront encore visibles aux yeux des dieux et des humains ; mais quand leur corps sera dissout dans la mort, plus personne

ne pourra les voir, pas même Mère Nature Qui Voit Tout. De tels êtres ont en effet aveuglé Mara, échappé au Malin, le Seigneur de l'Illusion et du Monde Sensoriel. Ils ont traversé le fleuve de l'existence et atteint l'unique île qui se trouve au-delà de la vieillesse et de la mort : le Nirvana. »

L'Enfant Déraisonnable

Lorsque le Bouddha eut terminé, Kamanita resta un long moment assis immobile en silence, en proie à des pensées contradictoires et au scepticisme. Finalement, il dit : « Vous m'avez dit beaucoup de choses sur ce que doit faire un moine pour mettre fin à la souffrance au cours de sa vie, mais vous ne m'avez absolument rien dit de ce qui advient de lui après la mort, sauf que ni les dieux ni les hommes ni même la nature ne peut plus le voir. Vous n'avez pas parlé de vie éternelle, de bonheur suprême, d'extase céleste. Je n'ai rien entendu de tout cela. Le Maître n'a-t-il rien révélé à ce propos ? »

* * *

« Effectivement, mon frère, c'est ainsi : le Tathagata n'a rien révélé à ce propos. »

« Cela revient à dire que le Bouddha ne sait rien de plus que moi sur cette question des plus importantes », répartit Kamanita d'un ton fâché.

« C'est vraiment ce que tu crois ? ... Dans ce même bois de simsapas, proche de Kosambi, là où ta Vasitthi et toi vous êtes voué fidélité éternelle et vous êtes promis de vous retrouver au Paradis de l'Ouest, à cet endroit même, le Bouddha a séjourné. Un jour, il a ramassé une poignée de feuilles de simsapa et dit aux moines qui l'entouraient : 'Qu'en pensez-vous, Bhikkhus ? Où y a-t-il plus de feuilles, dans ma main ou dans la forêt ?' A quoi ils répondirent immédiatement : 'Vous avez très peu de feuilles dans la main, Vénérable, tandis que les feuilles de la forêt sont beaucoup plus nombreuses.'

« De la même façon, Bhikkhus, dit le Tathagata, les choses que j'ai comprises mais pas révélées sont beaucoup plus nombreuses que celles que je vous ai révélées. Et pourquoi ne

vous ai-je pas tout révélé ? Parce que cela ne vous aiderait pas sur le plan de la réalisation spirituelle, cela n'est pas en accord avec le chemin de la simplicité et du renoncement, cela ne vous aiderait pas à vous détourner des choses du monde, à abandonner les passions, ni à atteindre le détachement complet de tout ce qui est sujet au changement, la connaissance parfaite et l'éveil — cela ne vous serait d'aucune aide pour la réalisation du Nirvana.' »

« Si le Maître a dit cela, répondit Kamanita, la chose est encore plus grave. Il n'a probablement pas voulu décourager ses disciples ou peut-être même a-t-il craint de les effrayer en leur révélant son idée de la Vérité Finale, autrement dit, l'annihilation. Cela me paraît la conséquence évidente de ce que vous avez dit. Car une fois les objets des sens et de la pensée niés et rejetés comme étant sans nature propre, impermanents et cause de souffrance, il ne reste rien qui permettrait de saisir quoi que ce soit.

« D'après la doctrine que tu viens d'exposer, je conclus que ceux qui se sont libérés de toute illusion sont annihilés lorsque leur corps périt, qu'ils disparaissent et n'ont plus aucune existence au-delà de la mort. »

« Ne m'as-tu pas dit, demanda le Bouddha, que d'ici un mois tu seras aux pieds du Maître dans la forêt de Jetavana près de Savatthi ? »

« C'est certainement ce que j'espère, mon frère. Pourquoi cette question ? »

« Quand tu seras assis aux pieds du Tathagata, mon ami, penses-tu que la forme physique que tu verras, que tu pourras toucher, ainsi que l'esprit qui se révélera avec ses sensations, ses perceptions et ses idées — crois-tu que ce sera *l'essence* du Bouddha, du Parfaitement Eveillé ? »

« Non, Vénérable. »

« Crois-tu alors que le Tathagata sera *dans* le corps et l'esprit ? »

« Non, Vénérable. »

« Alors peut-être, mon ami, vois-tu le Tathagata comme étant *séparé* du corps et de l'esprit ? »

« Non, je ne vois pas les choses ainsi, Vénérable. »

« Crois-tu alors que le Tathagata *possède* ce corps et cet esprit ? Est-ce ce que tu crois, mon ami ? »

« Non, Vénérable, ce n'est pas ce que je crois. »

« Penses-tu que le Tathagata n'a *ni* corps et *ni* esprit ? »

« Il en est séparé dans la mesure où son être n'est pas entièrement inclus dans ces éléments. »

« Quels éléments ou pouvoirs as-tu donc, mon ami, en dehors de ceux du corps avec toutes ses capacités dont nous sommes conscients grâce aux sens et en dehors de ceux de l'esprit avec ses sensations, ses perceptions et ses idées — quels pouvoirs as-tu qui te permettent d'appréhender complètement ce que tu n'as pas encore appréhendé dans l'être du Tathagata ? »

« Je dois reconnaître, Vénérable, que je ne possède pas de tels pouvoirs. »

« Alors, Kamanita mon ami, même ici, dans ce monde des sens, le Tathagata ne t'est pas véritablement accessible dans son essence. Est-il donc exact de dire que le Tathagata — ou tout autre être libéré — est voué à l'annihilation lorsque sa vie se termine, qu'il n'existe pas au-delà de la mort simplement parce que toi, tu ne possèdes pas ce qui te permettrait de l'appréhender dans son essence ? »

Face à cette question, Kamanita resta muet un moment, assis penché en avant, tête baissée.

« Même si je n'ai pas le droit de l'affirmer, dit-il finalement, il me semble tout de même que c'est ce que signifie le silence du Tathagata. Il n'aurait certainement pas maintenu ce silence s'il avait eu quelque chose d'agréable à dire — ce qui eut été le cas si ceux qui ont conquis la souffrance ne trouvaient pas seulement l'annihilation après la mort mais aussi la vie éternelle et le bonheur suprême. Il est certain qu'une telle révélation ne pourrait que stimuler ses disciples et les aider dans leurs efforts spirituels. »

« Le crois-tu vraiment, mon ami ? Que se passerait-il si le Tathagata n'enseignait pas la fin de toute souffrance comme le but suprême alors même qu'il a commencé son enseignement par la prise de conscience de l'existence de la souffrance ? Qu'advierait-il s'il parlait de vie éternelle et de bonheur suprême au-delà de cette vie ? Nombre de ses disciples certainement ravis, s'attacheraient fermement à cette idée et seraient impatients d'atteindre ce but — mais de cette impatience avide qui perturbe la véritable joie et la sérénité. Ne seraient-ils pas alors involontairement pris dans les mailles du puissant filet du désir d'exister ? Et tout en ayant soif d'un Au-delà, qu'ils pareraient inévitablement des couleurs de cette vie — la seule qu'ils connaissent — ne s'attacheraient-ils pas encore davantage à cette vie ?

« Toutes les formes d'existence et en tout lieu sont impermanentes, potentiellement douloureuses et sans nature propre. Qui voit cela pleinement et clairement, abandonne toute soif d'existence sans s'attacher pour autant à la non-existence. Et comment un tel être voit-il cette Réalité ? Il voit tout ce qui se manifeste comme une simple manifestation. En voyant les choses ainsi, il prend le chemin du détachement du monde, de la diminution puis de la cessation de la soif d'exister. C'est ainsi que celui qui voit, perçoit les choses.

« Car, tout comme un chien de garde attaché essaie de se libérer en tournant en rond, les disciples, aussi bien intentionnés soient-ils, restent attachés au monde, qu'ils l'aiment ou le détestent, tournant sans cesse en rond. »

« Je suis bien obligé de reconnaître que c'est un danger, répondit Kamanita, mais je crois toujours que l'autre danger, celui suggéré par le silence du Bouddha, est encore plus grave, dans le sens où il tue toute énergie dès le départ. Comment attendre du disciple qu'il consacre tous ses efforts à dépasser la souffrance avec courage et détermination si on ne lui dit pas si le but final est le bonheur éternel ou la non-existence ? »

« Mon ami, que penserais-tu dans ce cas ? Imaginons qu'une maison est en train de brûler ; les serviteurs courent

réveiller le maître en disant : 'Levez-vous, monsieur ! Fuyez ! La maison est en feu ! Les poutres flambent et le toit va s'effondrer.' Penses-tu que le Maître répondrait : 'Va, mon brave, regarde dehors et dis-moi s'il pleut ou si la pleine lune brille dans un ciel serein. Si c'est le cas, nous sortirons.' »

« Comment, vénérable ami, le maître pourrait-il répondre ainsi ? Le serviteur est paniqué : 'Fuyez, monsieur, la maison est en feu ! Les poutres flambent et le toit menace de s'effondrer' »

« C'est effectivement ce que le serviteur a dit. Mais si, malgré tout, le maître répondait : 'Va, mon brave, regarder s'il pleut dehors', n'en conclurais-tu pas qu'il a mal entendu ce que lui a dit son fidèle serviteur, qu'il n'a pas clairement conscience du danger mortel qui pèse sur lui ? »

« Oui, je serais obligé d'en conclure cela, Vénérable. Sa réponse serait tout simplement stupide autrement. »

« Eh bien, mon ami, tu devrais agir pareillement, comme si tu étais en danger de brûler vif, comme si ta maison était en feu. Quelle maison ? Le monde ! Et par quoi le feu a-t-il été allumé ? Par la flamme du désir, par la flamme de la haine, par la flamme de l'illusion. Le monde entier se consume dans les flammes, le monde entier est enveloppé de fumée, le monde entier tremble sur ses fondations. »

A ces mots, Kamanita se mit à trembler comme un jeune buffle entendant pour la première fois le rugissement du tigre tout près de son pâturage. Penché en avant, tête basse, le visage rougi, il restait assis là sans un mot.

Au bout d'un moment il finit par articuler d'une voix qui se voulait bourrue mais qui tremblait un peu :

« Je ne suis toujours pas satisfait que le Maître n'ait rien révélé concernant l'après-vie, du moins rien de réconfortant et de prometteur. Qu'il ait gardé le silence parce que ce qu'il savait aurait effrayé ses disciples ou parce qu'il n'en savait rien, ne me satisfait pas davantage. Les pensées et les efforts des êtres humains sont orientés vers le bonheur et le plaisir, cette

tendance nous vient de la Nature elle-même. C'est dans cet esprit que les Brahmanes m'ont raconté l'histoire suivante.

« Imaginons un jeune homme doué et désireux d'apprendre, le plus rapide, le plus fort, le plus extraordinaire de tous les jeunes gens à qui appartiendrait le monde et tous ses trésors. Ce serait une joie pour l'humanité. Mais cent joies humaines ne représentent qu'une joie pour les dévas célestes ; et cent joies des dévas célestes ne représentent qu'une joie pour les dieux ; et cent joies pour les dieux ne représentent qu'une joie pour Indra ; et cent joies pour Indra ne représentent qu'une joie pour Prajapati ; et cent joies pour Prajapati ne représentent qu'une joie pour Brahma. Telle est la joie suprême, telle est la voie de la joie suprême. »

« Oui, mon ami, mais peut-être puis-je utiliser une autre analogie pour illustrer la situation que je t'ai décrite. Imagine un enfant inexpérimenté, incapable de raisonner sainement. Cet enfant souffre d'un horrible mal de dent. Il court chez un spécialiste et lui expose son problème : 'Je vous en prie, docteur, remplacez cette horrible douleur par un bonheur ineffable.' Le médecin répond : 'Mon cher enfant, tout ce que je peux faire c'est te libérer de ta douleur.' Mais l'enfant gâté se met à pleurer : 'Oh, j'endure cette douleur depuis si longtemps. N'est-il pas raisonnable de souhaiter ressentir du plaisir à la place ? Je sais qu'il existe des dentistes qui sont capables de procurer cela et je croyais que vous en faisiez partie.'

« Et puis l'enfant se précipite chez un 'faiseur de miracles' du pays de Gandhara qui fait proclamer dans la ville, à cors et à cris au son du tambour : 'Une bonne santé est la plus grande des bénédictions, une bonne santé est notre but à tous. Une sensation de plaisir suprême dans tous les membres et dans toutes les fibres de votre être, pareille à celle éprouvée par les dieux — je peux vous procurer cela, même aux plus malades d'entre vous et pour pas cher !' L'enfant court chez ce 'faiseur de miracles' et lui expose son problème : 'Je vous en prie, monsieur, utilisez vos dons pour remplacer cet horrible mal de dent par le réconfort et un bonheur ineffable.'

« A quoi le magicien répond : 'Mon cher enfant, c'est exactement ce que je vais faire'. Après avoir empoché l'argent, il touche la dent de l'enfant et, par magie, apporte une sensation de plaisir intense qui chasse la douleur. L'enfant court chez lui ravi. Mais peu de temps après le plaisir diminue et la douleur revient. Pourquoi ? *Parce que la cause de la douleur n'a pas été retirée.*

« Imaginons maintenant qu'une personne raisonnable ait un horrible mal de dent. Elle s'adresse à un dentiste expérimenté et lui expose son cas en disant : 'Cher monsieur, pouvez-vous utiliser vos connaissances pour me libérer de cette douleur ?' A quoi le dentiste répond : 'Si c'est tout ce que vous attendez de moi, madame, je peux certainement vous aider.' 'Comment pourrais-je demander davantage ?' répond la dame. Le dentiste examine la dent et découvre que la cause de la douleur est une inflammation de la racine. 'Rentrez chez vous et posez une sangsue à cet endroit. Quand la sangsue sera gonflée au point de tomber, posez ces herbes sur la plaie. Ainsi le pus et le sang impur seront retirés et la douleur cessera. Cette personne raisonnable rentre chez elle et fait ce que le dentiste lui a prescrit. La douleur disparaît et ne revient pas. Pourquoi ? *Parce que la cause de la douleur a été retirée.* »

Lorsque le Maître se tut, Kamanita, réduit au silence, resta assis là, très perturbé, le corps penché en avant, la tête baissée sur sa poitrine, le visage rougi, tandis qu'une sueur d'angoisse perlait à son front et coulait sous ses aisselles. Ce vénérable enseignant ne venait-il pas de le comparer à un enfant gâté ? Ne trouvant rien à répondre, malgré tous ses efforts, il était au bord des larmes.

Quand il put enfin maîtriser sa voix, il demanda humblement : « Vénérable, avez-vous entendu ces paroles de la bouche du Maître, du parfait Bouddha en personne ? »

Il arrive parfois que les Bouddhas sourient et, à cette question, un bref sourire joua sur les lèvres du Maître :

« Non, mon frère, répondit-il, je ne peux pas vraiment dire cela. »

Kamanita le pèlerin se redressa joyeusement. L'œil vif et tout l'éclat de sa voix retrouvé, il s'exclama :

« J'en étais sûr ! Oh, je savais bien que cela ne pouvait être la doctrine du Maître. Ce n'est que votre propre interprétation tortueuse et erronée. N'est-il pas dit que la doctrine du Bouddha est béatitude au début, béatitude au milieu et béatitude à la fin ? Comment aurait-on pu dire cela d'une doctrine qui ne promet pas la vie éternelle et le bonheur suprême ? Dans quelques semaines, si je marche d'un bon pas, je m'assiérai moi-même aux pieds du Maître et je recevrai l'enseignement sur la Libération de ses propres lèvres comme un enfant boit le lait du sein maternel. D'ailleurs, vous devriez faire l'effort de venir vous aussi. Peut-être après cela changerez-vous votre façon erronée et négative de voir les choses. Mais regardez ! La lumière de la lune a perdu de son éclat, la nuit doit être avancée. Allongeons-nous et dormons ! »

« Comme tu voudras, mon frère », répondit le Maître aimablement. S'enroulant plus confortablement dans sa robe, il s'allongea dans la posture du lion, appuyé sur le bras droit, le pied gauche reposant sur le droit.

Ayant en esprit l'heure à laquelle il souhaitait se réveiller, il s'endormit aussitôt.

En Milieu de Course

Quand le Maître se réveilla dans l'aube grise, il vit Kamanita affairé à rouler son tapis, enfiler sa gourde sur l'épaule et chercher son bâton de pèlerin qu'il avait posé dans un coin mais qui était tombé. Tous ses gestes traduisaient une grande précipitation.

* * *

Le Maître se redressa sur sa couche et lui adressa un cordial bonjour.

« Tu t'en vas déjà, mon frère ? »

« Oh oui ! Oui ! s'exclama Kamanita très agité. C'est incroyable, si drôle et si extraordinaire en même temps ! Quelle chance ! Il y a quelques minutes, je me suis réveillé la gorge sèche d'avoir tant parlé la nuit dernière, alors je suis allé au puits, de l'autre côté de la rue, sous les tamariniers. Une jeune femme tirait de l'eau et savez-vous ce qu'elle m'a dit ? Le Maître n'est pas du tout à Savatthi. Figurez-vous qu'il est arrivé hier ici même, à Rajagaha, en compagnie de trois cents moines ! Il est actuellement dans le Jardin des Mangués, de l'autre côté de la ville. D'ici une heure je l'aurai rencontré ! Moi qui croyais devoir voyager encore quatre semaines ! Que dis-je une heure ? Ce n'est qu'à une bonne demi-heure d'ici, selon la jeune femme, si on évite les avenues principales et que l'on prend les petites allées jusqu'à la porte ouest ... Je n'arrive pas à y croire. Le sol brûle sous mes pieds. Adieu, mon frère ! Je sais que vous avez voulu m'aider et je ne manquerai pas de vous conduire aussi au Maître mais pas maintenant — je ne peux plus attendre ! »

Kamanita le pèlerin se précipita au-dehors et courut le long de la rue aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. Mais en arrivant à la porte de la ville de Rajagaha, il la trouva

fermée, ce qui l'obligea à attendre un moment — moment qui lui parut une éternité et ne fit qu'augmenter son impatience.

Il profita toutefois de ces quelques minutes pour demander à une vieille femme qui attendait elle aussi l'ouverture de la porte, quel était le plus court chemin pour traverser la ville. Elle lui indiqua telle et telle allée, après un petit temple sur la droite et un puits sur la gauche, sans jamais perdre de vue une certaine tour. Ainsi récupérerait-il peut-être en ville le temps qu'il perdait là hors de ses murs.

Dès que la porte s'ouvrit, il s'élança comme un fou dans la direction indiquée. Dans sa précipitation il renversa un groupe d'enfants, heurta de plein fouet une femme qui rinçait une assiette au bord du trottoir — l'assiette lui échappa des mains et se brisa — puis bouscula un porteur d'eau. Mais les insultes dont on le poursuivait ne l'atteignaient pas, obsédé qu'il était par l'unique pensée que bientôt, très bientôt, il verrait le Bouddha.

« Quelle chance extraordinaire ! se disait-il. Tant de générations passent sans qu'un Bouddha naisse sur la terre et même quand un Bouddha apparaît, rares sont ceux qui peuvent le rencontrer. Mais ce bonheur va m'être accordé. J'ai souvent craint, au long de mes pérégrinations, que des bêtes sauvages ou des voleurs ne me privent de cette joie mais à présent nul ne pourra me la dérober. »

L'esprit plein de ces pensées, il se précipita dans une petite allée étroite sans faire attention. Il ne vit pas arriver droit sur lui une vache folle de terreur, il ne vit pas non plus que les gens devant lui s'écartaient pour se mettre à l'abri, pas plus qu'il n'entendit le cri de la femme qui, du haut de son balcon, tentait de le prévenir. Il courait droit devant lui, les yeux fixés sur la fameuse tour qui devait l'empêcher de se perdre.

Ce n'est que lorsqu'il fut trop tard pour se mettre à l'abri qu'il vit les naseaux fumants, les yeux rougis et la corne luisante qui, l'instant suivant, lui perfora le côté. Il tomba près du mur en poussant un grand cri. La vache poursuivit sa course et disparut dans une autre rue.

* * *

Aussitôt les gens s'approchèrent de Kamanita, tant par curiosité que pour lui porter secours. La femme qui l'avait prévenu apporta de l'eau pour laver sa blessure. On déchira sa robe pour faire un bandage dans l'espoir d'arrêter le sang qui coulait comme d'une fontaine.

Kamanita n'avait perdu conscience qu'un court instant. Il comprit aussitôt qu'il allait mourir. Mais ni cette certitude ni l'horrible douleur qui le faisait agoniser ne l'affligeaient tant que la pensée qu'il risquait à présent de ne pas voir le Bouddha. D'une voix profondément agitée, il supplia ceux qui l'entouraient de le porter jusqu'au Jardin des Mangués, jusqu'au Maître.

« J'ai parcouru tant de chemin pour le voir, mes amis, j'étais si près du but. Ayez pitié de moi ! Emmenez-moi vite à lui sans vous soucier de ma douleur ! Je tiendrai bon, je ne mourrai pas tant que vous ne m'aurez pas déposé aux pieds du Tathagata. Ensuite je mourrai heureux et renaîtrai heureux. »

Certains coururent chercher de quoi faire un brancard ; une femme lui apporta un remontant à boire. Les hommes n'étaient pas d'accord sur le trajet à suivre pour arriver le plus vite possible. De toute évidence la vie du pèlerin tirait à sa fin et le temps était compté.

« Voici des disciples du Tathagata ! » s'écria un passant en montrant du doigt le bout de l'allée. « Ils nous diront quel est le meilleur chemin à suivre. »

En effet, plusieurs Bhikkhus de l'Ordre du Bouddha approchaient, vêtus de robes ocre. Ils étaient jeunes, pour la plupart mais guidés par deux vénérables personnages. Le premier, homme aux cheveux gris, au visage sérieux presque sévère, l'œil perçant et le menton volontaire, attirait naturellement l'attention. Quant au second, d'âge moyen, son visage rayonnait d'une telle bonté et d'une gentillesse si touchante qu'il en paraissait beaucoup plus jeune. Mais un

observateur attentif aurait remarqué dans son attitude, ses mouvements vifs et son regard animé les caractéristiques typiques de la caste des guerriers, tandis que le calme délibéré du plus âgé révélait tout aussi clairement le Brahmane de naissance. Cependant, dans leur allure dégagée et leur démarche princière, ils étaient égaux.

Quand les moines s'arrêtèrent près des passants qui avaient secouru le blessé, on leur raconta l'aventure et le désir de Kamanita de rencontrer leur Maître. L'un des jeunes moines pouvait-il retourner au Jardin des Mangués avec eux et leur montrer le plus court chemin pour trouver le Bouddha ?

Le moine plus âgé au visage sévère répondit : « Le Maître n'est pas là-bas et nous-mêmes ne savons pas où il est. »

A ces mots, un grognement de désespoir s'échappa de la poitrine blessée de Kamanita.

« Mais il ne doit pas être loin, ajouta l'autre moine. Hier le Maître, désireux de marcher seul, nous a dit de prendre les devants. Nous pensons qu'il est arrivé tard hier soir et qu'il a dormi quelque part en bordure de la ville. En fait, nous sommes à sa recherche. »

« Oh, cherchez-le bien et trouvez-le ! » s'écria Kamanita.

« Même si nous savions où se trouve le Maître, il serait impossible d'y transporter ce blessé », dit le moine au visage sévère. « Les secousses du transport feraient empirer son état et, même s'il arrivait vivant, il serait si mal en point qu'il ne pourrait guère assimiler les enseignements du Maître. Faites-le plutôt soigner par un bon médecin et peut-être retrouvera-t-il assez de force pour pouvoir écouter et comprendre les paroles du Bouddha. »

Mais Kamanita montra impatiemment du doigt le brancard : « Pas le temps ... mourant ... emmenez-moi avec vous ... le voir ... toucher ... mort heureux ... avec vous ... faites vite ! »

En haussant les épaules, le bhikkhu se tourna vers les jeunes disciples :

« Ce pauvre homme prend le Suprêmement Parfait pour une sorte d'image au toucher de laquelle toutes les imperfections disparaissent. »

« Il a foi en Lui, Sariputra, même s'il n'a pas compris la profondeur de ses enseignements », répondit l'autre en se baissant vers le blessé pour voir combien de force il lui restait. « Peut-être pouvons-nous essayer, après tout. Ce pauvre homme me fait de la peine et je crois que nous ne pouvons rien faire de mieux pour lui que d'essayer. »

Un regard reconnaissant du pèlerin le récompensa de sa plaidoirie.

« Comme tu voudras, Ananda », répondit Sariputra aimablement.

A ce moment-là, arrivant de la même direction que Kamanita, un potier approchait, transportant toutes sortes d'objets en argile dans un vaste panier sur sa tête. Frappé d'horreur à la vue de Kamanita étendu sur le brancard — où il venait d'être glissé précautionneusement mais non sans douleur — il s'arrêta si brusquement que son chargement d'assiettes et de bols tomba et se fracassa au sol.

« Par Brahma ! Que s'est-il passé ? C'est le jeune pèlerin qui a honoré ma maison de sa présence la nuit dernière en compagnie d'un moine qui portait la même robe que vous, Vénérables. »

« Ce moine était-il âgé et de haute stature ? » demanda Sariputra.

« Oui, Vénérable. En fait, il vous ressemblait beaucoup. »

Les moines surent alors qu'ils n'avaient plus besoin de chercher, que le Maître était chez le potier car on disait souvent de Sariputra qu'il était « le disciple qui ressemble au Maître ».

Ananda regarda l'homme blessé à ses pieds qui, suite au déplacement sur le brancard avait perdu connaissance et n'avait pas remarqué l'arrivée du potier. « Est-il possible, dit-il, que ce pauvre homme ait eu, sans le savoir, le privilège de passer toute la nuit auprès de celui qu'il cherche avec tant de ferveur ? »

« C'est le fait des ignorants, dit Sariputra. Mais allons-y maintenant et emmenons-le avec nous. »

« Un moment, dit Ananda. La douleur l'a terrassé. »

En effet, le regard vide de Kamanita montrait qu'il n'avait pas conscience de ce qui se passait autour de lui. Un brouillard se forma devant ses yeux mais la longue bande de ciel qui apparaissait entre les hauts murs de la ville pénétra sa conscience et lui apparut peut-être comme la Voie Lactée au milieu du ciel nocturne. Ses lèvres bougèrent :

« Le Gange », murmura-t-il.

« Il perd l'esprit », dit Ananda.

Ceux qui entouraient Kamanita interprétèrent ses paroles différemment :

« Il veut maintenant qu'on le transporte jusqu'au Gange pour laver ses péchés dans les eaux sacrées. Mais notre Mère Gange est loin, qui pourrait le transporter jusque-là ? »

« D'abord le Bouddha et ensuite le Gange », murmura Sariputra avec le mélange de dérision et de pitié que les sages éprouvent pour les victimes de la superstition.

Mais soudain les yeux de Kamanita reprirent merveilleusement vie, un sourire heureux transforma son visage. Il essaya de se soulever et Ananda le soutint.

« Le Gange Céleste », murmura-t-il d'une voix faible mais heureuse. Et, montrant de la main droite le bout de ciel au-dessus de sa tête, il reprit : « Le Gange Céleste ! Nous avons promis ... près de ses vagues ... Vasitthi ... »

Son corps trembla, du sang jaillit de sa bouche et il expira dans les bras d'Ananda.

Moins d'une demi-heure plus tard, Sariputra et Ananda, accompagnés des autres moines, arrivaient chez le potier. Ils saluèrent respectueusement le Bouddha et s'assirent face à lui.

« Eh bien, Sariputra », demanda le Maître après les avoir aimablement salués, « la communauté des jeunes moines a-t-elle bien terminé le voyage sous ta direction ? Avez-vous

manqué de nourriture ou de médicaments en chemin ? Tes disciples sont-ils bien appliqués ? »

« Je suis heureux de pouvoir dire, Maître, que nous n'avons manqué de rien et que les jeunes moines, pleins de confiance et de zèle, n'ont qu'un seul désir : voir le Maître face à face. Ces jeunes gens connaissent les bases du Dhamma et ont confiance en vos enseignements. Je les ai conduits jusqu'ici pour les présenter au Tathagata sans délai. »

A ces mots, trois jeunes moines se levèrent et saluèrent le Maître, paumes jointes :

« Nous vous saluons, Vénérable Père. »

« Soyez les bienvenus », répondit le Maître et, d'un regard amical et un petit geste de la main, il les invita à se rasseoir.

« Et vous, Maître, votre voyage d'hier n'a-t-il pas été trop fatigant et avez-vous passé une bonne nuit ici ? »

« Tout à fait, Sariputra. Je suis arrivé ici au crépuscule après un voyage sans encombre et j'ai passé la nuit en compagnie d'un jeune étranger, un pèlerin. »

« Ce pèlerin, commença Sariputra, a perdu la vie dans les rues de Rajagaha ce matin, encorné par une vache ... »

« ... sans avoir deviné en quelle compagnie il avait passé la nuit ici, ajouta Ananda. Son seul désir était d'être conduit aux pieds du Tathagata. »

« Il faut dire aussi qu'il a ensuite demandé à être conduit au Gange », fit remarquer Sariputra.

« Je ne crois pas, le corrigea Ananda, car il a parlé du Gange Céleste. Le visage rayonnant il s'est remémoré un vœu qu'il avait fait et, ce faisant, il a prononcé le nom d'une femme — Vasitthi, je crois — et puis il est mort. »

« C'est donc avec le nom d'une femme sur les lèvres qu'il a quitté ce monde, dit Sariputra. Je me demande où il va réapparaître. »

« Aussi têtu qu'un enfant déraisonnable, c'est ce qu'était Kamanita le pèlerin, dit le Bouddha. Ce jeune chercheur de vérité se disait mon disciple et croyait pratiquer le Bouddha-Dhamma mais quand je lui ai exposé la doctrine dans tous ses détails, il s'est fâché. Son cœur avait besoin de joie et de bonheur suprêmes. Sachez, Bhikkhus, que Kamanita le pèlerin est déjà revenu à l'existence à Sukhavati, le Paradis de l'Ouest, pour s'y délecter de plaisirs célestes pendant des milliers et des milliers d'années. »

Au Paradis de l'Ouest

Au moment où le Maître prononçait ces mots dans le hall du potier à Rajagaha, Kamanita s'éveillait au Paradis de l'Ouest.

* * *

Vêtu d'un splendide manteau rouge, dont le riche drapé semblait aussi délicat et soyeux que les pétales d'une fleur, il se retrouva assis jambes croisées sur un énorme lotus de même teinte flottant au milieu d'un grand lac. A la surface de l'eau d'autres lotus flottaient également, rouges, bleus, blancs. Certains n'étaient que des bourgeons, d'autres, bien qu'assez développés, étaient encore fermés.

Au même moment pourtant, d'innombrables fleurs s'ouvrirent, comme la sienne, et sur presque toutes se trouvait une forme humaine vêtue de robes drapées qui semblaient provenir des pétales de la fleur.

Sur les rives du lac, au cœur de l'herbe la plus verte, riait une telle profusion de fleurs que tous les bijoux de la terre semblaient s'être transformés en fleurs pour renaître ici – sauf que l'éclat des couleurs n'était pas accompagné de la dureté de la pierre mais de la douceur et de la souple vitalité des plantes. Quant au parfum qu'elles exhalaient, il était plus puissant que tout ce que l'homme a jamais pu mettre en flacon mais gardait toutefois la fraîcheur revigorante d'un parfum naturel.

Le regard de Kamanita glissa de cette rive enchantée à des bosquets d'arbres magnifiquement vêtus d'un riche feuillage émeraude. Nombre d'entre eux étaient en fleurs, certains se dressaient seuls et d'autres formaient une forêt profonde. Plus haut, la végétation était tout aussi merveilleuse mais, à un certain endroit, arbres et roches disparaissaient entièrement pour faire place à une splendide rivière qui déversait

silencieusement ses eaux dans le lac, comme un flot de lumière d'étoiles.

Au-dessus de ce paysage, le ciel formait une voûte dont le bleu profond s'assombrissait encore à l'horizon. Sous ce dôme flottaient de légers nuages blancs sur lesquels s'appuyaient de jolies *gandharvas*, musiciennes célestes, occupées à tirer de leurs instruments des mélodies enchantées qui emplissaient tout l'espace.

Dans ce ciel, point de soleil et d'ailleurs il eut été inutile. En effet, des nuages comme des *gandharvas*, des rochers comme des fleurs, des eaux comme des lotus, des vêtements de tous les habitants de ce lieu et plus encore de leur visage, émanait une merveilleuse lumière. Cette lumière était d'une clarté radieuse sans pourtant éblouir, tandis que la douceur parfumée de l'air était constamment rafraîchie par le souffle des eaux. Le simple fait d'inhaler cet air était un plaisir tel que rien sur terre n'aurait pu égaler.

Lorsque Kamanita se fut accoutumé à la vue de toutes ces splendeurs, quand elles cessèrent de l'impressionner et qu'il les accepta comme son nouvel environnement, il tourna son attention vers les autres êtres qui, comme lui, flottaient assis sur leur trône de lotus. Il constata rapidement que ceux qui étaient vêtus de rouge étaient des hommes, que ceux vêtus de blanc étaient des femmes et que ceux vêtus de bleu appartenaient soit à l'un soit à l'autre sexe. Mais tous, sans exception, étaient dans la gloire de leur jeunesse et paraissaient d'excellente disposition.

Un de ses voisins vêtu de bleu lui inspira spécialement confiance et il eut envie de lui parler. « Je me demande s'il est permis de poser une question à cet être radieux, pensa-t-il. J'aimerais tant savoir où je suis. »

A son plus grand étonnement, la réponse arriva aussitôt, sans un son et sans même que les lèvres de la silhouette bleue ne bougent. « Tu es à Sukhavati, la demeure du bonheur suprême. »

Inconsciemment, Kamanita poursuivit ses questions non prononcées : « Tu étais ici quand j'ai ouvert les yeux car mon regard s'est immédiatement posé sur toi. T'es-tu éveillé en même temps que moi ou bien étais-tu là avant ? »

« Je suis ici depuis des temps immémoriaux », répondit son voisin, « et je croirais bien avoir été ici de toute éternité si je n'avais vu si souvent un lotus s'ouvrir et un nouvel être apparaître — et aussi à cause du mystérieux parfum de l'Arbre Corail. »

« Qu'y a-t-il de spécial dans ce parfum ? »

« Tu le découvriras bientôt par toi-même. L'Arbre Corail est le plus grand miracle de ce Paradis. »

La musique des *Gandhavas* célestes — qui semblait tout naturellement accompagner cette conversation silencieuse en adaptant ses mélodies et son rythme à chaque phrase, comme pour rendre le sens des mots plus clair — se mit alors à tisser une étrange image sonore mystique. Il sembla à Kamanita que, dans son esprit, se révélaient des profondeurs insoupçonnées dans lesquelles de vagues souvenirs cherchaient en vain à se réveiller.

« Le plus grand miracle ? reprit-il ensuite. J'aurais pensé que de toutes les merveilles qui nous entourent, la plus miraculeuse est ce splendide cours d'eau qui se déverse dans notre lac. »

« Le Gange Céleste », fit l'être bleu dans un signe de tête.

« Le Gange Céleste », répéta Kamanita d'un ton rêveur. Là encore, un peu plus fort, s'éveilla le sentiment que quelque chose échappait à sa mémoire. La mystérieuse musique semblait vouloir l'aider à trouver, au plus profond de lui, la source de ce souvenir.

La Ronde des Airs

Dans un sursaut de surprise, Kamanita remarqua soudain qu'une silhouette blanche, qui trônait non loin de lui, commençait à s'élever dans les airs. Son manteau aux nombreux drapés se déroula jusqu'à flotter derrière elle. La silhouette vola légèrement au-dessus de la surface des eaux puis atteignit la rive et disparut entre les arbres.

* * *

Quelle sensation merveilleuse ce doit être, pensa Kamanita. Mais j'imagine que c'est très difficile à accomplir malgré l'apparente facilité. Je me demande si je saurai faire cela un jour.

« Tu le peux dès à présent. Tu n'as qu'à le souhaiter », répondit son voisin à qui il s'était adressé.

Aussitôt, Kamanita eut l'impression que quelque chose soulevait son corps. Déjà il flottait au-dessus du lac vers la rive et il se retrouva bientôt dans la verdure. Où que son regard se posât, il s'y rendait aussitôt si le vœu s'en éveillait en lui et cela aussi rapidement ou lentement qu'il le désirait. Il continua sa promenade à travers de charmants bosquets où des oiseaux multicolores sautaient de branche en branche, leurs chants mélodieux se mêlant au doux bruissement des arbres ; il flotta au-dessus de vallées tapissées de fleurs où de gracieuses antilopes folâtraient et jouaient sans crainte ; enfin il se posa sur la douce pente d'une colline. Entre les troncs d'arbres et les buissons épanouis, il aperçut un lac dont l'eau étincelait autour de grandes fleurs de lotus. Plusieurs étaient ouvertes et de merveilleuses silhouettes y trônaient, tandis que d'autres, quoique parfaitement ouvertes, étaient vides.

De toute évidence, une fête se déroulait. Comme des lucioles qui volent par un soir d'été en une ronde lumineuse et silencieuse, ces formes radieuses flottaient deux par deux ou en groupe parmi les bosquets et autour des rochers. On devinait, à leurs regards et à leurs gestes, qu'elles conversaient avec animation et des fils invisibles se tissaient ainsi entre les silencieux convives.

Peu à peu l'intérêt timide de Kamanita pour ce charmant spectacle se transforma en un désir de participer à la conversation. Il fut aussitôt entouré par tout un groupe qui l'accueillit gentiment en tant que nouveau venu.

Kamanita se demanda comment la nouvelle de son arrivée avait déjà pu se répandre dans tout Sukhavati.

« Oh, quand un lotus s'ouvre, tous les autres, sur tous les lacs du Paradis, sont touchés et chacun est conscient que, quelque part, un nouveau vient de s'éveiller parmi nous dans la béatitude. »

« Mais comment avez-vous su, en me voyant, que j'étais celui qui venait d'arriver ? »

Les visages qui l'entouraient eurent un charmant sourire. « Parce que tu n'es pas encore complètement réveillé et que tu nous regardes comme si nous étions des personnages de rêve et risquions de disparaître. »

Kamanita hocha la tête. « Je ne comprends pas bien. Que sont des personnages de rêve ? »

« Tu oublies, dit une silhouette en blanc, qu'il n'est pas encore allé à l'Arbre Corail. »

« Non, je n'y suis pas encore allé mais j'en ai entendu parler. Mon voisin, sur le lac, l'a mentionné. Qu'a donc cet arbre de si extraordinaire ? »

Tous sourirent mystérieusement en se regardant mais secouèrent la tête sans répondre.

« Je voudrais tellement y aller maintenant. Quelqu'un pourrait-il m'y accompagner ? »

« Tu trouveras le chemin toi-même le moment venu. »

Kamanita se passa la main sur le front. « Il y a autre chose de magique dont il a parlé ... Ah oui ! Le Gange Céleste qui alimente notre lac. En est-il de même pour votre lac ici ? »

La silhouette en blanc montra du doigt la petite rivière qui s'enroulait au pied de la colline et arrivait en serpentant au lac. « Voici notre Source. D'innombrables cours d'eau traversent ces champs et celui que tu as vu en fait partie, même s'il est un peu plus grand. Par contre, le Gange Céleste, lui, entoure l'ensemble de Sukhavati. »

« L'avez-vous vu ? »

La silhouette blanche fit non de la tête.

« Il n'est donc pas possible d'y aller ? »

« Si, c'est possible ! répondirent-ils tous en chœur. Mais aucun de nous n'y est allé. Pourquoi irions-nous là-bas ? Rien ne saurait être plus beau que ce que nous avons ici. Certains y sont allés mais n'y sont pas retournés. »

« Pourquoi cela ? »

Son voisin en blanc lui montra le lac. « Tu vois le personnage en rouge de l'autre côté de la rive ? Il y est allé une fois, il y a très longtemps. Veux-tu que nous lui demandions s'il est retourné sur les rives du Gange ? »

« Jamais plus », fut la réponse immédiate qui leur parvint de la forme rouge.

« Pourquoi donc ? »

« Vas-y toi-même et tu connaîtras la réponse. »

« Pouvons-nous y aller ensemble ? Avec vous j'irais volontiers. »

« Je voudrais bien mais ... pas maintenant. »

D'un bosquet voisin apparut un groupe de joyeux personnages. Ils se tenaient par la main et formaient une chaîne dansante au-dessus de la prairie. La dernière de la file, vêtue de bleu clair, saisit la main de la compagne en blanc de Kamanita.

Celle-ci étendit son autre main vers lui d'un air engageant. Il la remercia d'un sourire mais refusa d'un signe de tête.

« Je préfère rester spectateur pour le moment. »

« Tu as raison, repose-toi et réveille-toi. A plus tard ! »
Gentiment entraînée par sa voisine, elle s'éloigna dans la ronde des airs.

Les autres s'éloignèrent aussi, en le saluant amicalement, pour lui permettre de rester en paix et retrouver ses esprits.

- 24 -

L'Arbre Corail

Kamanita les suivit longtemps des yeux, émerveillé. Puis il s'étonna de son émerveillement.

* * *

« Pourquoi tout me paraît-il si étrange ? Si j'appartiens à ce lieu, pourquoi est-ce que je ne trouve pas tout cela naturel ?

Ce que je découvre m'intrigue et m'emplit d'étonnement. Par exemple ce parfum qui me parvient soudain. Il est tout à fait différent de tous les autres parfums de fleur que l'on trouve ici — il est plus plein, plus fort, attirant et inquiétant à la fois. D'où peut-il venir ? Et moi, d'où est-ce que je viens ? Il me semble que je n'étais absolument rien il y a peu de temps encore ... Avais-je une existence ? Ailleurs ? Mais où, alors ? Et comment suis-je arrivé ici ? »

Tandis qu'il retournait ces questions en esprit, son corps s'était élevé au-dessus de la prairie sans qu'il s'en aperçoive. Il flottait à présent en se déplaçant droit devant lui mais dans une direction qu'aucun des autres n'avait prise. Il s'éleva vers une dépression en haut de la colline et, en la survolant, cet étrange parfum entêtant lui parvint encore plus fort.

Il continua à voler dans la même direction. De l'autre côté de la colline, le paysage était moins attrayant. Il y avait moins de fleurs, les bosquets étaient moins denses, les rochers plus hauts et impressionnants. Quelques gazelles paissaient en troupeau, mais seules de rares silhouettes apparaissaient ça et là.

La vallée de plus en plus étroite aboutissait à une fente rocheuse où le parfum était encore plus perceptible. Son vol s'accéléra et les murs de roches autour de lui se firent toujours plus nus, plus escarpés et plus hauts jusqu'au moment où nulle

ouverture ne fut plus en vue. Mais après quelques virages le paysage s'ouvrit à nouveau brusquement.

Tout autour de Kamanita s'étendait une vallée profonde comme un ravin, enfermée entre de hauts rochers de malachite d'un vert profond qui semblaient toucher les cieux. Au milieu de cette vallée se tenait l'arbre magique. Tronc et branches étaient en corail rouge et lisse, le reste du feuillage était légèrement plus jaune et en son cœur brillaient des fleurs d'un profond rouge cramoisi.

Au-dessus des rochers et de l'arbre, s'élevait le bleu profond du ciel. Là, pas un nuage. La musique des *gandhavas* ne parvenait pas non plus jusqu'ici ; il n'en restait qu'une sorte de souvenir de mélodies passées qui tremblaient dans l'air.

Trois couleurs seulement étaient perceptibles dans cette vallée : le bleu céruleen du firmament, le vert malachite des rochers et le rouge corail de l'arbre. Et un seul parfum : cette mystérieuse senteur, si différente des autres, provenant des fleurs cramoisies et qui avait attiré Kamanita jusque-là.

Presque immédiatement la nature merveilleuse de ce parfum commença à se révéler. En effet, tandis que Kamanita le respirait sous sa forme la plus dense, son esprit s'éclaircit soudain. Sa conscience déborda et franchit les barrières qui s'étaient dressées au moment de son réveil sur le lac.

Sa vie passée s'ouvrait devant lui.

Il vit le hall du potier où il s'était assis en conversation avec ce drôle de moine bouddhiste ; il vit la petite allée de Rajagaha dans laquelle il s'était précipité et où il avait été encorné par une vache ; puis les visages horrifiés autour de lui et les moines aux vêtements dorés. Il vit aussi les forêts et les routes de campagne qu'il avait suivies au cours de ses pérégrinations, son palais, ses deux épouses, les courtisanes d'Ujjeni, les voleurs, le bosquet de Krishna et la Terrasse des Bienheureux avec Vasitthi, la maison de son père, sa chambre d'enfant ...

Et derrière cela il voyait une autre vie et encore une autre et encore beaucoup d'autres, comme les arbres sur une route de campagne se suivent les uns les autres jusqu'à ressembler à des points et les points fusionnent en une bande d'ombre.

C'est alors que son cerveau commença à tourbillonner.

* * *

Comme une feuille poussée par le vent, il se retrouva dans la vallée car nul ne pouvait supporter longtemps le parfum de l'Arbre Corail la première fois et l'instinct de préservation éloignait tout le monde aux premiers signes de malaise.

Tandis qu'il s'éloignait de plus en plus calmement vers la vallée qui s'ouvrait devant lui, Kamanita réfléchissait : « Maintenant je comprends pourquoi la femme en blanc savait que je n'étais pas encore allé à l'Arbre Corail. Je ne pouvais pas imaginer ce qu'ils entendaient par « images de rêve » mais maintenant je sais — c'est ce que je voyais dans cette autre vie. Et je sais aussi pourquoi je suis ici maintenant. Je voulais rencontrer le Bouddha au Jardin des Mangues près de Rajagaha. Ce louable désir a été frustré par ma mort violente et soudaine mais par son mérite je suis arrivé en ce lieu de délices comme si je m'étais réellement assis aux pieds du Bouddha et que j'étais mort en écoutant son Enseignement parfait. Mon pèlerinage n'a donc pas été vain. »

En prenant conscience de cela, Kamanita eut un soupir heureux et s'envola plus loin. Il retrouva bientôt son lac et se laissa descendre sur son lotus rouge comme un oiseau retrouve son nid.

- 25 -

Le Bouton de Lotus s'ouvre

Il sembla soudain à Kamanita que quelque chose bougeait dans les profondeurs du lac. Les eaux bouillonnaient et il distingua une ombre qui s'élevait des fonds cristallins. Un grand bouton de lotus bordé de rouge jaillit de l'eau comme un poisson puis se posa à sa surface, voguant et ondulant. Les eaux retombèrent en dessinant des ronds à l'infini puis tremblèrent et brillèrent en lançant des flammes de lumière. Le lac semblait couvert de diamants liquides dont l'éclat se réfléchissait sur les feuilles de lotus, les robes, les visages et les silhouettes des habitants du Paradis.

* * *

Kamanita lui-même tremblait jusqu'au plus profond de son être et son cœur dansait de joie. « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il du regard à son voisin bleu.

« Très loin, là-dessous, sur la triste terre, un être humain vient d'émettre son plus profond désir de reprendre forme ici à Sukhavati. Voyons maintenant si le bouton se développera bien et fleurira. Car nombreux sont ceux qui désirent venir parmi nous mais ne sont pas capables de vivre à la hauteur de cette aspiration ; au contraire, ils s'embourbent dans une masse de passions profanes, succombent aux tentations des sens et restent liés à la grossièreté de la vie terrestre. Alors le bouton se fane et finit par disparaître complètement. Cette fois, comme tu le vois, il s'agit d'un homme. Les hommes de la terre ont beaucoup plus de mal que les femmes à atteindre le paradis, c'est pourquoi, bien que les lotus rouges et blancs soient en nombre à peu près égal, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes parmi les bleus.

A ces mots, le cœur de Kamanita trembla étrangement, comme si joie, peine et chagrin se mêlaient en une unique promesse de bonheur. Son regard se porta sur un bouton de lotus à proximité, comme s'il pouvait y trouver une réponse. Ce bouton était aussi blanc que le plumage d'un cygne ; il se balançait gracieusement, tout près de lui, sur l'eau dansante.

« Te souviens-tu avoir vu le bouton de mon lotus sortir de l'eau ? » demanda-t-il à son voisin.

« Certainement. Il est monté en même temps que ce bouton blanc que tu regardes. Je vous ai souvent observés tous les deux, parfois avec un peu d'inquiétude. En effet, peu de temps après son apparition, ton bouton a commencé à se flétrir et il avait presque fini par sombrer sous la surface de l'eau quand brusquement il s'est redressé, il a repris forme et force, puis s'est développé magnifiquement jusqu'à ce qu'il s'ouvre. Le blanc, par contre, s'est développé peu à peu mais régulièrement, puis il a soudain été attaqué comme par une maladie. Il s'en est remis très vite et est devenu la magnifique fleur que tu vois. »

En entendant cela, un sentiment de joie explosa dans le cœur de Kamanita. C'était comme si le monde commençait seulement à prendre des couleurs, à être parfumé, à exhiler de la musique.

Son regard, fermement fixé sur le lotus blanc, sembla agir comme une baguette magique sur la fleur : elle commença à s'ouvrir, les pétales se penchèrent gracieusement vers l'extérieur de tous les côtés et — oh miracle ! — en leur centre était assise la belle Vasitthi et ses yeux grands ouverts lui souriaient.

Dans un même mouvement, Kamanita et Vasitthi se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et, main dans la main, ils flottèrent au-dessus du lac jusqu'à sa rive.

Kamanita avait bien remarqué que Vasitthi ne l'avait pas encore reconnu. Elle s'était tournée vers lui dans un geste spontané, comme le tournesol vers le soleil. Comment pourrait-

elle l'avoir reconnu alors que personne ne se souvenait de sa vie passée en arrivant — même si, à sa vue, un pressentiment avait pu faire tressaillir le fond de son cœur, comme cela était arrivé à Kamanita quand son voisin avait parlé du Gange Céleste.

Il lui montra la rivière étincelante qui se déversait silencieusement dans le lac :

« C'est ainsi que les eaux argentées du Gange Céleste alimentent tous les lacs du Paradis de l'Ouest », dit-il.

« Le Gange Céleste ... ? » répéta-t-elle en portant la main à son front.

« Viens, allons à l'Arbre Corail. »

« Mais les bosquets et les buissons sont si beaux ici et tous ces gens jouent à des jeux si délicieux ! » dit-elle en montrant une autre direction.

« Plus tard ! Allons d'abord à l'Arbre Corail. Tu seras rafraîchie et revigorée par son merveilleux parfum. »

Vasitthi le suivit comme une enfant que l'on console en lui promettant un nouveau jouet. Mais plus le parfum leur parvenait, plus son visage s'animait.

« Où me conduis-tu ? » demanda-t-elle alors qu'ils s'engageaient dans la gorge étroite et rocailleuse. « Je n'ai jamais été aussi impatiente de ma vie — même si ton sourire me donne à penser que je n'ai pas encore recouvré toute ma conscience. Mais tu te trompes certainement de chemin, nous ne pouvons plus avancer dans cette direction. »

« Oh, nous pouvons aller encore beaucoup plus loin, sourit Kamanita, et peut-être comprendras-tu alors que tu as raison en disant que ta conscience ne t'est pas encore tout à fait revenue, très chère Vasitthi. »

* * *

Déjà la vallée aux rocs de malachite s'ouvrait devant eux et l'Arbre Corail s'élevait, rouge dans le bleu profond du ciel. Alors le parfum de tous les parfums les enveloppa.

Vasitthi posa les mains sur sa poitrine, comme pour calmer les battements de son cœur. Pris entre la compassion et l'impatience, Kamanita pouvait lire sur son visage, dans un jeu d'ombres et de lumières, comment la tempête des souvenirs de sa vie terrestre la balayait. Soudain elle ouvrit les bras et s'élança vers lui.

« Kamanita, mon bien-aimé ! »

Il l'emporta alors loin de ce lieu à toute vitesse. Dans la vallée ouverte où les gazelles jouaient au milieu des arbres mais où aucune forme humaine ne perturbait la solitude des lieux, il la déposa délicatement sous un arbre.

« Oh, mon pauvre Kamanita, dit Vasitthi, comme tu as dû souffrir ! Qu'as-tu pensé de moi quand tu as appris mon mariage avec Satagira ? »

Kamanita lui dit alors qu'il ne l'avait pas appris de la bouche d'un autre mais qu'il était présent lors de la procession nuptiale à Kosambi. Il ajouta que la tristesse infinie qu'il avait lue sur son visage l'avait convaincu qu'elle n'avait fait que céder à la pression de ses parents.

« Mais rien au monde n'aurait pu me forcer à ce mariage, mon cher et unique amour, si on ne m'avait donné une preuve irréfutable de ta mort. »

Vasitthi entreprit alors de lui raconter les événements de ce temps passé.

- 26 -

Le Pendentif à l'Oeil de Tigre

Quand tu as quitté Kosambi, mon ami, j'ai vécu des jours et des nuits épouvantables, à la fois malade de nostalgie et mortellement inquiète pour ta sécurité. Je ne savais même pas si tu respirais encore le même air que moi sur terre car j'avais souvent entendu parler des dangers rencontrés lors de tels voyages. Je m'en voulais terriblement à présent de mon obstination sans laquelle tu aurais fait ce voyage en toute sécurité sous la protection de l'ambassadeur et pourtant je ne le regrettais pas vraiment car, grâce à ce temps volé, j'avais maintenant de précieux souvenirs qui étaient mon seul trésor.

* * *

Même la compagnie réconfortante et amicale de Medini ne pouvait dissiper longtemps le nuage de mélancolie qui pesait sur moi. Mon meilleur ami était devenu l'arbre asoka sous lequel nous nous étions tenus par une merveilleuse nuit étoilée — arbre que tu n'as certainement pas oublié non plus, mon bien-aimé — et je lui adressais les paroles de Damayanti. D'innombrables fois, j'ai voulu entendre, dans le bruissement des feuilles, une réponse à mes questions inquiètes, essayant de voir dans la chute d'une feuille ou le jeu d'ombres et de lumières au sol, un signe quelconque. Si jamais le signe était favorable, j'étais heureuse pour la journée et en mesure de faire face à l'avenir avec confiance. Mais justement parce que je me tournais plus encore vers l'avenir, mon attente augmentait et aussitôt mes peurs revenaient comme les cauchemars surgissent avec la fièvre.

Dans de telles circonstances, ce fut presque une bonne chose pour moi, qui me languissais de tristesse et d'angoisse, de

devoir bientôt prendre une attitude combative qui m'obligea à mobiliser toutes mes forces — même si ce combat devait m'éloigner presque définitivement de ma famille.

Voici comment les choses se sont passées : Satagira, le fils du ministre, me courtisait de plus en plus assidûment. Il m'envoyait sans cesse des cadeaux et je ne pouvais plus sortir en public avec mes amies sans le rencontrer et subir ses attentions exagérées.

Malheureusement, mon manque d'intérêt n'eut pas le moindre effet sur lui, pas même lorsque je lui dis en termes à peine polis à quel point ses avances m'étaient détestables. Bientôt mes parents se mirent à plaider sa cause, d'abord par de multiples allusions puis de plus en plus ouvertement. Finalement, quand il se présenta pour faire sa cour, ils exigèrent que je lui donne ma main. Avec des larmes amères, je leur assurai que je ne pourrais jamais aimer Satagira mais ils tenaient aussi peu compte de mes sentiments que moi de leurs arguments, leurs prières et leurs reproches. Je restais insensible aux supplications de ma mère comme aux menaces de mon père. Un jour, lasse de ces confrontations quotidiennes, je leur avouai que je m'étais promise à toi — dont Satagira leur avait déjà parlé — et que rien au monde ne pourrait me forcer à briser l'engagement sacré que j'avais pris avec toi ni m'obliger à appartenir à un autre. J'ajoutai que, dans le pire des cas, je refuserais toute nourriture et me laisserais mourir.

* * *

Mes parents comprirent enfin que j'étais tout à fait capable de mettre ma menace à exécution et, bien que furieux et vexés, ils abandonnèrent la lutte. Satagira sembla aussi accepter le destin et se consola de sa défaite en amour en devenant le héros de combats autrement plus graves.

A cette époque on racontait de terribles histoires sur les méfaits du bandit Angulimala qui, avec sa bande, avait mis à

mal des régions entières, brûlé des villages et rendu les routes si dangereuses que personne n'osait plus s'aventurer jusqu'à Kosambi. Evidemment cela m'angoissait terriblement car je craignais que tu ne tombes entre ses mains quand tu reviendrais enfin vers moi.

Les choses en étaient là quand Satagira reçut le suprême commandement d'une importante troupe pour délivrer la région de Kosambi d'Angulimala et sa bande et, si possible, les capturer. On disait que Satagira avait juré d'accomplir cette tâche, dut-il y laisser la vie.

Malgré mon peu de penchant pour le fils du ministre, je ne pus m'empêcher, à cette occasion, de lui souhaiter tout le succès possible et mes meilleurs vœux l'accompagnaient.

Environ une semaine plus tard, j'étais dans le jardin avec Medini lorsque nous entendîmes de grands cris venant de la rue. Medini se précipita pour voir ce qui se passait et revint bientôt annoncer le retour victorieux de Satagira : les bandits avaient été terrassés et tués ou faits prisonniers.

Apparemment Satagira avait obtenu des informations sur la cachette secrète de la bande d'Angulimala en capturant l'amie d'un des brigands. En menaçant de la tuer et en promettant une énorme récompense pour sa complicité, il avait réussi à obtenir de l'homme qu'il trahisse son honneur de voleur.

Satagira et son armée avaient donc pu tomber sur la bande par surprise, un soir de grande orgie et ils avaient tué presque tous les voleurs dans leur sommeil. Par contre Angulimala avait été fait prisonnier.

Medini me proposa de sortir dans la rue, avec elle et Somadatta, pour voir arriver en ville les soldats et leurs prisonniers mais je ne voulais pas que Satagira ait la satisfaction de me voir parmi les spectateurs de son triomphe. Je restai donc seule, me réjouissant que les routes soient à nouveau sûres et ouvertes à mon bien-aimé — car les mortels comprennent si mal les rouages du karma que parfois, comme je le fis ce jour-

là, ils se réjouissent précisément de ce qui va bientôt causer leur malheur.

* * *

Le lendemain, mon père pénétra dans ma chambre en me tendant une chaîne de cristal à laquelle pendait une amulette en œil de tigre. Il me demanda si, par hasard, je reconnaissais cet objet.

Je crus m'évanouir mais mobilisai toutes mes forces pour répondre que cette chaîne ressemblait à celle que tu portais toujours autour du cou.

« Elle ne lui ressemble pas seulement, dit mon père avec un calme froid. C'est bien la même. Quand Angulimala a été fait prisonnier, il la portait et Satagira l'a aussitôt reconnue car, m'a-t-il raconté, elle lui était restée entre les mains lors d'une bagarre avec Kamanita et il avait eu tout le temps de la regarder. Il questionna donc Angulimala à ce sujet et celui-ci avoua qu'il avait attaqué la caravane de Kamanita lors de son voyage de retour à Ujjeni, il y a deux ans ; qu'il avait tué tout le monde sauf Kamanita lui-même et un de ses serviteurs ; que celui-ci avait été envoyé à Ujjeni chercher une rançon mais qu'il n'était jamais revenu, de sorte que, selon la loi des voleurs, Kamanita avait été mis à mort. »

A ces mots horribles, j'aurais certainement perdu connaissance si mon cerveau désespéré ne s'était accroché à un reste d'espoir.

« Satagira est un serpent vil et rusé, répondis-je avec un calme que j'étais loin de ressentir. Il n'hésiterait pas à nous mentir et il est décidé à mettre tout son cœur — ou plutôt tout son orgueil — à obtenir ma main. Si, comme tu le dis, il n'a jamais oublié cette chaîne, il a très bien pu en faire fabriquer une semblable. J'imagine que cette idée lui est venue en entendant parler d'Angulimala. Ainsi, même s'il ne l'avait pas

fait prisonnier, il aurait pu prétendre avoir trouvé la chaîne en possession des voleurs qui auraient avoué avoir tué Kamanita. »

« Cela est impossible, ma fille, répondit mon père en secouant la tête. Pour une raison qu'il t'est difficile de voir mais que moi, en tant que joaillier, je peux heureusement déceler. Si tu examines les petits chaînons en or qui relient les cristaux entre eux, tu remarqueras que le métal est plus rouge que celui de nos bijoux parce que nous utilisons des alliages contenant plus d'argent que de cuivre. Le travail est également moins raffiné, comme dans les régions montagneuses. »

Je faillis répondre qu'un joaillier aussi habile que lui aurait pu, sans aucun doute, trouver le parfait alliage et imiter le travail caractéristique des bijoutiers du sud. Car à cet instant je croyais que tout et tout le monde conspirait contre notre amour et je ne me fiais même plus à mes propres parents. Je conclus simplement en disant que cette chaîne ne suffirait pas à me convaincre que mon Kamanita n'était plus en vie.

Mon père me quitta furieux et, après son départ, je pus m'abandonner au désespoir.

- 27 -

Le Rite de la Vérité

A cette époque-là, je passais toujours les premières heures de la nuit sur la Terrasse des Bienheureux, seule ou avec Medini. Ce soir-là j'étais seule et, étant donné mon état d'esprit, la solitude était ma meilleure compagne. La pleine lune brillait, comme lors de ces nuits mémorables du passé où nous étions ensemble. Debout face au grand asoka en fleurs, je le suppliai de me reconforter, d'apporter un quelconque signe d'espoir à mon cœur inquiet. Puis je me dis : « Si une fleur couleur safran tombe à mes pieds avant que j'aie fini de compter jusqu'à cent, cela voudra dire que mon cher Kamanita est encore en vie. »

* * *

A cinquante, une fleur tomba mais elle était orange. A quatre-vingt je commençai à ralentir. J'entendis alors grincer une porte située dans l'angle entre la terrasse et le mur de la maison où un escalier destiné aux jardiniers descendait vers la cour. Mon père s'avança aux côtés de Satagira. Suivaient plusieurs soldats armés jusqu'aux dents puis un homme immense qui mesurait une bonne tête de plus que toutes les personnes présentes. D'autres soldats derrière lui fermaient cet étrange et inexplicable cortège. Deux hommes restèrent postés à la porte tandis que tous les autres se dirigeaient vers moi. Je remarquai alors que la marche du géant était entravée par de lourdes chaînes qui s'entrechoquaient lugubrement.

A cet instant précis une fleur couleur safran descendit en flottant doucement et tomba juste à mes pieds. Malheureusement, surprise par l'arrivée de tous ces hommes, j'avais cessé de compter et ne pouvais être sûre qu'elle soit tombée avant ou après que j'eusse atteint les cent.

Le groupe avait maintenant quitté l'ombre du mur et s'avancait à la lumière du clair de lune. Je vis avec horreur que le géant était entièrement enchaîné : ses mains étaient attachées à l'arrière, ses chevilles étaient enserrées d'énormes anneaux liés entre eux et fixés à une barre tandis qu'une double chaîne remontait des chevilles jusqu'à un autre anneau qui entourait son énorme cou. De là deux autres chaînes partaient qui étaient entre les mains de deux soldats. Comme le veut la coutume pour les prisonniers que l'on conduit à l'échafaud, l'homme portait une guirlande de fleurs de kanavera rouges autour du cou et sur sa poitrine velue. La poussière de brique rouge qui couvrait sa tête, ses cheveux qui lui pendaient sur le front et sa barbe qui atteignait presque les yeux, lui donnaient un air féroce. Ses yeux me jetèrent un regard fuyant puis s'abaissèrent. Je n'avais pas besoin de demander l'identité de celui qui se tenait devant moi, même si la guirlande de fleurs cachait ce qui lui avait donné son surnom : le collier de doigts humains.

Satagira brisa le silence en déclarant : « Et maintenant, Angulimala, répète en présence de cette noble jeune fille ce que tu as confessé sous la torture concernant le meurtre du jeune marchand d'Ujjeni, Kamanita. »

« Kamanita n'a pas été assassiné, répondit le bandit d'une voix bourrue. Il a été fait prisonnier et traité selon nos coutumes. »

Puis il raconta brièvement ce que mon père m'avait déjà dit à ce propos.

Pendant tout ce temps, je me tenais dos à l'asoka, agrippant son tronc de mes deux mains, enfonçant mes ongles dans son écorce pour m'empêcher de tomber.

Quand Angulimala se tut, tout tournait autour de moi mais, même alors, je ne renonçai pas. « Tu es un infâme voleur et un meurtrier, lui dis-je, pourquoi croirais-je en ta parole ? Tu pourrais très bien dire ce que tes geôliers t'ordonnent. »

Et puis, sous le coup d'une inspiration qui me surprit moi-même et me redonna un peu d'espoir, j'ajoutai : « Tu n'oses

même pas me regarder dans les yeux, toi la terreur de l'humanité ! Et si tu n'oses pas me regarder, moi, une faible jeune fille, c'est parce que tu mens pour obéir à cet homme. »

Et je dirigeai un doigt accusateur contre Satagira.

Angulimala ne leva pas les yeux mais il eut un rire dur et répondit d'une voix qui ressemblait au grognement d'une bête de proie enchaînée : « A quoi servirait-il que je vous regarde dans les yeux ? Je laisse cela aux jeunes dandies. Vous ne croiriez pas davantage les yeux d'un voleur que ses paroles et je suppose qu'un serment solennel n'aurait pas plus d'effet. »

Il s'approcha d'un pas et ajouta : « Alors, jeune dame, soyez témoin du Rite de la Vérité. »

A nouveau le feu de son regard rencontra furtivement le mien en s'élevant vers le ciel. Là il fixa la lune de sorte qu'au milieu de sa tignasse décolorée et de sa barbe, on ne voyait plus que le blanc de ses yeux. Il respirait bruyamment, sa poitrine se soulevait en faisant danser les fleurs rouges qui l'ornaient puis, d'une voix de tonnerre, il lança ces mots :

« Toi qui apprivoises le tigre, Déesse de la Nuit couronnée d'un serpent ! Toi qui dances au clair de lune en haut des montagnes, parée de ton collier de crânes ! Toi qui bois du sang dans un crâne humain ! Mère Kali, Maîtresse des voleurs ! Toi qui m'as guidé au travers de mille dangers, écoute-moi ! Aussi vrai que je n'ai jamais hésité à faire un sacrifice en ton honneur, aussi vrai que j'ai toujours fidèlement obéi à tes lois, aussi vrai que j'ai effectivement agi avec ce Kamanita selon nos règles — la règle qui nous ordonne à nous, les Expéditeurs, quand la rançon n'arrive pas à temps, de scier le prisonnier en deux et de jeter ses restes sur la voie publique — tout aussi vraie, tiens-toi à mes côtés maintenant que j'ai plus que jamais besoin de toi, brise mes chaînes et libère-moi des mains de mes ennemis ! »

En disant cela, il fit un effort surhumain, les chaînes s'entrechoquèrent puis tombèrent, libérant ses bras et ses jambes. Les deux soldats qui le tenaient se retrouvèrent face

contre terre, il frappa un troisième avec les chaînes qui pendaient de ses poignets et avant que l'un de nous ait pu réagir, Angulimala s'élança par-dessus le parapet. Satagira lui donna la chasse en criant.

Ce fut tout ce que je vis ou entendis. Plus tard j'appris qu'Angulimala était tombé, s'était cassé un pied et avait été capturé par les gardes ; qu'il était ensuite mort en prison sous la torture et que sa tête avait été placée au-dessus de la Porte Est de la ville où Medini et Somadatta l'avaient vue.

Le Rite de la Vérité avait chassé mes derniers doutes et mon dernier espoir, car je savais bien que même la terrible déesse Kali n'aurait pu opérer de miracle pour sauver le bandit s'il n'avait eu la force que la vérité lui donnait.

Quant à ce qui m'advierait après, je n'en avais cure car j'avais désormais perdu goût à tout sur cette terre. Nous ne pourrions nous retrouver qu'au Paradis de l'Ouest. Tu étais parti avant moi et j'espérais bien te suivre très bientôt. Je n'attendais aucun autre bonheur que celui-là et tout le reste m'était indifférent.

Satagira continua à s'empresseur auprès de moi et ma mère ne cessait de me harceler avec force larmes et gémissements, disant qu'elle mourrait d'un cœur brisé si sa fille devait rester célibataire chez ses parents toute sa vie comme la plus laide des filles de Kosambi. Petit à petit ma résistance faiblit.

Il faut dire aussi que je n'avais désormais plus autant de rancœur contre Satagira. Il me fallait lui reconnaître des qualités de constance et de fidélité. Il me semblait aussi que je devais lui être reconnaissante d'avoir vengé la mort de mon bien-aimé. Et c'est ainsi qu'un an plus tard je devins, bien tristement, l'épouse de Satagira.

- 28 -

Sur les Rives du Gange Céleste

Kamanita s'aperçut que, même dans ce lieu paradisiaque, de tels souvenirs pouvaient encore déployer leurs ailes sombres sur l'esprit encore délicat et à peine réveillé de sa bien-aimée. Il la prit alors par la main et la conduisit au loin, dirigeant leur vol vers la douce colline verte sur les pentes de laquelle il avait observé les jeux des danseurs célestes.

* * *

Arrivés là, ils cherchèrent un endroit pour se reposer. Bosquets, buissons et prairies étaient emplis de silhouettes flottantes rouges, bleues et blanches. Les uns après les autres, des groupes s'approchaient d'eux pour accueillir la nouvelle arrivée et les deux jeunes gens se mêlaient joyeusement à eux.

Ils avaient plané ici et là, au gré des rondes où on les entraînait, quand ils rencontrèrent la compagne vêtue de blanc qui avait proposé à Kamanita de l'accompagner jusqu'au Gange.

Alors qu'ils tendaient les bras l'un vers l'autre dans la danse, elle lui demanda dans un sourire lumineux : « Eh bien, as-tu été sur les rives du Gange ? Je vois que tu as une compagne à présent. »

« Pas encore », répondit Kamanita.

« De quoi s'agit-il ? » demanda Vasitthi.

Et Kamanita lui raconta.

« Allons-y ! dit Vasitthi. Combien de fois, dans les tristes vallées de la terre, n'ai-je pas levé les yeux vers la lointaine lueur du fleuve céleste et pensé aux plaines bénies qu'il arrose ! Je me demandais si nous serions vraiment réunis un jour dans ce paradis. A présent je me sens irrésistiblement attirée là-bas et je souhaite flâner sur ses rives à tes côtés. »

Ils se retirèrent de la chaîne des danseurs et orientèrent leur vol dans la direction opposée à leur lac. Peu après, les étangs de lotus furent hors de vue, les fleurs moins abondantes et leurs compagnons plus rares. Là, des troupeaux de gazelles et d'antilopes animaient la plaine et seuls des cygnes glissaient sur les lacs. Les collines qui s'étaient d'abord faites plus raides et rocailleuses finirent par disparaître complètement.

Ils flottèrent au-dessus d'une plaine désertique couverte d'herbe à tigre et de buissons épineux tandis que devant eux s'étiraient les interminables courbes d'une forêt de palmiers.

Quand ils atteignirent la forêt, les ombres se resserrèrent de plus en plus autour d'eux. Les troncs brillaient comme du bronze. Au-dessus de leur tête, le sommet des arbres émettait un son métallique.

Devant, des points lumineux et des traînées de lumière commencèrent à danser. Soudain, affluant vers eux, un embrasement de lumière les obligea à se protéger les yeux de leurs mains. On aurait dit qu'une gigantesque colonnade de piliers d'argent bruni se tenait dans la forêt et reflétait la lumière du soleil levant.

Lorsqu'ils osèrent retirer les mains de leur visage, ils étaient en train de flotter parmi les derniers palmiers de la forêt. Devant eux et jusqu'à l'horizon s'étendait le Gange Céleste aux tons d'argent. A leurs pieds des vaguelettes de lumière d'étoile liquide léchaient le sable gris perle de la rive.

Normalement le ciel s'éclaircit à l'horizon mais ici c'était l'inverse : le bleu azur passait à l'indigo pour devenir de plus en plus sombre jusqu'à la ligne finale, d'un noir absolu, qui pesait lourdement sur les eaux argentées.

* * *

Il ne restait rien du parfum des fleurs du Paradis et encore moins du parfum des parfums, chargé de souvenirs, qui entourait l'Arbre Corail. Ici soufflait une douce et fraîche brise

dont le parfum était l'absence de tout parfum — pureté absolue. Vasitthi s'en imprégna avec délice tandis que Kamanita en perdait le souffle.

On ne percevait pas non plus la moindre note de musique des *gandharvas* mais, du fleuve lui-même, s'élevaient des bruits puissants semblables à des grondements de tonnerre.

« Ecoute ! » murmura Vasitthi en levant la main.

« C'est étrange, dit Kamanita. Un jour, lors de mes pérégrinations sur terre, je me réfugiai près d'un ravin de montagne, dans une hutte le long de laquelle coulait un petit cours d'eau où je me lavai les pieds après ma longue journée de marche. Pendant la nuit une pluie violente tomba et, couché dans la hutte, j'entendis le cours d'eau passer d'un doux clapotis à une rage de plus en plus violente. En même temps mon attention fut attirée par un grondement sourd de tonnerre que je ne pouvais pas m'expliquer. Le lendemain je constatai que le clair cours d'eau s'était transformé en un furieux torrent de montagne et sous ses eaux boueuses et bouillonnantes d'énormes pierres roulaient et bondissaient en avant. C'étaient elles qui avaient occasionné le fracas de la nuit ... Pourquoi crois-tu que ce souvenir me revienne à ce moment précis ? »

« A cause de cela, répondit Vasitthi. Les bruits sont analogues, bien que dans le torrent ils aient été causés par de simples pierres tandis qu'ici il s'agit de mondes entiers qui s'entrechoquent et bondissent en avant. C'est ce qui cause ce grondement. »

« Des mondes entiers ! » s'exclama Kamanita horrifié.

Vasitthi sourit tout en s'élançant dans les airs ; mais Kamanita, terrorisé, la retint par sa robe.

« Fais attention, Vasitthi ! Qui sait quelles forces effrayantes habitent ce Fleuve de l'Univers ? Tu pourrais tomber entre leurs mains si tu quittais la rive. Je tremble déjà à l'idée de te voir brusquement arrachée à moi. »

« Tu n'oserais pas me suivre, si cela devait arriver ? »

« Bien sûr que je te suivrais mais qui sait si je pourrais te rattraper, si nous ne serions pas séparés ? Et même si nous restions ensemble, quel horrible sort que d'être emportés vers l'Infini, loin de ce paradis ! »

« Vers l'Infini ... ! » répéta Vasisitthi d'un ton rêveur. Son regard balaya la surface du Gange Céleste jusqu'à l'endroit où les flots d'argent touchaient la ligne noire de l'horizon. Elle semblait vouloir aller plus loin encore. « Crois-tu donc qu'il soit possible d'être éternellement heureux là où il y a des limites ? »

« Vasisitthi ! » s'exclama Kamanita, réellement inquiet cette fois. « Je regrette de t'avoir conduite ici. Viens, mon amour, viens ! »

Et avec plus de précipitation encore que lorsqu'il l'avait éloignée de l'Arbre Corail, il l'entraîna loin de ces rives angoissantes. Elle le suivit de bon gré mais se retourna avant de pénétrer dans la forêt de palmiers pour jeter un dernier regard au fleuve céleste.

* * *

Ils se retrouvèrent bientôt assis sur leur trône de lotus au milieu du lac de cristal puis occupés à flotter parmi les arbres aux fleurs étincelantes, à jouer avec les autres habitants du Paradis, à danser et à s'amuser, jouissant de leur amour sans nuage.

Une fois, ils retrouvèrent, dans une farandole, leur amie vêtue de blanc qui leur dit :

« Vous êtes allés sur les rives du Gange Céleste, n'est-ce pas ? »

« Comment le sais-tu ? »

« Je le vois : tous ceux qui y sont allés en reviennent avec une ombre sur le front. C'est pour cela que je ne veux pas y aller. Et vous n'y retournerez pas, personne n'y retourne. »

- 29 -

A l'Ombre des Fleurs de Corail

En effet, ils ne retournèrent pas sur les rives inhospitalières du Gange Céleste. Par contre, ils s'envolaient souvent en direction de la vallée des rochers de malachite. Assis sous l'imposante couronne de l'Arbre Corail, ils respiraient ce parfum suprême qui émanait des fleurs cramoisies et ainsi leur revenaient à la mémoire des visions de leurs vies passées — une vie précédant l'autre sans lien apparent et remontant jusqu'à la nuit des temps.

* * *

Ils se voyaient à des époques où les êtres humains étaient plus forts qu'aujourd'hui, dans des temps héroïques mémorables. Kamanita se vit s'arrachant des bras de Vasitthi pour partir sur son éléphant de guerre en direction d'Hastinapura où ses amis, les princes Pandava avaient besoin de son aide lors de leur querelle avec les Kauravas. Et il se vit aux côtés d'Arjuna et Krishna, sur le gigantesque terrain de bataille de Kurukshetra où il mourut au combat le dixième jour. Quand elle apprit sa mort et que son corps lui fut renvoyé, elle monta au bûcher funéraire avec toutes ses suivantes et mit elle-même le feu au brasier.

Ils se virent aussi dans d'étranges contrées aux paysages différents.

Ce n'était plus la vallée du Gange et de la Yamuna avec leurs villes regorgeant de magnifiques palais où des guerriers en armure chatoyante, de fiers Brahmanes, de riches marchands et de diligents ouvriers animaient les rues. Ce théâtre dont la magnificence tropicale avait si souvent encadré la scène de leurs amours disparaissait entièrement pour faire place à un pays plus terne et plus dur.

Ici le soleil d'été brûle, il est vrai, tout autant que sur le Gange, assèche les cours d'eau et assoiffe l'herbe, mais en hiver le gel vole aux bois leur feuillage et le givre recouvre les champs. Aucune ville n'y élève ses tours. On ne trouve que de rares villages et de vastes parcs à moutons au milieu de riches pâturages protégés par des remparts. Un peuple de bergers y vit. Les bois sont habités par les loups et le rugissement du lion se fait entendre à des lieues à la ronde — « le fauve qui erre, effrayant et sauvage ; sa tanière est dans les montagnes » — ainsi le décrit Kamanita car il compose des chansons.

Après de longues errances, il s'approche d'un village. On ne le connaît pas mais il est bien accueilli, comme partout où il passe. Accrochée à son épaule, la seule chose qu'il possède : une petite harpe, mais dans sa tête il est riche de tout le précieux héritage légué par ses pères : les anciens hymnes mystiques adressés à Agni et Indra, à Varuna et Mitra et même à des dieux inconnus. Des chants de guerre et des refrains de buveurs, des chants d'amour et des incantations magiques pour protéger le bétail, pourvoyeur de lait. De plus, il a les moyens d'enrichir encore son répertoire par sa propre créativité. Comment un tel hôte ne serait-il pas le bienvenu partout ?

C'est l'heure où l'on rentre le bétail. Guidant son troupeau, une jeune fille avance avec toute la grâce de sa silhouette élancée. Près d'elle, sa vache préférée fait entendre sa cloche et les autres la suivent. Parfois elle lèche la main de sa maîtresse. Le voyageur salue la jeune fille et elle lui répond aimablement. Ils se regardent en souriant — et c'est ce même regard qu'ils échangèrent à Kosambi dans le parc où elle dansait avec des balles.

Mais, après leur avoir longtemps servi de cadre, vie après vie, la Terre des Cinq Rivières disparaît à son tour, comme la vallée du Gange. D'autres régions apparaissent, d'autres peuples et d'autres coutumes les entourent ... et tout est plus pauvre, plus grossier et plus sauvage.

La steppe que traverse le convoi de cavaliers, de chariots et d'hommes à pied sur d'innombrables files, est couverte de

neige. L'air est chargé de flocons tourbillonnants. De lugubres montagnes noires se profilent. Sous l'abri de toile d'un chariot tiré par un bœuf, une jeune fille sursaute et son brusque mouvement fait glisser la peau de mouton qui la recouvre. Lorsqu'elle se penche en avant pour sortir la tête hors du chariot, une merveilleuse chevelure d'or retombe sur ses joues, sa gorge et sa poitrine. L'angoisse se lit dans ses yeux. Comme tous les autres, elle regarde avec horreur la horde de cavaliers qui fond sur eux comme un nuage noir poussé par le vent. Mais ses yeux croisent ensuite ceux du jeune homme monté sur un bœuf noir près de son chariot et c'est toujours le même regard, même si les yeux sont bleus. Ce regard met le feu au cœur du jeune homme : il fait tourner sa hache de guerre et rejoint les autres guerriers montés à l'assaut de l'ennemi. Ce regard met le feu à son cœur et le garde au chaud alors même qu'il est transpercé par le froid métal d'une flèche scythe.

Ils virent des changements plus grands encore : guidés par le parfum enivrant de l'Arbre Corail, ils entreprirent des voyages plus lointains encore.

Ils se retrouvèrent en tant que cerf et biche dans une vaste forêt. Leur amour était alors sans paroles mais pas aveugle. Et c'était encore le même regard qu'ils échangeaient. Au plus profond de leurs grands yeux se trouvait déjà, légèrement voilée de bleu, cette étincelle radieuse qui brillerait plus tard d'œil humain en œil humain. Ils paissaient ensemble et pataugeaient côte à côte dans un clair ruisseau de forêt. Ils partageaient leurs joies et tremblaient de concert au craquement d'une branche, face à la gueule ouverte d'un python ou lorsque, dans le calme de la nuit, leurs fines oreilles et leurs naseaux frémissants captaient l'approche d'une bête de proie. Ils s'enfuyaient en bondissant au moment où le feulement d'un tigre, furieux d'avoir manqué sa proie, sortait d'un buisson voisin pour débouler dans la forêt — laquelle, soudain, s'éveillait à la vie.

* * *

Plus loin encore dans le temps : un couple d'aigles dorés construisait son nid tout en haut d'une forteresse de montagne sauvage, au-dessus des abîmes bleus de l'Himalaya.

En tant que dauphins, ils avaient labouré les flots salés du vieil Océan Infini.

Une fois ils poussèrent même sous la forme de deux palmiers sur une île, leurs racines s'entremêlaient sur le sable frais de la côte et leurs branches se balançaient ensemble au gré de la brise.

C'est ainsi que les deux jeunes gens, compagnons de tant d'aventures partagées, passaient du temps à l'ombre de l'Arbre Corail et, jour après jour, retrouvaient avec délices les souvenirs exhalés par ses fleurs parfumées.

Tout comme un couple royal se fait raconter des histoires par le conteur de la cour, tant pour se distraire que pour s'instruire, sans jamais craindre que le talent et la patience du conteur soient pris en défaut, Kamanita et Vasitthi se disaient : « Aussi souvent et aussi longtemps que nous le voudrons, nous pourrons venir ici écouter le récit des fleurs de corail sans jamais craindre qu'elles soient à cours de nos souvenirs car plus nous nous enfonçons dans les abîmes du temps, plus le temps recule devant nous. »

Et ils s'émerveillaient à la pensée d'être aussi vieux que le monde.

- 30 -

« *Naître, c'est Mourir* »

« Il est vrai que nous sommes aussi vieux que le monde, dit Kamanita. Mais jusqu'à présent nous n'avons cessé d'avancer sans jamais nous reposer. Quand la Mort est venue, elle nous a toujours projetés dans une nouvelle vie. Par contre, cette fois nous avons atteint un lieu où la fin n'existe pas, où la joie éternelle nous appartient. »

* * *

Ainsi s'exprimait Kamanita en revenant d'une de leurs sorties à l'Arbre Corail. Sur le point de se poser sur son lotus, il remarqua soudain que sa couleur rouge était moins fraîche et moins luxuriante. Flottant au-dessus, il le regarda attentivement et, consterné, vit que le bord des pétales de la couronne avaient effectivement bruni tandis que leurs extrémités se repliaient, sans vitalité.

Le lotus blanc de Vasitthi n'avait pas meilleure mine. Elle aussi était restée à flotter au-dessus, surprise par le même phénomène.

Kamanita se tourna vers son voisin bleu dont le lotus présentait les mêmes altérations. Il remarqua que son visage n'était plus aussi joyeux que le jour où il l'avait accueilli, ses traits étaient moins animés et son comportement moins ouvert. Dans ses yeux Kamanita put lire la consternation que lui-même et Vasitthi avaient ressentie. En fait, où qu'il posât le regard, il constatait les mêmes transformations : les fleurs et les habitants de Sukhavati avaient été touchés par le changement.

Soudain il vit un des pétales de la couronne de son propre lotus frémir, se pencher lentement en avant puis retomber mollement à la surface de l'eau.

Il ne tomba pas seul.

Au même instant un pétale de chacun des lotus se détacha des fleurs. Toute la surface du lac fut recouverte d'une délicate flottille colorée se balançant au gré de ses mouvements. Un souffle glacé balaya les bosquets de la rive et une pluie de fleurs aux couleurs de pierres précieuses tomba au sol.

Un soupir général se fit entendre et une légère mais frappante dysharmonie traversa la musique des *gandharvas*.

« Vāsītthi, mon amour ! » s'exclama Kamanita très agité en lui prenant la main. « Vois-tu ce qui se passe ? Entends-tu ? Que signifie tout cela ? »

Vāsītthi le regarda calmement et dit en souriant : « C'est probablement à cela qu'Il pensait quand Il a dit :

'Nāitre c'est mourir.

Le souffle de l'Oubli qui détruit tout ne cesse d'osciller ;

Comme dans les jardins de la Terre,

Les fleurs du Paradis se fanent et meurent.'

« Qui a prononcé des paroles aussi terribles et dénuées d'espérance ? »

« Qui d'autre que Lui, l'Eveillé, parfait dans sa conduite et dans sa compréhension des choses ; Lui qui nous a enseigné la Vérité par compassion pour tous, pour l'éveil de tous, pour le bonheur de tous ; Lui qui nous a révélé la nature du monde et de tous les êtres qu'il abrite : les humbles et les nobles, les dieux, les humains et les démons ; Lui, le Guide qui nous montre la voie pour quitter ce monde où règne l'impermanence ; le Maître, le Parfaitement Eveillé, le Bouddha. »

« Tu dis que c'est le Bouddha qui a parlé ainsi ? Oh, non, Vāsītthi, je ne peux le croire. Il arrive souvent que les paroles des grands maîtres soient mal comprises et incorrectement transmises. Il m'est personnellement arrivé, à Rajagaha, de passer la nuit dans le hangar d'un potier en compagnie d'un vieux fou de moine qui insista pour m'exposer ce qu'il appelait les Enseignements du Bouddha. Mais il n'a dit que des sornettes, une doctrine stupide fabriquée de toutes pièces par

lui, même si je veux bien reconnaître qu'à la base il y avait certainement de réelles citations du Bouddha. Malheureusement ce vieil homme contrariant et nihiliste les avait transformées en voulant les exprimer à sa manière. Je suis sûr que c'est ainsi que l'on t'a rapporté ces paroles erronées. »

« Pas du tout, mon ami. Je les ai entendues des lèvres même du Maître. »

« Comment ? Tu as rencontré le Maître, toi, ma bien-aimée ? »

« Tout à fait — et je me suis assise à ses pieds. »

« Oh, heureuse Vasitthi ! Car je vois bien qu'aujourd'hui encore tu es heureuse à ce seul souvenir. Je serais peut-être aussi heureux et aussi confiant que toi si mon mauvais karma — fruit de mauvaises actions passées qui me rejoignit à ce triste moment — ne m'avait dérobé la joie de voir le sublime Bouddha. Une mort violente m'emporta alors que je m'apprêtais à le rencontrer enfin après un long voyage. Il se trouvait exactement dans la même ville que moi, à Rajagaha. C'était le matin qui suivit ma conversation avec ce vieux fou d'ascète. Imagine : mon karma me rattrapa environ un quart d'heure avant que je n'atteigne le Verger des Mangués où le Maître s'était installé. Mais voilà que tu m'apportes un réconfort : ma Vasitthi, elle, a réussi à obtenir ce qui m'a été refusé. Dis-moi tout ! Raconte-moi comment tu l'as connu. Je suis sûr que cela me grandira et me renforcera. Peut-être même que ces paroles que tu as citées, qui me paraissent si terribles et désespérantes, s'éclairciront et perdront de leur mordant. Qui sait si je ne finirai pas par y trouver un certain réconfort ? »

« Avec plaisir, mon ami », répondit Vasitthi.

Ils se posèrent sur leur fleur de lotus et Vasitthi poursuivit le récit de sa vie.

- 31 -

L'Apparition sur la Terrasse

Lorsque Satagira eut atteint le but qu'il s'était fixé, m'avoir pour femme, son ardeur diminua d'autant plus rapidement que je n'y répondais pas. J'avais promis d'être une véritable épouse et il savait que je tiendrais ma promesse, mais je n'avais rien de plus à lui offrir.

* * *

Je ne lui donnai qu'une fille qui mourut dans sa seconde année, aussi nul ne fut surpris, moi moins que tout autre, quand il prit une seconde épouse. Celle-ci porta le fils tant attendu et, en conséquence, prit la première place au foyer tout en réussissant à s'attacher un amour auquel je renonçai volontiers. Par ailleurs le travail retenait de plus en plus l'attention de mon mari qui, à la mort de son père, lui avait succédé au poste de premier ministre.

Plusieurs années passèrent tranquillement ainsi. J'étais, la plupart du temps, livrée à moi-même, ce qui me convenait parfaitement. Je m'abandonnais au chagrin de t'avoir perdu, toi, mais aussi d'avoir perdu ma petite fille. Il me semblait que, se sentant entourée d'une famille sans amour et d'une mère mélancolique, elle avait tout simplement décidé, dans son cerveau d'enfant, de repartir. Je vivais donc de souvenirs et de l'espoir de te retrouver ici, espoir qui n'a pas été déçu.

* * *

Le palais de Satagira était proche du ravin que tu escaladais souvent autrefois pour me rejoindre sur la Terrasse des Bienheureux même si les parois étaient beaucoup plus

escarpées et, comme chez mon père, il y avait une terrasse. J'avais pris l'habitude d'y passer les soirées d'été, parfois même la nuit entière, allongée sur un divan. La paroi rocheuse du ravin était si raide et glissante que, même sans le haut mur qui la surmontait, je ne craignais aucune intrusion de ce côté.

Par une belle et douce nuit de clair de lune, j'étais là, allongée sur ma couche, incapable de dormir. Je pensais à toi et en particulier à notre première soirée ensemble. Je revoyais très clairement le moment où, assise près de Medini sur le banc en marbre, j'avais aperçu ta silhouette au-dessus du mur, bien avant l'heure prévue car ton ardeur passionnée t'avait fait presser Somadatta.

Perdue dans ces douces rêveries, je regardais inconsciemment en direction du parapet quand soudain une silhouette en surgit.

J'étais si convaincue qu'aucun être humain ne pouvait escalader cette paroi que je ne doutai pas un instant qu'il s'agissait de ton esprit, apparu pour me reconforter dans ma nostalgie et me faire savoir que tu m'attendais au paradis. C'est donc sans la moindre crainte que je me levai en tendant les bras vers mon visiteur.

Cependant, quand il se retrouva debout sur la terrasse et qu'il s'approcha de moi à pas rapides, je vis qu'il était beaucoup plus grand que toi — c'était presque un géant — et je compris qu'il s'agissait de l'esprit d'Angulimala. Cela me terrifia tellement que je dus m'agripper au montant du divan pour ne pas tomber.

« Qui attendiez-vous ? »

« Un fantôme, mais pas le vôtre », répondis-je.

« Celui de Kamanita ? »

J'acquiesçai de la tête.

« Quand vous m'avez accueilli bras ouverts, j'ai craint que vous n'attendiez la visite nocturne d'un amant. Si c'était le cas vous ne pourriez pas m'aider. Or j'ai besoin de votre aide autant que vous avez besoin de la mienne à présent. »

A ces mots étranges, je m'aventurai à lever les yeux et constatai qu'en vérité il ne s'agissait pas là d'un esprit mais bien d'un être en chair et en os. La lune, derrière lui, m'éblouissait et dans ma terreur panique, je ne perçus que les contours d'une silhouette qui aurait pu être celle d'un démon.

* * *

« Je ne suis pas le fantôme d'Angulimala, dit-il devant mes pensées. Je *suis* Angulimala, un être humain bien en vie, tout comme vous. »

Je me mis à trembler convulsivement, non de peur mais à la pensée que cet homme avait tué mon bien-aimé.

« N'ayez pas peur, noble dame, poursuivit-il. Vous n'avez rien à craindre de moi. Au contraire, vous êtes la seule personne qui m'ait jamais fait peur et que je n'aie pas osé regarder dans les yeux car, comme vous l'aviez dit très justement, je vous mentais. »

« *Vous m'avez menti ?* » m'exclamai-je. Aujourd'hui encore, j'ignore si mon cœur se souleva à la joie d'apprendre que tu étais encore vivant ou par désespoir de savoir que je leur avais permis de me manipuler et que je t'avais perdu par ma propre faute.

« Oui et c'est pour cela que nous pouvons nous aider mutuellement, vous et moi. Nous avons tous les deux une revanche à prendre sur le même homme : Satagira ! » dit-il en mettant toute la haine du monde dans ce nom.

Le bandit m'invita à m'asseoir d'un élégant geste de la main, comme s'il se préparait à me raconter une longue histoire. J'avais réussi à rester debout tout ce temps, mais à présent je me laissai aller sur le divan, épuisée. Je le regardai, le souffle suspendu à ses lèvres, car ses paroles allaient m'apprendre le sort de mon bien-aimé.

« Kamanita et sa caravane sont effectivement tombés entre mes mains dans les bois de Vedisas. Il s'est défendu

bravement. Nous l'avons capturé indemne et comme sa rançon est arrivée dans les délais impartis, il est rentré chez lui sous escorte et arrivé à Ujjeni sain et sauf. »

En apprenant cette nouvelle, je poussai un long soupir de soulagement. Pour le moment je me réjouissais seulement de savoir que mon Kamanita était encore de ce monde — même si, étant donné la situation, il était presque plus loin de moi vivant que mort.

* * *

« Quand je fus capturé par Satagira, poursuivit Angulimala, il reconnut immédiatement la chaîne de cristal avec l'amulette que j'avais prise à Kamanita. Le lendemain soir il vint me voir seul dans ma cellule et, à mon plus grand étonnement, promit de me libérer si je jurais, en présence d'une jeune fille, que j'avais tué Kamanita. 'Ton serment à lui seul ne la convaincra pas, prédit-il, mais elle s'inclinera devant le Rite de la Vérité'. Il m'expliqua que, à la tombée de la nuit, je serais conduit à une terrasse où se tiendrait une jeune fille. Il veillerait à ce que mes chaînes soient limées d'avance pour que je puisse les briser sans difficulté, après quoi il me serait facile de sauter par-dessus le parapet et de m'échapper. Il jura solennellement qu'il ne ferait rien pour me rattraper.

« Il est vrai que je ne lui faisais pas vraiment confiance mais je n'avais aucune autre échappatoire. Avoir recours au Rite de la Vérité pour prononcer un parfait mensonge, rien, normalement, n'aurait pu me faire commettre un tel outrage à l'égard de la déesse Kali. Mais je compris immédiatement que je pouvais choisir mes mots de sorte que tout en restant dans le vrai, l'assemblée croirait que j'avais vraiment tué Kamanita. Sachant que Mère Kali apprécie la ruse sous toutes ses formes, je savais qu'elle serait à mes côtés dans ce chef d'œuvre de composition et qu'elle m'aiderait ensuite à échapper aux pièges que Satagira me tendrait.

« Tout se passa comme prévu même si, aujourd'hui encore, j'ignore si Satagira avait effectivement fait limer les chaînes comme promis ou si la Mère Noire a accompli un miracle pour moi. Je penche plutôt pour la première solution, en réalité, parce que, à peine avais-je atteint le Gange qu'un bateau rempli d'hommes armés me tomba dessus. Mon évasion était donc bien prévue. Là, pourtant, le pouvoir de Kali se fit sentir car, bien que n'ayant que mes chaînes aux poignets pour toute arme, je réussis à tuer tous les hommes et, grâce à leur bateau, je pus atteindre la rive nord et la sécurité. Cependant j'avais reçu de nombreuses et profondes blessures, au point qu'il me fallut un an pour récupérer. Pendant tout ce temps je me suis juré que Satagira paierait pour ce qu'il avait fait et le temps est venu, aujourd'hui, de me venger. »

Mon cœur bouillonnait de rage et d'indignation en apprenant comment j'avais été honteusement trompée. Je ne pouvais blâmer le brigand d'avoir cherché à sauver sa vie et, comme il ne portait pas le sang de Kamanita sur ses mains, j'oubliai pour l'instant le sang de toutes ses autres victimes et lui étais simplement reconnaissante de m'avoir apporté de bonnes nouvelles de mon bien-aimé. Par contre une haine amère s'élevait en moi contre celui qui avait été la cause de notre séparation pour le reste de notre vie sur terre. En entendant les projets de vengeance d'Angulimala, je ne pouvais m'empêcher d'en éprouver un profond plaisir qui devait se lire sur mon visage car Angulimala enchaîna avec verve :

« Je vois, noble dame, que vous souhaitez aussi la vengeance et votre désir sera bientôt exaucé car c'est dans ce but que je suis venu vous voir. Pendant plusieurs semaines, j'ai guetté en vain le passage de Satagira à la sortie de Kosambi mais je viens d'apprendre de source sûre qu'il va quitter la ville dans les jours prochains pour se diriger vers les vallées de l'est où il doit régler un problème légal entre deux villages. J'avais d'abord l'intention de le forcer à me faire prisonnier et, dans ce but, j'ai fait largement savoir à la ronde que j'étais revenu dans les parages, tant par les paroles que par les actes.

« Bien que la plupart des gens pensent que celui qui se fait passer pour Angulimala est un imposteur, ils commencent à avoir peur au point que les groupes qui se déplacent vers les forêts de l'est, où j'ai installé mes quartiers, sont tous d'importance et bien armés. Apparemment vous n'en saviez rien, probablement parce que vous vivez isolée dans votre chagrin, comme une femme à qui on a volé son bonheur. »

« J'ai tout de même entendu parler d'une bande de voleurs audacieux mais votre nom n'a pas été mentionné. C'est pourquoi je vous ai d'abord pris pour un fantôme. »

« Satagira, lui, a bien entendu mon nom, croyez-moi. Il a de bonnes raisons de savoir qu'il s'agit du vrai Angulimala et de meilleures raisons encore de le craindre. C'est pourquoi je suis certain qu'il va tout faire pour voyager avec une importante escorte et, en même temps, essayer de déjouer mes plans en changeant les siens. Cependant, même si ma bande n'est pas nombreuse, rien ne parviendra à le sauver. Tout ce que je dois savoir c'est à quel moment il compte partir et quelle route il prendra — et j'ai besoin de vous pour me l'apprendre. »

Pendant tout ce temps, muette d'étonnement, je l'avais écouté sans broncher, oubliant que ma passivité me compromettait déjà. Cependant, à cette suggestion, je me levai avec indignation et lui demandai ce qui pouvait lui donner à penser que j'étais tombée assez bas pour m'allier à un voleur et un meurtrier.

« L'important, pour un allié, répondit Angulimala tranquillement, c'est qu'on puisse compter sur lui et je suis certain que vous savez que vous pouvez compter absolument sur moi dans cette affaire. D'un autre côté j'ai besoin de votre aide car vous seule pouvez m'apprendre ce que je dois savoir. Il est vrai que j'ai mes propres sources d'information — qui m'ont d'ailleurs appris le départ prochain de Satagira — mais s'il fait circuler de faux bruits, je ne pourrai pas m'y fier. Quant à vous, vous avez besoin de moi car une personne fière et hautaine comme vous l'êtes ne trouve satisfaction que dans la mort du

traître. Si vous étiez un homme, vous le tueriez vous-même ; comme vous êtes une femme, vous avez besoin de mon bras. »

J'étais sur le point de le renvoyer avec colère mais, d'un geste digne de la main, il me fit comprendre qu'il n'avait pas encore dit tout ce qu'il avait à dire. Alors, contre ma volonté, je me tus et l'écoutai.

« Jusqu'à présent, noble dame, j'ai parlé de vengeance, mais ce n'est pas tout. Vous pouvez retrouver le bonheur et moi compenser le passé. On dit de moi, à juste titre, que je suis cruel et sans compassion pour les humains comme pour les animaux. Oui, j'ai commis un millier d'actions qui, selon les prêtres, devraient me conduire au plus bas des enfers — même si un de mes amis, Vajashravas, aujourd'hui révééré comme un saint, nous a souvent démontré que les enfers n'existaient pas et que les voleurs étaient les plus saints de la création, mais il ne m'a jamais vraiment convaincu.

« Quoi qu'il en soit, une chose est certaine, de tous mes méfaits il n'y en a qu'un seul qui me pèse sur la conscience : vous avoir trompée avec le Rite de la Vérité. Ce jour-là, déjà, je n'osai pas vous regarder dans les yeux et le souvenir de cette trahison n'a cessé d'être une épine dans ma chair. Je souhaite aujourd'hui, dans la mesure du possible, réparer le mal que je vous ai fait alors et vous débarrasser des conséquences douloureuses de mon acte. Par mon mensonge vous avez été séparée de Kamanita et enchaînée à ce traître de Satagira. Je souhaite vous retirer ces chaînes pour que vous puissiez vous unir à votre bien-aimé que j'irai moi-même chercher à Ujjeni et que je vous ramènerai sain et sauf. Faites votre part et je ferai la mienne. Il n'est pas difficile pour une belle femme d'arracher un secret à son mari. Demain à la tombée de la nuit je reviendrai ici et vous me donnerez l'information. »

Il s'inclina profondément et, avant que je n'aie pu prononcer un mot, il disparut aussi soudainement qu'il était venu.

- 32 -
Satagira

Je passai le reste de la nuit sur la terrasse, en proie à des désirs jusqu'alors inconnus mais qui se déchaînaient soudain et se jouaient de mon cœur comme le vent fait tourbillonner la feuille.

* * *

Mon Kamanita était encore vivant ! Dans son lointain pays il avait dû apprendre mon mariage, sinon il serait revenu depuis longtemps. Il avait dû me croire infidèle ou du moins bien faible pour n'avoir pas su résister à la pression de ma famille. Satagira était seul à blâmer pour cela. Ma haine pour lui croissait de minute en minute et je sentais qu'Angulimala avait eu raison de dire que, si j'avais été un homme, j'aurais pu le tuer.

Puis la possibilité que le brigand m'avait fait miroiter se présenta à mon esprit : libre, je pourrais épouser mon bien-aimé. A cette pensée mon être tout entier s'embrasa, le sang battit violemment dans ma poitrine et aux tempes. Incapable de rester debout, je n'avais pas davantage la force de me traîner jusqu'au divan. Alors je me laissai glisser sur les dalles de marbre et m'évanouis.

Ce fut la fraîcheur de la rosée matinale qui me ramena à la conscience de ma malheureuse existence et à ses angoissantes questions : avais-je réellement l'intention de me lier à un meurtrier pour me débarrasser de l'homme qui m'avait conduite un jour autour du feu nuptial ?

* * *

Je n'avais pas la moindre idée du jour où mon mari devait partir en voyage et ne voyais pas comment je pourrais en savoir davantage s'il avait l'intention de garder cela secret.

« Il n'est pas difficile pour une belle femme d'arracher un secret à son mari ». Ces mots du bandit résonnaient encore désagréablement à mes oreilles. Jamais je ne pourrais me résoudre à user de ce type de ruse pour obtenir la confiance de mon mari et le donner ensuite en pâture à son pire ennemi. Je pris alors conscience que c'était uniquement la façon hypocrite de lui arracher son secret qui me répugnait. Par contre, si je l'avais connu ou si j'avais su comment me le procurer, j'aurais certainement communiqué l'information à Angulimala.

Quand cette pensée se précisa en moi, je me mis à trembler d'horreur, comme si j'étais déjà coupable de la mort de Satagira. Je remerciai le sort de n'avoir aucune chance d'obtenir cette information car même si j'apprenais par hasard l'heure de son départ, seul Satagira, et peut-être un de ses hommes les plus proches, saurait quelle route il allait emprunter.

Je vis le soleil levant dorer les tours et les coupoles de Kosambi, spectacle éblouissant que j'avais si souvent admiré de la Terrasse des Bienheureux après avoir passé les heures bénies de la nuit avec toi ! Plus malheureuse que jamais, lasse et épuisée comme si j'avais vieilli de dix ans en une nuit, je retournai à mes appartements.

Pour cela je devais traverser une longue galerie qui donnait sur différentes pièces. En passant j'entendis des voix. L'une d'elles, celle de mon mari, s'éleva à cet instant : « Bien ! Nous partirons ce soir, une heure après minuit. »

J'avais involontairement ralenti le pas. Ainsi je connaissais l'heure ! Mais la route ? La honte me monta au visage pour avoir écouté aux portes. « Va-t'en ! Va-t'en ! » criait une voix au fond de moi. « Il est encore temps ! » Mais je m'arrêtai là, comme clouée au sol.

* * *

Satagira n'ajouta rien. Peut-être avait-il entendu mon pas s'arrêter à hauteur de la porte car celle-ci s'ouvrit brusquement et il s'avança vers moi.

« J'ai entendu ta voix en passant, dis-je résolument, et je me demandais si je devais t'apporter quelques rafraîchissements, vu que tu as commencé à travailler si tôt. Et puis j'ai hésité à te déranger et j'allais continuer mon chemin. »

Satagira me regarda sans le moindre soupçon et même avec une certaine gentillesse. « Merci. Je n'ai pas besoin de rafraîchissements mais tu ne me déranges pas du tout. En fait j'allais te faire appeler et craignais que tu ne sois pas encore levée. Tu peux me rendre un grand service. »

Il m'invita à entrer dans la pièce et j'acceptai, très étonnée et curieuse de savoir quel service il pouvait bien attendre de moi, juste au moment où un dessein mortel contre lui m'habitait.

Un homme que je reconnus pour être le responsable de l'écurie de Satagira et son plus fidèle serviteur, était assis sur un siège bas. Il se leva à mon entrée et s'inclina. Satagira m'invita à prendre place près de lui, fit signe à son homme de se rasseoir puis se tourna vers moi.

« Voilà de quoi il s'agit, chère Vasitthi. Je dois partir au plus tôt régler une querelle de villages dans la province de l'est. Or depuis plusieurs semaines des voleurs sévissent dans les forêts à l'est de Kosambi et presque jusqu'aux portes de la ville. En fait, certains font courir le bruit que leur chef n'est autre qu'Angulimala — insinuant odieusement qu'il m'avait échappé et que c'est la tête d'un autre bandit que j'avais fait mettre au-dessus de la porte de la ville. Bien sûr, nous pouvons rire à de telles histoires mais l'audace de ce voleur n'est guère moins grande que celle d'Angulimala et s'il se fait passer pour lui, c'est certainement pour s'attirer des hommes dévoués et faire une action d'éclat. C'est pourquoi une certaine prudence me paraît de rigueur. »

Près de lui, sur une petite table incrustée de pierres précieuses, se trouvait un mouchoir en soie. Il s'en saisit et s'épongea le front en disant qu'il faisait déjà très chaud malgré l'heure matinale. Moi, je savais que c'était la peur d'Angulimala qui le faisait transpirer ainsi par tous les pores.

Au lieu de m'émouvoir à cette vue, je n'éprouvais que mépris pour lui. Ce n'était pas un héros, je le savais déjà doublement : d'une part parce qu'il m'avait trompée et d'autre part à cause de la ruse qu'il avait employée pour reprendre Angulimala.

« Le problème, poursuivit mon mari, est que je ne peux arriver dans ces villages avec toute une armée ; je ne voudrais pas prendre plus de trente hommes à cheval. Donc prudence et stratégie sont essentiels. Je viens d'en parler avec mon fidèle Panduka et il a fait une suggestion intéressante dont je veux t'informer pour que tu ne t'inquiètes pas trop pour moi en mon absence. »

Je murmurai quelques mots censés le remercier de sa considération.

« Panduka va donc s'occuper de tous les préparatifs et ostensiblement faire savoir que j'ai l'intention de partir avec une troupe d'hommes tôt demain matin pour une expédition visant à capturer les voleurs. Leurs complices en ville ne manqueront pas de transmettre l'information. Entre-temps je serai parti avec mes trente cavaliers peu après minuit. En passant par la porte sud, je ferai un détour par les collines du sud-ouest et ne reprendrai les grandes routes que bien plus loin. Or il se trouve que la résidence d'été de ton père se situe dans ces parages et que tu connais tous les chemins de cette région depuis l'enfance. Tu pourrais donc grandement m'aider à m'y diriger. »

Je me prêtai aussitôt à sa demande, lui décrivant tous les lieux en détail. On m'apporta de quoi dessiner et je fis une carte précise des environs de notre maison de campagne, en marquant de croix les points qu'il devait repérer. Je lui recommandai en particulier un certain chemin qui passait par un ravin. Celui-ci rétrécissait progressivement jusqu'à ne laisser passer, à un

certain moment, qu'un cavalier à la fois. Par contre il était si peu connu que même si les voleurs avaient vent de leur itinéraire, ils n'iraient jamais les chercher là.

Dans ce ravin j'avais, enfant innocente, joué avec mes frères et Medini ainsi qu'avec les enfants de nos serviteurs.

Satagira remarqua que ma main tremblait et demanda si j'avais la fièvre. Je répondis que ce n'était que la fatigue consécutive à une nuit d'insomnie. Il prit ma main entre les siennes et la trouva moite et glacée. Lorsque je voulus la retirer en minimisant le problème, il la garda contre lui en disant d'un ton inquiet que je devais prendre soin de moi. Avec colère et horreur même, j'observai dans sa voix et son regard une sorte de tendre admiration comme à l'époque où il souhaitait tant m'épouser. Je m'empressai de dire qu'effectivement je ne me sentais pas très bien et que j'allais me mettre au lit.

Mais Satagira me suivit dans la galerie et quand nous fûmes seuls, il me présenta des excuses : il est vrai qu'il m'avait négligée longtemps en faveur de la mère de son fils mais les choses changeraient après son retour ; je n'aurais plus à passer mes nuits toute seule sur la terrasse.

Il faisait preuve d'une tendresse qui semblait renaître des cendres d'un amour de jeunesse depuis longtemps éteint et j'étais obligée de reconnaître que cet amour m'avait longtemps été uniquement destiné avec une certaine fidélité obstinée. Mais bien que cela eût pu me le rendre plus aimable et me faire hésiter dans mon projet, ses mots d'adieu prononcés d'une voix mielleuse et avec une familiarité répugnante me renforcèrent au contraire dans ma détermination.

- 33 -

Angulimala

Un calme terrible tomba sur moi lorsque je retrouvai ma chambre. Il ne restait plus rien à considérer, plus de doutes à combattre, plus de questions sans réponse. Tout était décidé et c'était le propre karma de Satagira qui l'avait conduit là. Par sa double trahison sa vie avait, de toute évidence, été remise entre les mains d'Angulimala et les miennes.

* * *

Je m'endormis à peine allongée, comme si mon corps et mon esprit s'efforçaient de faire passer au plus vite les heures vides de l'attente.

Le soir tombé, j'allai à la terrasse. La lune n'était pas encore levée. Je n'eus pas longtemps à attendre. L'immense silhouette d'Angulimala passa par-dessus le parapet et il s'avança droit vers moi. Assise très droite sur le divan, mon visage était légèrement détourné de lui. Sans bouger, les yeux fixés sur les dalles de marbre colorées, je dis :

« Je sais ce que vous désirez savoir. Je sais tout : l'heure de son départ, la taille de son escorte, la direction qu'il va prendre et les routes qu'il va emprunter. Par son mauvais karma, il m'a donné toutes ces informations sans que je ne lui demande rien ; sinon je ne saurais rien car je n'aurais pas cherché à obtenir ces renseignements en feignant la tendresse. »

Etrangement, j'avais tenu à lui dire cela car même dans une situation pareille, alors que je m'apprêtais à devenir l'instrument d'un crime, il m'eût été intolérable d'apparaître à ses yeux plus méprisable que je ne l'étais.

La suite de mon discours avait été tout aussi étudiée.

« Par contre, vous ne saurez rien de tout cela si vous ne me promettez pas d'abord que vous vous limiterez à le tuer, sans le torturer, et que vous ne tuerez que lui et personne de son escorte à moins que ce ne soit pour vous défendre. Je vous indiquerai un endroit où vous le trouverez absolument seul et où vous pourrez lui porter un coup mortel sans avoir besoin de livrer bataille. Je vous demande donc de me faire ce serment sinon, même si vous deviez me tuer, je ne dirais rien. »

« Aussi vrai que jusqu'à ce jour j'ai été le fidèle serviteur de la déesse Kali, je ne tuerai personne de son escorte et il ne subira pas la torture. »

« Bien, je vous fais confiance. A présent écoutez et notez chaque détail avec précision. Vos complices en ville ont dû vous dire qu'une expédition contre les voleurs se préparait pour demain. Il s'agit là d'une ruse pour détourner votre attention. En réalité, Satagira escorté de trente cavaliers sortira de la ville par la porte sud une heure après minuit. Il laissera le bois de Simsapas à sa gauche et s'engagera vers le sud pour ensuite reprendre la direction de l'est en empruntant des chemins de traverse. »

* * *

Je lui donnai ensuite une description très exacte du voisinage, y compris le ravin étroit que Satagira emprunterait et où il pourrait aisément et sûrement être tué.

Un silence oppressant suivit mes paroles. Je n'entendais plus que ma respiration bruyante. Je savais que je n'avais pas encore la force de me lever et de quitter la terrasse comme j'avais prévu de le faire.

Finalement Angulimala parla. Dans sa voix, une note de gentillesse et même de tristesse me surprit tellement que, presque terrifiée, je sursautai involontairement.

« C'est ainsi que les choses auraient pu se passer, dit-il. Et vous, la douce épouse qui n'a certainement jamais fait

volontairement de mal à personne, seriez maintenant de connivence avec la pire des créatures, un mécréant dont les mains dégoulinent de sang. Le meurtre de votre mari aurait pesé sur votre conscience et tracerait déjà pour vous de noirs chemins karmiques en direction des enfers — c'est ce qui se serait passé si vous aviez effectivement parlé à Angulimala le voleur. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. A qui donc m'étais-je adressée ? C'était bien la voix d'Angulimala malgré cet incroyable changement de ton. Je me tournai abruptement vers lui, totalement désorientée par ce discours, et le regardai attentivement. Il n'y avait pas de doute, c'était bien le chef des bandits qui se tenait là devant moi, même si son attitude était autre que celle de l'homme qui m'avait effrayée la veille.

« N'ayez crainte, noble dame, ajouta-t-il, tout cela n'est pas encore arrivé. Rien n'est arrivé, pas plus que si vous vous étiez adressée à cet arbre. »

Ces paroles me déconcertèrent tout autant que les précédentes mais je finis par comprendre que, pour une raison ou une autre, il avait renoncé à son projet de vengeance contre Satagira.

Après toutes les batailles intérieures que j'avais dû livrer pour pouvoir consentir à ce crime, cet incompréhensible effondrement des plans me fut une déception insupportable. La tension inhabituelle à laquelle j'avais été soumise se déversa dans un flot d'injures que je jetai à la face d'Angulimala.

Je le traitai de bandit malhonnête, de prétentieux sans foi ni loi, de pleutre, de tricheur et de bien d'autres choses encore, les pires noms que je pouvais imaginer, espérant ainsi que l'homme, connu jusqu'à Jambudvipa pour son tempérament violent, m'assène un coup mortel de son poing de fer. Mais lorsque, à bout de souffle, je m'arrêtai, Angulimala répondit d'une voix paisible qui me fit honte :

« Je mérite tout cela et plus encore mais je ne crois pas que ces mots auraient suffi à irriter le vieil Angulimala au point

qu'il vous tue, car je vois bien que c'est ce que vous espérez. Aujourd'hui, même si quelqu'un d'autre me disait la même chose et pire, non seulement je le supporterais patiemment mais je lui serais même reconnaissant de me donner l'occasion de me tester car le Maître m'a dit : 'Comme la Terre, tu dois t'exercer à l'égalité d'humeur. De même que l'on jette à la Terre ce qui est propre comme ce qui est sale et la terre n'en est ni heureuse ni horrifiée, ni dégoûtée ni humiliée, de même exerce-toi à l'égalité d'humeur de sorte que les expériences agréables et désagréables n'envahissent pas ton esprit et ne s'y accrochent pas.' En effet, Vasitthi, vous ne parlez pas à Angulimala le voleur mais à un *upasaka*, un disciple du Bouddha. »

« Quelle sorte de disciple ? Quel Maître ? » demandai-je avec une impatience méprisante, même si le discours de cet homme incompréhensible m'avait étrangement touchée.

« Celui que l'on appelle le Tathagata, Celui qui Connaît tous les Mondes, le Pleinement Eveillé, le Bouddha. C'est lui, le Maître. N'avez-vous jamais entendu parler de lui auparavant ? »

Je secouai la tête négativement et il reprit :

« Je suis très heureux d'être le premier à prononcer devant vous le nom du Tathagata. Si Angulimala le voleur vous a fait du mal dans le passé, en tant que disciple il vient de vous faire beaucoup plus de bien. »

« Qui est ce *Bouddha* ? » demandai-je à nouveau sur le même ton, sans vouloir montrer que mon intérêt avait été éveillé. « Qu'a-t-il à faire avec votre étrange attitude et quels bienfaits suis-je censée recevoir en entendant son nom ? »

« Le simple fait d'entendre le nom de Celui qu'on surnomme Le Bienvenu est comme le premier rayon de lumière pour qui est dans le noir. Mais permettez-moi de tout vous raconter, comment il est venu vers moi et comment il a changé ma vie, car il est certain que son apparition en ce jour précis est liée à son intérêt pour vous. »

Malgré l'aspect sauvage de l'homme, je lui avais déjà reconnu la veille une certaine grâce de comportement qui

m'avait surprise. Mais ce soir-là je fus bien plus encore frappée par la dignité naturelle avec laquelle il s'assit près de moi, en parfait égal.

L'Enfer des Lances

Quelques heures après le lever du soleil, ce matin, commença-t-il, je me tenais dans la forêt, aux abords de la ville, regardant au loin les tours de Kosambi, l'esprit plein d'idées de vengeance contre Satagira et me demandant si vous m'apporteriez ou pas les informations nécessaires. Puis mes yeux s'attachèrent à un voyageur solitaire qui avançait sur la route menant de la porte est de la ville à la forêt. Sa marche était calme et régulière et il portait une robe ocre. Des deux côtés de la route, bergers et fermiers s'activaient à leurs tâches journalières. Je remarquai que ceux qui étaient le plus proche de la route lui criaient des avertissements, tandis que ceux qui étaient plus loin s'arrêtaient de travailler et essayaient d'attirer son attention sur une chose qu'ils montraient du doigt. Plus il avançait, plus on cherchait à l'arrêter, allant jusqu'à le retenir par sa robe. Je voyais leurs mimiques horrifiées quand ils montraient la forêt devant eux. Je pouvais presque les entendre crier : 'N'avancez plus ! N'allez pas dans la forêt ! C'est le repaire du terrible brigand Angulimala.'

* * *

Mais le voyageur, imperturbable, poursuivait sa route en direction de la forêt. Je voyais à présent, du fait de sa robe ocre et de ses cheveux rasés, qu'il s'agissait d'un moine errant, de ceux qui appartiennent à la communauté du fils des Sakya. Il était âgé mais d'une stature impressionnante.

Je me dis : « C'est étrange. D'habitude les gens ne traversent cette forêt que par groupes de dix, vingt, trente ou même quarante hommes bien armés et ils tombent malgré tout en mon pouvoir. Or ce moine vient seul, en conquérant. »

Agacé d'être défié aussi ouvertement, je décidai de le tuer, d'autant qu'il aurait pu être un espion de Satagira. En cela je me fiais aux dires de mon ami Vajashravas qui m'avait décrit les ascètes comme des hypocrites corrompus qui exploitaient les peurs superstitieuses du peuple ignorant.

Me décidant sur-le-champ, je saisis ma lance, glissai mon arc et mon carquois sur l'épaule et pris la route pour suivre le moine qui venait de pénétrer dans la forêt. Lorsque j'eus trouvé un endroit propice où aucun arbre ne me cachait la vue, je lui décochai une flèche qui aurait dû lui transpercer le côté gauche et toucher son cœur — mais ma flèche s'envola bien au-dessus de sa tête.

« Cette flèche devait être défectueuse », me dis-je. J'en choisis alors une autre dans le carquois, une flèche magnifique, absolument parfaite que je tirai en direction de son cou — mais la flèche se ficha dans un tronc d'arbre sur sa gauche. La suivante arriva trop à droite et ainsi de suite jusqu'à ce que j'aie vidé tout mon carquois.

« C'est incroyable ! Inconcevable ! Combien de fois m'est-il arrivé de mettre un prisonnier le dos contre une planche et de lancer mes flèches tout autour pour tracer son contour ? Et de bien plus loin que cela ! Ne suis-je pas habitué à tirer un aigle en plein vol ? Qu'arrive-t-il à mes mains, aujourd'hui ? »

Pendant ce temps le moine avait beaucoup avancé, alors je courus derrière lui pour le tuer avec ma lance. Mais lorsque j'arrivai à environ cinquante pas de lui, j'eus beau courir de toutes mes forces, je ne pus absolument pas me rapprocher davantage, tandis que lui semblait marcher en toute sérénité.

Alors je me dis : « En vérité, il y a là quelque chose d'extraordinaire. N'ai-je pas rattrapé à la course des éléphants affolés et des rennes en fuite ? Et maintenant, même en courant de toutes mes forces, je suis incapable de rattraper ce vieux moine qui se promène tranquillement. Qu'arrive-t-il à mes pieds, aujourd'hui ? »

Alors je m'arrêtai et criai : « Arrête, moine ! Arrête-toi ! »

Il continua à avancer en disant : « Moi, je me suis arrêté, Angulimala. C'est toi qui devrais t'arrêter maintenant. »

Cette réponse m'étonna tout autant que le reste. « Cet homme a dû faire dévier mes flèches et m'empêcher d'avancer par une sorte de Rite de Vérité. Mais alors comment peut-il prononcer un mensonge aussi évident : dire qu'il est arrêté quand il marche et me demander de m'arrêter alors qu'il voit bien que je suis aussi immobile que cet arbre. C'est comme si l'oie en vol disait au chêne : 'Je suis arrêtée, chêne. Tu devrais t'arrêter aussi'. Il doit y avoir quelque chose là-dedans. Je ferais peut-être mieux de chercher à comprendre le sens de ces mots que de prendre la vie de ce saint homme. »

Alors je lui criai : « En marchant, tu crois, moine, que tu es arrêté et tu prétends à tort que j'avance quand je suis immobile. Explique-moi ce que tu veux dire : pourquoi dis-tu que tu es arrêté et pas moi ? »

Il me répondit :

« Angulimala, je me suis arrêté pour toujours : je m'abstiens de faire du mal aux êtres vivants, je suis en paix et je n'erre plus dans le *samsara*. Mais toi, toi qui t'acharnes contre tous les êtres, tu es condamné à errer sans cesse d'un lieu de souffrance à l'autre. »

Je répondis encore : « Je sais, bien sûr, que nous errons toujours. Mais je ne comprends pas cette chose sur le fait de s'arrêter et de ne plus bouger. Je vous en prie, Vénérable, expliquez-moi les quelques mots que vous venez de prononcer. Voyez, j'éloigne ma lance et je vous jure solennellement de vous accorder la paix. »

« Pour la deuxième fois, Angulimala, tu as menti. »

« Pour la deuxième fois ? »

« La première fois était lors du Rite de la Vérité truqué. »

Qu'il soit au courant de ce secret bien gardé ne fit que m'étonner davantage mais je ne m'y arrêtai pas et m'empressai plutôt de justifier ma ruse.

« Vénérable, mes paroles étaient peut-être ambiguës ce jour-là mais je n'ai pas menti — c'est seulement le sens des mots qui prêtait à confusion. Par contre ce que je viens de vous jurer aujourd'hui est absolument vrai et sincère.

« Non, répondit-il, car tu ne peux pas m'accorder la paix. Par contre il serait bon que toi, tu t'autorises à y goûter.

A ces mots il fit demi-tour et me fit aimablement signe d'approcher.

« Avec plaisir, Vénérable », dis-je humblement.

« Alors écoute et sois attentif. »

Il s'assit à l'ombre d'un grand arbre et me demanda de m'asseoir devant lui. Il me donna un enseignement sur les actions saines et les actions malsaines et leurs conséquences, m'expliquant tout cela en détail comme s'il parlait à un enfant. Je n'avais pas entendu de paroles aussi sages depuis l'époque où je m'asseyais la nuit, dans la forêt, aux pieds de Vajashravas.

Puis ce saint homme me révéla que nous et nous seuls, étions responsables de nos nombreuses renaissances dans les différents mondes — sur terre, au paradis ou en enfer. Selon lui, ce n'est pas un pouvoir divin arbitraire qui détermine où nous renaîtrons, mais plutôt ce qu'il y a dans notre cœur, nos pensées et nos actions. Je ne pus m'empêcher de penser alors à Vajashravas et à sa façon de nous démontrer, par simple bon sens comme par les Ecritures sacrées, qu'il ne pouvait exister de punition aux enfers. Il disait que ceci était une invention des plus faibles pour se protéger des plus forts en leur inspirant la crainte d'un châtement outre-tombe.

« Vajashravas n'a jamais vraiment réussi à me convaincre, pensai-je. Je me demande si ce moine va y parvenir. Opinion contre opinion, sage contre sage. Même si cet homme est un des grands disciples du fils des Sakya, Vajashravas était également très considéré par ses disciples et il est aujourd'hui vénéré comme un saint par le peuple. Comment savoir lequel des deux est dans le vrai ? »

« Tu n'écoutes plus ce que je dis, Angulimala, dit le moine. Tu penses à Vajashravas et à ses doctrines erronées. »

Très surpris, je dus reconnaître qu'il avait raison.

« Vous avez connu mon ami Vajashravas, Vénérable ? »

« On m'a montré sa tombe à la sortie de la ville et j'ai vu des voyageurs superstitieux lui offrir des prières comme si c'était un saint. »

« Ce n'est donc pas un saint, selon vous ? »

« Si c'est ce que tu crois, allons lui rendre visite et voir comment il vit sa sainteté. »

Il prononça ces paroles comme s'il s'agissait d'aller rendre visite à un voisin. Complètement ahuri, j'ouvris de grands yeux et dis : « Rendre visite à Vajashravas ? Comment serait-ce possible ? »

« Donne-moi la main, dit-il. Je vais entrer dans un état de méditation profonde qui permet, à ceux dont le cœur est pur et stable, de voir le chemin des dieux et celui des démons. Nous pourrions retrouver sa trace et ce que je verrai tu le verras aussi. »

Je lui donnai ma main. Il resta assis là, parfaitement immobile pendant un certain temps, les yeux baissés, le regard tourné vers l'intérieur. Au début rien ne se passa mais brusquement je ressentis ce que doit ressentir celui qui se noie quand le démon qui vit sous la mer le tire sous l'eau de sorte que le ciel bleu et les arbres de la rive disparaissent tandis que les vagues se referment sur sa tête et que l'obscurité l'envahit de toutes parts.

Des langues de feu apparaissaient pourtant de temps à autre autour de moi et un rugissement puissant grondait dans mes oreilles. Je me retrouvai finalement dans ce qui ressemblait à une vaste grotte. Il y faisait très sombre mis à part l'illumination intermittente provenant d'innombrables éclairs. Lorsque je me fus habitué à cette obscurité, je découvris que ces éclairs de lumière provenaient de lances de métal manipulées par des bras invisibles, comme si une bataille avait lieu entre des fantômes. J'entendais également des cris — pas les cris

féroces et braves de guerriers heureux de livrer bataille, mais des cris de douleur et des gémissements de blessés, lesquels me demeuraient invisibles. Ces bruits terrifiants provenaient en effet de plus loin, là où les lances en mouvement formaient une brume de lumière tremblante. Devant nous, tout était vide.

Dans cet espace vide, trois silhouettes apparurent soudain, comme vomies de la gueule noire d'un terrier qui s'ouvrait sur notre droite. L'homme au centre était Vajashravas. Son corps nu tremblait des pieds à la tête comme s'il mourait de froid ou brûlait de fièvre. Ses deux compagnons avaient un corps humain sur des pattes d'oiseau aux serres puissantes ; l'un avait une tête de poisson et l'autre une tête de chien. Chacun avait une longue lance à la main. Celui à la tête de poisson parla le premier :

« Sachez, monsieur, que vous êtes dans l'Enfer des Lances. Selon la sentence du Juge de l'Enfer, vous devez y endurer pendant dix mille ans un châtement consistant à être transpercé par ces lances sans répit. Ensuite vous renaîtrez quelque part selon votre karma. »

Celui à la tête de chien dit ensuite : « A chaque fois que deux lances se croisent dans le cœur, cela signifie que mille ans de votre châtement infernal se sont écoulés. »

A peine eut-il fini de parler que les deux gardes embrochèrent Vajashravas de leur lance. Alors, comme obéissant à un signal, toutes les armes alentour furent lancées dans sa direction, leur pointe le pénétrant de toutes parts, comme des vautours se jetant sur un cadavre enfoncent leur bec dans sa chair.

Suffoqué par l'horreur de cette scène et par les cris pitoyables que poussait Vajashravas dans son agonie, je perdis connaissance. Quand je revins à moi, je me retrouvai dans le bois, sous l'arbre gigantesque, prostré aux pieds du Maître.

« Tu as vu, Angulimala ? »

« J'ai vu, Maître. »

Je n'osai pas ajouter « Aidez-moi ! » car comment aurais-je, *moi*, pu être aidé ?

« Si, après ta mort physique, le Roi Yama, Juge des Morts te condamnait au même châtimeut, serait-ce plus que tu ne le mérites ? »

« Non, Maître, ce ne serait pas plus que je ne le mérite. »

« Et vivre une vie qui mène — à juste titre, comme tu le reconnais toi-même — à de telles tortures, est-ce vraiment une bonne chose à faire ? »

« Maître, je renonce définitivement, en ces lieu et heure, à poursuivre une telle vie. Je renierai toutes mes pratiques démoniaques pour un seul mot de votre Enseignement. »

« Tu sais, Angulimala, un jour, il y a très longtemps de cela, le Juge de la Mort a profondément réfléchi et voici ce qu'il a conclu : 'En vérité, celui qui a commis des offenses dans ce monde est puni par un océan de malheurs. Si seulement je pouvais naître sous forme humaine et qu'un Tathagata, un Bouddha pleinement éveillé apparaisse dans le monde, que je puisse entendre le Dhamma de sa bouche et que je puisse le comprendre !'

« Et voilà : ce que le Juge espérait tant pour lui-même est advenu, Angulimala. Tu t'es incarné sous forme humaine, et c'est une chance exceptionnelle car, tout comme les bosquets chantants, les forêts magnifiques, les belles montagnes et les lacs de lotus sont rares en comparaison des jungles perdues, des montagnes désolées et des déserts arides, de la même manière, rares sont les êtres qui s'incarnent sous forme humaine par rapport à ceux qui naissent dans les autres royaumes d'existence.

« De même rares sont les générations qui prennent naissance en même temps qu'un Bouddha et plus rares encore, parmi ces générations, sont ceux qui ont la chance de rencontrer le Tathagata en personne.

« Mais toi, Angulimala, tu as pris forme humaine, au moment où un Bouddha apparaissait sur terre, tu l'as rencontré

et tu as la possibilité de le suivre, d'être avec le Bouddha en personne. »

En entendant ces mots, je joignis les mains à la hauteur de ma poitrine et m'exclamai :

« Vénérable ! Vous êtes le Bouddha parfaitement Eveillé ! Vous, le plus noble de tous les êtres, vous avez eu pitié du plus vil ! Et vous me permettriez de rester auprès de vous ? »

« Oui, répondit le Maître. Mais écoute :

« Parmi les rares personnes qui rencontrent le Maître, rares sont celles qui entendent son Enseignement et plus rares encore celles qui le comprennent. Toi, non seulement tu entendras les Enseignements mais tu les comprendras. Suis-moi, disciple ! »

Le Tathagata était entré dans la forêt comme un chasseur d'éléphants monté sur son éléphant dressé. Il la quitta comme un chasseur d'éléphants suivi par un éléphant sauvage qu'il a su apprivoiser.

C'est ainsi, madame, que je viens à vous aujourd'hui, non comme Angulimala le voleur mais comme Angulimala le disciple. Voyez ! J'ai abandonné ma lance et mon bâton, mon couteau et mon fouet. J'ai juré de ne plus tuer ni torturer et dorénavant je n'aurai plus que paix et amour à offrir à toutes les créatures vivantes.

Une Pure Offrande

J'ignore combien de temps il me fallut pour retrouver la parole, mais je crois que pendant un long moment je restai assise là sans prononcer un mot, à revivre point par point l'histoire d'Angulimala — et plus j'y pensais, plus je m'émerveillais.

Bien que j'aie souvent entendu des légendes où les dieux accomplissent des miracles — en particulier Krishna lors de son passage sur terre — rien ne m'avait jamais paru aussi fantastique que ce qui était arrivé à Angulimala ce jour-là dans la forêt.

* * *

Je me demandai alors si cet homme extraordinaire qui avait réussi à transformer en quelques heures le plus cruel des meurtriers en cet homme doux qui venait de s'adresser à moi, si ce Maître ne serait pas aussi en mesure d'apaiser mon cœur troublé et agité de passions contradictoires. Saurait-il faire disparaître, par la lumière de sa parole, le nuage noir du chagrin qui m'oppressait ? Peut-être était-ce plus difficile, peut-être la solution à ce problème était-elle au-delà des pouvoirs du plus saint des sages ?

Je craignais que tel ne soit le cas mais demandai néanmoins où je pouvais trouver ce moine qu'il appelait son Maître et si je pourrais lui parler.

« Il est bien que vous posiez cette question en premier, répondit Angulimala. D'ailleurs, qu'y a-t-il d'autre à demander ? En réalité je ne suis venu vers vous ce soir que dans ce but. Nous qui devons nous associer pour faire le mal, associons-nous pour le bien. Le Tathagata réside actuellement dans le bois de simsapas dont vous avez parlé. Allez-y demain à la tombée

de la nuit. Les moines et les nonnes auront eu le temps de finir leur méditation silencieuse et se seront rassemblés devant l'ancien temple de Krishna. Là, le Maître s'adressera à eux et à tous ceux qui seront présents car chaque jour de plus en plus de personnes de la ville vont écouter les enseignements du Tathagata. Ces entretiens durent parfois jusque tard dans la nuit.

« Je savais déjà tout cela depuis longtemps car, dans ma monstrueuse folie, j'avais envisagé d'attaquer un soir cette assemblée. Les moines reçoivent des dons en nourriture et en étoffes qui, bien que de peu de valeur, ne sont pas à négliger. Pire encore, j'espérais capturer quelques notables de l'assemblée et demander une rançon en échange. Mais par-dessus tout, j'espérais que de telles exactions commises aux portes de la ville forceraient Satagira à sortir. J'ignorais alors qu'il devait partir en voyage.

« Ne manquez donc pas, noble dame, d'aller à l'ancien temple de Krishna demain au coucher du soleil. Vous y trouverez une source de bonheur pour le reste de votre vie. Quant à moi, je n'ai qu'une envie, c'est d'y retourner le plus tôt possible. Peut-être aurai-je manqué le discours de ce soir mais je sais que par une belle nuit de clair de lune comme celle-ci, les moines restent tard à discuter de spiritualité et permettent aux autres d'écouter. »

Il s'inclina profondément devant moi puis s'éloigna rapidement. Le lendemain matin, j'envoyai un message à Medini et son mari Somadatta. Ils se montrèrent tout aussi empressés à m'accompagner au bosquet de Krishna qu'autrefois quand il s'était agi d'y organiser la rencontre de deux amoureux. En fait, Medini avait déjà demandé à son mari de l'y mener un soir car elle était très au fait de ce qui se disait en ville, mais il avait hésité par crainte des moqueries du Brahmane qui officiait chez eux. Elle était donc ravie d'avoir reçu une invitation écrite de la part de l'épouse du ministre, ce qui ferait taire leur tyran religieux.

Medini et moi rejoignîmes Somadatta sur le marché où il réglait ses affaires pour qu'il nous aide à choisir des étoffes

convenables pour vêtir moines et nonnes. J'achetai aussi une grande quantité de médicaments. De retour à la maison nous dévalisâmes le cellier : pour nos offrandes, nous choisîmes des pots du meilleur *ghee*, de miel, de sucre et des conserves de toutes sortes. Je disposais aussi chez moi des parfums les plus raffinés, de bois de santal et d'encens. Enfin, au jardin, nous fîmes une abondante cueillette de fleurs, à la mesure de notre enthousiasme.

Lorsqu'arriva enfin l'heure tant attendue, tout cela fut chargé sur un chariot tiré par nos bœufs. Nous prîmes place sous l'auvent d'un autre équipage tiré par deux chevaux pur-sang Sindh à la robe argentée que je nourrissais moi-même chaque matin de riz de trois ans d'âge. Le soleil tombait déjà derrière les coupes et les tours de la ville derrière nous. Ses rayons dorèrent la poussière soulevée par la multitude de gens qui, comme nous, étaient sortis pour voir et entendre le Bouddha.

Nous atteignîmes bientôt l'entrée de la forêt. Là, comme tout le monde, nous dûmes poursuivre notre route à pied, suivis par nos serviteurs chargés de notre lot d'offrandes.

* * *

Je n'avais pas remis les pieds dans cette forêt depuis la nuit où nous nous étions quittés. En y entrant ce soir-là, accompagnée des mêmes personnes qu'autrefois, ce souvenir poignant me perça le cœur au point que je m'arrêtai net, pétrifiée. C'était comme si mes sentiments d'amour s'étaient mis en travers de ma route et que, de toute leur force retrouvée, ils m'accusaient de désertion et de tromperie parce que je n'étais pas venue ici respirer le doux parfum du souvenir mais chercher la paix pour un cœur déçu et torturé. En y renonçant délibérément, ne trahissais-je pas mon amour ? N'étais-je pas sur le point de violer mon serment par peur de souffrir ?

Je restai là, debout, en proie à la plus totale incertitude, incapable de décider si je devais rester ou repartir. Medini, à mes côtés, bouillait d'impatience à la vue de la foule qui nous dépassait sans cesse.

Je regardai autour de moi : la forêt délicatement illuminée par les derniers rayons du soleil ; le murmure apaisant des feuilles ; les gens qui se taisaient en entrant et regardant autour d'eux d'un air à la fois curieux et intimidé ; ici et là, au pied d'un arbre, un moine enveloppé dans les plis de sa robe dorée, jambes croisées, absorbé en méditation ; un de ces moines se levant sans un regard alentour pour se diriger vers un but commun bien qu'invisible à nos yeux. Tout cela était chargé d'une paisible sérénité mystique et semblait témoigner du fait que ce qui se passait ici était si inhabituel et sacré qu'aucune force terrestre n'aurait su s'y opposer, pas même l'amour.

Alors je poursuivis résolument ma route et les mots du Maître à Angulimala résonnaient dans mes oreilles comme la cloche d'un temple : de nombreuses générations d'humains apparaissent et disparaissent sans qu'un Bouddha ne prenne naissance et parmi les contemporains d'un Bouddha, rares sont ceux qui ont la chance de le voir et de l'entendre. J'avais conscience d'avoir la chance extraordinaire de m'apprêter à faire une expérience que de nombreuses générations à venir m'envieraient

Lorsque nous atteignîmes la clairière où se trouvait le temple, une foule immense y était rassemblée, composée de laïcs, de moines et de nonnes. Ils étaient debout, pour la plupart, en petits groupes, proches de la ruine qui s'élevait juste en face de nous. Je remarquai, à peu de distance de nous, un groupe de moines parmi lesquels il était impossible de ne pas distinguer une gigantesque silhouette qui dépassait les plus grands d'une bonne tête.

Nous regardions autour de nous pour savoir où aller quand, entre le groupe des moines et nous, apparut un personnage âgé, vêtu de la robe dorée de la communauté des moines. De haute stature, il avait un port royal et de ses nobles

traits émanait une paix telle que je pensai aussitôt : « Je me demande s'il s'agit là du prince Sakya que les gens appellent le Bouddha. »

Il avait dans les mains quelques feuilles de simsapa et, se tournant vers le petit groupe de moines il leur dit : « Qu'en pensez-vous, Bhikkhus ? Où y a-t-il plus de feuilles : dans mes mains ou sur tous les arbres de la forêt ? »

Les moines répondirent : « Vous avez peu de feuilles dans les mains, Vénérable, par rapport au nombre de feuilles dans la forêt. »

Alors celui qui était effectivement le Bouddha dit : « De la même manière, les choses que j'ai découvertes mais que je ne vous ai pas révélées sont bien plus nombreuses que celles que je vous ai révélées. Et pourquoi ne vous ai-je pas tout révélé ? Parce que cela ne vous aiderait en rien sur le plan spirituel, cela ne vous soutiendrait pas dans votre vie de renoncement, cela ne vous conduirait ni à vous écarter du monde, ni à abandonner le désir, ni à aborder le changement qui est la fin de tous les changements ; cela ne vous conduirait ni à la paix ni à la réalisation du Nirvana. »

« Alors ce vieux fou avait raison ! » s'exclama Kamanita.

« Quel vieux fou ? » demanda Vasitthi.

« Ce moine avec qui j'ai passé la dernière de mes nuits sur terre sous le hangar du potier dans les faubourgs de Rajagaha. Il insistait pour m'exposer les Enseignements du Maître et, sur le moment, j'ai cru qu'il n'en était pas capable. Pourtant il semble qu'il m'ait rapporté ses paroles très fidèlement. Il m'a même dit où cela se passait et je me souviens encore combien l'évocation de ce lieu m'a ému. Si j'avais su que tu étais présente ce jour-là, j'en aurais été encore plus touché ».

« Il devait être dans l'assistance, dit Vasitthi. En tous cas il t'a bien rapporté les faits. Ensuite le Maître ajouta :

'Et que vous ai-je dit, mes amis ? Je vous ai dit ce qu'est la Souffrance, ce qui est à l'origine de la Souffrance, ce qu'est la Cessation de toute Souffrance et quel est le Chemin qui mène à

la Cessation de toute Souffrance — tout cela je vous l'ai dit. Alors, que ce que j'ai révélé reste révélé et ce que je n'ai pas révélé reste non révélé.'

En prononçant ces mots, il ouvrit la main et laissa tomber les feuilles. L'une d'elles tourbillonna près de moi. J'eus le courage de faire un pas en avant et de l'attraper avant qu'elle ne touche le sol, avec le sentiment de la recevoir, pour ainsi dire, des mains du Maître. Je cachai ce précieux souvenir dans mon corsage, comme un symbole de ce premier message du Bouddha qui nous donnait déjà un aperçu de la richesse infinie de sa compréhension — et je l'ai gardé jusqu'à ma mort.

Mon mouvement avait attiré l'attention du Maître. Le très grand moine dont j'ai parlé plus tôt s'inclina devant lui et lui murmura quelque chose, suite à quoi le Maître me regarda à nouveau et me fit signe d'approcher. Le moine s'approcha alors :

« Venez, noble dame », dit-il — et je reconnus aussitôt la voix d'Angulimala — « le Maître va recevoir lui-même vos offrandes. »

Angulimala s'était rasé la tête et la barbe, il portait les vêtements des disciples du Bouddha mais, bizarrement, sa transformation ne me surprit pas. Son comportement avait tellement changé que porter la robe de moine paraissait aussi naturel pour lui maintenant que porter le collier de doigts l'avait été lorsqu'il était voleur.

Nous nous approchâmes tous du Bouddha, nous inclinant respectueusement et le saluant en joignant les paumes au niveau de la poitrine. J'étais toutefois incapable de prononcer un mot.

« Vos offrandes sont luxueuses, noble dame, et les besoins de mes disciples sont modestes. Ils ont hérité de la Vérité, pas de choses matérielles. Mais tous les Bouddhas du passé ont recommandé la pratique des offrandes et ont accepté avec reconnaissance les dons de leurs fidèles. C'est ainsi que le Sangha reçoit ce dont il a besoin pour vivre et que les fidèles ont l'occasion de développer la générosité.

« Car si les gens connaissaient les fruits du don comme je les connais, même s'ils n'avaient qu'une poignée de riz, ils ne la mangeraient pas sans en donner une part à plus pauvre qu'eux et les pensées égoïstes qui obscurcissent leur esprit disparaîtraient. Que votre offrande pure soit donc acceptée par le Sangha. J'appelle « offrande pure » ce qui purifie celui qui donne comme celui qui reçoit. Comment cela est-il possible ? C'est possible, Vasitthi, quand celui qui offre mène une vie pure et a le cœur noble et quand celui qui reçoit mène une vie pure et a le cœur noble. Alors le donateur est purifié et l'autre aussi. Telle est, Vasitthi, la pureté de la suprême offrande pure comme celle que vous venez de faire. »

Le Maître se tourna ensuite vers Angulimala :

« Va, mon ami, placer ces offrandes près des autres. Mais auparavant, conduis nos nobles invités à des sièges face aux marches du temple car c'est de là que je vais m'adresser à l'assistance aujourd'hui. »

Angulimala fit signe à nos serviteurs de l'attendre puis nous demanda de le suivre. Nous prîmes des fleurs et plusieurs beaux coussins puis, derrière notre guide, nous dirigeâmes vers le temple, fendant la foule de plus en plus nombreuse qui s'écartait respectueusement sur notre passage.

Arrivés au temple, nous enroulâmes nos guirlandes de fleurs autour des piliers en ruine et installâmes les coussins sur les gradins. Medini et moi prîmes ensuite un panier plein de roses pour en jeter les pétales en haut des marches sur le tapis épais où le Maître allait s'asseoir.

Entre-temps l'assemblée s'était regroupée en deux vastes demi-cercles, laïcs à gauche du temple et moines et nonnes à droite. Les gens étaient assis sur des coussins de paille ou sur le tapis naturel que formaient les feuilles de simsapa. Quant à nous, nous prîmes place sur un pilier effondré, à quelques pas des gradins.

Il devait y avoir quelque cinq cents personnes et pourtant un silence absolu régnait dans le cercle. On n'entendait que le

chant des criquets, le bruissement des feuilles et le profond murmure de la forêt.

- 36 -

Le Bouddha et Krishna

Le soleil couchant lançait la flèche de ses rayons dorés entre les troncs, comme pour bénir l'assemblée silencieuse réunie dans les profondeurs de la forêt. Des nuages rosés apparaissaient entre le sommet des arbres, de plus en plus lumineux, comme si une seconde assemblée se réunissait là-haut parmi les hôtes des cieux.

* * *

Les murs noirs et croulants du temple absorbèrent cet adieu étincelant du soleil comme un vieil homme aspire avidement un élixir de jouvence. Ombres et rayons de lumière se mêlèrent en une étrange symphonie, faisant apparaître toutes sortes de formes en mouvement : dieux dans le halo de leur gloire, certains portant armes et trophées, d'autres agitant huit bras ; déesses aux hanches voluptueuses et aux lèvres sensuelles ; démons en forme de serpents, monstres grimaçants ; corps humains pris dans une foule, trompes d'éléphants, têtes de chevaux, cornes de taureaux, bois de cerfs, mâchoires de crocodiles, museaux de singes et cous de tigres.

* * *

Il n'y avait plus de statues dans le temple. Il s'agissait là de statues revenues à la vie qui, comme rejetant le mauvais sort d'un enchanteur, se libéraient de la matière. Tout un monde semblait s'être éveillé d'un long sommeil de pierre et ces milliers de formes se penchaient en avant pour écouter ... pour écouter l'homme calmement assis en haut des marches et dont les plis de la robe baignaient dans un rayon d'or. Lui, bien

vivant, était le seul être paisible au milieu de l'agitation et de l'illusion causées par les disparus.

Le silence de l'assemblée paraissait à présent plus profond, les feuilles elles-mêmes s'étaient tues. Alors le Maître commença à parler.

Il parla du temple sur les marches duquel il était assis et où nos ancêtres, pendant des siècles, avaient adoré Krishna, espérant qu'il les guiderait vers une vie aussi héroïque que la sienne, qu'il leur donnerait sa force et qu'à la fin de leur vie, il les conduirait à son paradis où ils jouiraient de tous les plaisirs divins. Tandis que nous, leurs descendants, nous étions réunis pour écouter les paroles de vérité des lèvres du Tathagata, pour apprendre à mener une vie pure et parfaite et pour finalement, après avoir complètement abandonné la haine et le désir des choses périssables et impermanentes, atteindre la fin de toute souffrance et le Nirvana. Ainsi, lui, le Bouddha, le Pleinement Eveillé, terminait la tâche du Dieu Rêveur tandis que nous terminions la tâche que nos ancêtres avaient entreprise avec le noble enthousiasme de l'enfance.

« Là, vous voyez, dit-il, un artiste d'autrefois a reproduit dans la pierre le combat de Krishna contre l'éléphant. » Il montra du doigt un bas-relief qui se trouvait presque à mes pieds. Le dernier rayon de lumière caressait la relique couverte de mousse et permettait d'y distinguer encore clairement la silhouette d'un jeune homme, pied posé sur la tête d'un éléphant, en train de lui arracher une défense.

Le Maître raconta alors comment le roi de Mathura, l'horrible tyran Kamsa, avait invité Krishna à sa cour à l'occasion de jeux dans ses arènes ; comment il avait ordonné à son cornac de lancer le plus féroce éléphant de guerre contre le jeune homme avant que les jeux ne commencent ; comment Krishna avait tué le monstre et comment, à la plus grande terreur du roi, il était entré dans l'arène couvert de sang tenant à la main la défense arrachée à l'éléphant.

« Certaines personnes qui voulaient du mal au Tathagata, poursuivit-il, ont aussi lancé un éléphant sauvage contre lui. En

voyant le monstre s'élancer sur moi, j'ai été pris de compassion car du sang coulait des blessures que lui avaient infligées ses bourreaux pour le mettre en furie. La compassion grandit encore quand je constatai qu'il ne s'agissait pas seulement là d'une créature blessée mais aussi qu'elle était dans la confusion la plus totale, en proie à une rage aveugle. Un animal doté par la nature de courage, d'intelligence et d'une force extraordinaire, transformé en monstre fou du fait de la cruauté des hommes, était sur le point de détruire un Bouddha — cette créature éperdue ne pourrait probablement plus jamais s'incarner sous forme humaine ni emprunter le chemin qui mène à l'éveil.

« Empli de compassion, il n'y avait pas de place en moi pour la peur et je ne pensais pas au danger que j'encourais car je me disais : 'Si je parviens à lancer ne serait-ce que la plus petite étincelle de lumière dans cette sombre tempête, cette étincelle grandira peu à peu et quand cette créature, conduite par la lumière, parviendra à une existence humaine, elle pourra plus facilement rencontrer le Dhamma du Tathagata — celui-là même qu'elle avait tenté de tuer autrefois — et cet enseignement l'aidera à se libérer.' »

Le Maître décrivit ensuite comment, en concentrant son esprit sur cette intention, il avait arrêté l'animal en pleine course, levé la main dans un geste apaisant, regardé la créature enragée avec compassion et prononcé des paroles qui touchèrent son cœur enfiévré. L'énorme animal arrêté dans sa charge, balança sa grosse tête d'avant en arrière, hésitant et finalement fit entendre, au lieu du grondement furieux d'avant, un ou deux barrissements timides. En même temps, il lança sa trompe en l'air et la fit balancer dans toutes les directions, comme le fait l'éléphant blessé que l'on pourchasse dans la forêt pour essayer de sentir son ennemi dissimulé — et, en vérité, celui-ci s'était trompé d'ennemi.

Il finit par s'approcher à quelques pas du Maître et, pliant les genoux, s'abaissa comme devant le roi Ajatasattu quand celui-ci voulait le monter. Emmerveillée, la foule s'approcha et recouvrit l'éléphant de guirlandes, de bijoux et d'ornements de

toutes sortes. Mais celui-ci aspira de sa trompe la poussière des pieds du Tathagata, la souffla sur sa propre tête puis retourna à son étable.

« Ainsi, conclut le Bouddha, le Tathagata a repris la bataille de Krishna contre l'éléphant, l'a spiritualisée, raffinée et menée à son terme. »

* * *

En écoutant cette histoire, je ne pus m'empêcher de penser à Angulimala, le plus sauvage de tous les humains qui hier encore souhaitait détruire le Bouddha et qui depuis n'avait pas seulement été apprivoisé mais aussi éveillé au Dhamma par le pouvoir irrésistible de la vertu et de la sagesse du Bouddha. Je le voyais tranquillement assis en face de moi, parmi les moines, en tous points transformé. C'est pourquoi il me sembla que le Maître s'adressait tout particulièrement à moi car j'étais la seule — en dehors des moines — à pouvoir comprendre toute la portée de ses paroles.

Le Bouddha parla ensuite de Krishna en tant que le Seize Mille Cents Fois Epoux car c'est ainsi que nos ancêtres l'avaient adoré en ces lieux. Là encore, j'eus l'impression qu'il faisait secrètement référence à moi car je me souvenais que la prophétesse, le soir de notre dernière rencontre, avait fait allusion à Krishna sous ce nom-là. Aussi je ne pus empêcher mon cœur de s'emballer en l'entendant.

Ensuite, avec l'humour que j'appris à connaître plus tard chez lui, le Maître raconta comment Krishna s'était emparé de tous les trésors volés au château du roi démoniaque Naraka :

« Et un beau jour, dit-on, il épousa toutes les vierges du lieu et toutes au même moment, apparaissant à chacune individuellement comme son mari. Les femmes étaient au nombre de seize mille cent et le dieu apparut à chacune d'entre elles sous autant de formes différentes, si bien que chacune pensa : 'C'est moi et moi seule que le divin Seigneur a choisie.'

« De la même manière, poursuit le Maître, quand le Tathagata expose le Dhamma face à une assemblée de plusieurs centaines de moines, de nonnes et de disciples laïcs des deux sexes, nombreux sont ceux parmi eux qui pensent : 'C'est à moi et à moi seul que s'adressent ces paroles.'

« Car je dirige la force de mon esprit sur la nature individuelle de chaque chercheur de paix et les paroles prononcées sont une réponse à la nature combinée de toutes les personnes présentes. Ainsi ceux qui reçoivent et comprennent l'enseignement sont apaisés, en harmonie avec eux-mêmes et les autres, et souvent croient qu'ils ont été 'choisis'.

« Ainsi le Tathagata reprend l'état de Seize Mille Cents Fois Epoux de Krishna, le spiritualise, le raffine et le mène à son terme. »

Bien entendu, je me dis aussitôt que le Maître avait lu mes pensées et me réprimandait discrètement pour que je ne me flatte pas d'occuper une position privilégiée et ne devienne pas la proie d'une laide vanité.

* * *

Le Bouddha dit alors que, selon les croyances de nos ancêtres, bien que Krishna fût le Dieu Suprême, il était descendu des cieux pour s'incarner dans le monde des hommes. Eh bien, lorsqu'après d'ardents efforts le Maître avait réalisé l'éveil parfait, la certitude bénie et durable d'être libéré, sa tendance première avait été de jouir seul de cette sérénité transcendante sans faire savoir aux autres ce qu'il avait compris.

« Je me dis : Cette Vérité est profonde et difficile à percevoir. C'est le but suprême. Une simple compréhension intellectuelle ne peut l'atteindre. Seuls les sages peuvent expérimenter sa subtilité. Cette génération qui court après les plaisirs se nourrit d'attachements, adore les attachements, multiplie les attachements. Il est difficile pour une telle génération de voir la Vérité de la loi de cause à effet et de

l'Interdépendance. Il lui sera également difficile de comprendre les implications de cette loi : la libération de toutes les formes d'existence, la cessation de tous les désirs, l'abandon de toutes les illusions, la réalisation du Nirvana. Si j'essayais d'expliquer cette vision complexe, les gens ne comprendraient pas et ce serait éprouvant et pénible pour moi.

« Etant donné ces circonstances, j'étais plutôt enclin, par nature, à ne rien faire et à ne pas enseigner le Dhamma. Puis je jetai un regard plus lointain sur le monde et une comparaison me vint à l'esprit : sur un lac de lotus, on voit des fleurs qui grandissent sous l'eau et y restent, d'autres qui remontent à la surface et flottent et d'autres encore qui s'élèvent au-dessus des eaux et se libèrent de tout contact avec le lac. Je vis que, de la même manière, il existe dans ce monde des êtres de nature grossière, d'autres de noble nature et d'autres enfin extrêmement nobles. Et je me dis : 'Il y a des êtres qui n'ont que très peu de poussière dans les yeux mais qui se perdront s'ils n'entendent pas le Dhamma. Peut-être certains d'entre eux comprendront-ils la Vérité.' C'est par compassion pour ces êtres que j'ai décidé d'exposer le Dhamma au monde.

« C'est ainsi que le Tathagata a repris l'incarnation de Krishna sur terre sous forme humaine, lui a donné une nouvelle force intérieure, l'a illuminée et l'a menée à son terme. »

A ces mots, une joie inouïe m'envahit car je savais que le Bouddha me comptait parmi les fleurs de lotus sorties des eaux et que, avec son aide, je m'élèverais un jour au-dessus d'elles, libérée et purifiée des choses matérielles.

* * *

Le Maître nous parla ensuite des actions héroïques de Krishna qui lui permirent de libérer le monde des monstres et des despotes et d'apporter plus de bonheur à toutes les créatures vivantes. Il raconta comment il avait vaincu le serpent des mers Koliya, tué le démon-taureau Arishta, anéanti les monstres

Dhenuka et Kishi qui faisaient des ravages, et détruit Naraka, le prince démoniaque ; comment il avait vaincu et tué les mauvais rois Kamsa et Paundraka et d'autres tyrans sanguinaires qui terrorisaient les humains impuissants, améliorant ainsi de multiples façons le destin de l'humanité.

Quant à lui, le Maître ne combattait pas les ennemis extérieurs des hommes mais les monstres qui leur rongeaient le cœur — l'avidité, la haine, l'illusion, l'égoïsme, le désir et la soif des choses qui passent — et il libérait l'humanité non de tel ou tel tyran mais de la souffrance, tyrannie du cœur non éveillé.

Le Bienheureux parla alors de la souffrance qui accompagne la vie, toujours et partout, comme son ombre. Il me sembla qu'une douce main me soulageait du chagrin que m'avait causé mon amour, l'emportait et le lançait dans le grand fleuve de la souffrance universelle. Là, dans le tourbillon naturel des choses qui apparaissent puis disparaissent, il s'évanouit complètement à ma vue.

Au plus profond de mon cœur j'entendis alors : « De quel droit espères-tu un bonheur durable alors que *tous* les êtres souffrent ? »

J'avais connu le bonheur et j'avais su l'apprécier. Il était né, il avait duré un certain temps et il était parti — exactement comme le Bouddha disait que tout en ce monde arrive, dure et puis repart.

C'est précisément cette impermanence, dans laquelle se cache l'illusion d'être de toute chose, qui est l'inévitable source de souffrance, disait-il — inévitable jusqu'au moment où nous déracinons le désir d'exister, où nous cessons de le laisser croître parce que nous prenons conscience qu'il ne fait que créer de plus en plus d'occasions d'attachement et de souffrance.

Comme, de par leur existence même, tous les individus font partie de la souffrance du monde, je me sentais dorénavant reconnaissante des souffrances que je n'avais pas eues à endurer et prête à porter ma part du fardeau.

* * *

Il m'était désormais impossible de pleurer sur mon propre sort. Au contraire, en entendant les paroles du Maître, je me dis : « Si seulement tous les êtres n'étaient plus obligés de souffrir ! Si seulement les enseignements de ce saint homme pouvaient atteindre leur but et tous les êtres vivants, *tous*, être purifiés de l'illusion et éveillés au point d'être véritablement libérés de la souffrance ! »

Le Maître parla aussi de la fin de la souffrance et du monde, du dépassement de toutes les formes d'existence, de la libération qui mène à l'état de sérénité, dénué de tout désir, de l'abandon des illusions et du Nirvana — paroles étranges et merveilleuses qui racontaient cette île unique au milieu de l'océan agité de la naissance où les vagues de la mort se jettent impuissantes contre les rivages rocheux et vers laquelle conduit, comme sur un bateau solide, l'enseignement du Bienheureux. Il parlait de ce lieu de paix non comme on raconte ce que d'autres ont dit – prêtres ou Brahmanes – ni comme un poète qui laisse son imagination s'enflammer, mais comme quelqu'un qui décrit ce qu'il a lui-même vu et vécu.

Il est vrai qu'en tant que femme peu instruite je ne comprenais pas tout ce qu'il disait mais j'ose dire que peu d'hommes, même parmi les plus savants, l'auraient facilement compris.

Il y avait même des choses que j'avais du mal à concilier. Par exemple, le Maître disait que ni le mot « existence » ni le mot « non-existence » ne pouvaient décrire la réalité de la Vie et que les mots « absence de vie » étaient encore plus loin de la Vérité ... Pourtant, au fond de moi, j'entendais un chant nouveau et incomparable, chant dont je ne comprenais que quelques paroles mais dont la musique touchait mon cœur et le comblait. Quelle musique ! Des notes d'une pureté de cristal auprès desquelles tout autre son eut paru vide et éteint, des mélodies venues de si loin qu'elles éveillaient une ardeur profonde qui jamais ne s'éteindrait.

* * *

Entre-temps la nuit était tombée. La pâle lumière de la lune qui s'était levée derrière le temple baignait toute la clairière d'ombres et de lumières. La silhouette de l'orateur était devenue indistincte. Les paroles prononcées dépassaient l'humain et semblaient provenir du sanctuaire lui-même, lequel avec ses lignes simples mais imposantes, s'élevait à la gloire de la vie terrestre et de la vie céleste.

Les mains croisées sur les genoux, j'écoutais et je regardais le ciel où de merveilleuses étoiles scintillaient au-dessus des arbres, près de la rivière lumineuse du Gange Céleste. Alors je me rappelai le moment où, en ce même lieu et sous de mêmes cieux, nous nous étions juré de nous retrouver ici, au Paradis de l'Ouest, paradis de plaisirs célestes comme celui de Krishna que le Maître venait de décrire.

A cette pensée mon cœur s'attrista car je n'avais plus aucun désir de me retrouver en un tel lieu, une perspective infiniment plus élevée ayant commencé à se faire jour en moi. C'est alors que j'entendis les paroles du Maître qui non seulement ne m'inspirèrent aucune crainte ni aucune déception mais me réjouirent au contraire :

« Naître c'est mourir.

Le souffle de l'Oubli qui détruit tout ne cesse d'osciller ;

Comme dans les jardins de la Terre,

Les fleurs du Paradis se fanent et meurent. »

Les Fleurs du Paradis se Fanent

« Oui, mon ami, ajouta Vasitthi, j'ai entendu ces mots que tu trouves désespérants sans la moindre crainte, tout comme en cet instant, sans chagrin et même avec joie, je constate autour de nous la vérité de ces paroles. »

* * *

Pendant que Vasitthi racontait son histoire, le processus de décomposition s'était poursuivi, lentement mais inexorablement. Il était désormais clairement visible que tous ces êtres et leur environnement se fanaient et se désintégraient peu à peu.

Les fleurs de lotus avaient déjà perdu plus de la moitié de leur couronne de pétales ; les eaux ne brillaient plus que par intermittence entre ces petits vaisseaux aux couleurs gaies et tremblaient à chaque fois que l'un d'eux tombait. Sur leur trône de fleur, à présent dépouillé de tout ornement, les habitants du Paradis de l'Ouest, autrefois si heureux, étaient assis dans des positions révélatrices de leur déclin total : la tête des uns penchait sur leur poitrine, celle des autres sur leurs épaules et un tremblement quasi fiévreux les parcourait à chaque courant d'air glacé qui soufflait depuis la cime des arbres et qui faisait pleuvoir fleurs et feuilles. La musique des *gandharvas* était tristement affaiblie et se mêlait de discordances de plus en plus nombreuses, de profonds soupirs et de plaintes angoissées. Tout ce qui avait été tellement lumineux — les visages et les robes des dévas et des *gandharvas* comme les nuages et les fleurs — tout perdait peu à peu de son éclat, tandis qu'une brume crépusculaire bleue tissait ses fils au loin. De même, le frais parfum des fleurs qui avait revitalisé l'air jusqu'à présent était devenu soporifique, affaiblissant le corps et les sens.

Kamanita montra, d'un geste las de la main, ce qui se passait autour d'eux : « Comment peux-tu te réjouir à la vue de ce spectacle, Vasitthi ? »

« Je vais te dire pourquoi on peut se réjouir d'un tel spectacle, mon ami. Si toutes ces choses pouvaient durer éternellement, il n'y aurait rien de plus grand. Mais voilà, il y a quelque chose de plus grand. Ces choses-là passent mais au-delà se trouve ce qui ne connaît ni commencement ni fin. C'est ce que le Maître appelle se réjouir de l'éphémère : 'Si vous avez percé à jour la nature éphémère de toutes les choses créées, vous connaissez véritablement ce qui est non-créé.'

* * *

A ces mots, prononcés par Vasitthi avec une confiance totale, les traits de Kamanita s'animèrent, comme une fleur qui manque d'eau reprend vie sous la pluie.

« Bénie sois-tu, Vasitthi ! Tu m'as apporté la libération. Oui, je le sens. Nous avons commis une erreur : nous n'avions pas visé assez haut. Nous désirions cette vie dans un paradis de fleurs mais il est dans la nature des fleurs de se faner. Les *étoiles*, par contre, sont éternelles ; selon des lois immuables, elles gardent toujours le même cap. Regarde, Vasitthi ! Alors que tout s'effondre, cette petite rivière, affluent du Gange Céleste, qui coule dans notre lac est toujours aussi pure et étoilée, aussi abondante qu'avant et cela parce qu'elle vient d'un monde d'étoiles. Si nous parvenions à renaître parmi les dieux des étoiles, nous nous élèverions au-dessus de la sphère de la mort. »

« Pourquoi ne pas essayer ? demanda Vasitthi. J'ai entendu parler de saints hommes qui concentrent tout leur cœur et leur esprit pour obtenir une nouvelle existence au royaume du Suprême Brahma. Il n'est peut-être pas trop tard encore si la Bhagavad Gita dit vrai :

'Si, au moment de la mort, on aspire à une certaine forme d'existence de tout son cœur et de tout son esprit, on insuffle la force de ce souhait à sa prochaine vie.' »

« Vasitthi, tu m'as donné un courage surhumain !
Tournons ensemble tout notre cœur vers une existence dans le royaume du Suprême Brahma. »

* * *

A peine eurent-ils pris cette décision qu'un violent ouragan balaya les forêts et les lacs. Fleurs et feuilles tourbillonnaient par paquets. Sur leur fleur de lotus, les créatures gémissantes se protégeaient de la tempête en se serrant frileusement dans leurs minces vêtements.

Comme après avoir suffoqué dans une pièce à l'atmosphère lourde de parfum, on se sent revigoré par la fraîcheur salée de la brise marine qui entre par la fenêtre, Kamanita et Vasitthi se sentirent revivifiés lorsqu'un courant d'air d'une pureté absolue, qu'ils avaient déjà respiré sur les rives du Gange Céleste, leur parvint.

« Tu remarques quelque chose ? » demanda Vasitthi.

« C'est un signe du Gange, dit Kamanita. Ecoute ! Il appelle ... »

A ce moment-là, le triste chant des *gandharvas* fut assourdi par le grondement solennel qu'ils avaient entendu sur les rives du fleuve céleste.

« C'est une chance que nous connaissions le chemin, se réjouit Vasitthi. Tu n'as plus peur, mon ami ? »

« Comment pourrais-je avoir peur ? Viens ! »

Et comme un couple d'oiseaux quitte le nid pour s'engouffrer dans le vent, ils prirent leur envol loin de ce lieu en direction du Gange Céleste.

Tous les autres leur jetaient des regards consternés, stupéfaits de voir que certains avaient encore assez de force et

de courage pour voler. Tandis que Kamanita et Vasitthi affrontaient la tempête, un tourbillon violent s'éleva derrière eux qui ôta toute vie et mit fin au paradis de Sukhavati.

Les deux jeunes gens atteignirent bientôt la forêt de palmiers puis la dépassèrent. Face à eux, le Fleuve argenté de l'Univers s'étendait à perte de vue jusqu'à la noire ligne d'horizon des cieux.

Ils volèrent au-dessus de ses flots et furent aussitôt pris dans le courant d'air qui dominait le fleuve. Ils furent emportés à la vitesse de la tempête. Dépassés par la rapidité de leur vol autant que par le fracas mêlé de coups de tonnerre et de myriades de sons de cloches, leurs sens les abandonnèrent.

C'est ainsi que leur vie de délices au Paradis de l'Ouest prit fin, tandis que, sur terre, des dizaines de milliers d'années s'étaient écoulées.

- 38 -

Au Royaume du Suprême Brahma

Kamanita et Vasitthi reprirent vie au royaume du Suprême Brahma en tant que dieux d'une étoile double.

* * *

Kamanita avait le sentiment d'avoir un corps céleste, enveloppé d'une substance astrale lumineuse, qui obéissait à la fois à sa force et à sa volonté. Il fit tourner l'étoile sur son axe et ce mouvement était l'expression de sa vie et de son amour pour lui-même.

En outre, il se réfléchissait dans l'éclat de Vasitthi comme dans un miroir, de même qu'elle se réfléchissait dans son éclat à lui. Echangeant leurs rayons, ils tournaient autour d'un axe commun où ces rayons s'accumulaient. L'axe était le centre de leur amour mutuel, le tournoiement était leur vie amoureuse et, se réfléchissant constamment l'un l'autre, ils vivaient dans la joie de leur amour.

Ils avaient la possibilité de voir de tous les côtés la même chose en même temps dans un espace infini. Et partout ils voyaient d'innombrables dieux-étoiles semblables à eux dont ils captaient et réfléchissaient aussitôt les rayons. Certains formaient avec eux un groupe séparé mais bientôt ils virent que, joints à d'autres groupes, ils constituaient tout un système galactique. Et puis d'autres systèmes formaient des chaînes de systèmes et au-delà encore, il y avait d'autres chaînes et puis des colliers de chaînes et puis sphères sur sphères de colliers de chaînes.

Kamanita et Vasitthi guidaient leur double étoile en harmonie avec les autres étoiles de leur groupe, en une danse gracieuse et multidimensionnelle. Jamais ils ne s'approchaient trop les uns des autres, ni ne s'éloignaient trop non plus. Par une

forme de communication permanente et harmonieuse, chacun savait exactement comment l'autre allait se déplacer. A une autre échelle, une conscience commune guidait l'ensemble de leur groupe au sein de tous les groupes de leur système et plus loin encore, au sein de tous les autres groupes.

Cette harmonie au cœur du vaste mouvement des corps stellaires était leur relation à l'univers, leur vie extérieure, la manifestation d'un amour qui embrassait tout.

Or ce qui était ici harmonie de mouvement, apparaissait aux dieux de l'air, dont les palais se situaient sous les dieux-étoiles, comme une harmonie de sons. Des générations de *gandharvas*, dans les champs du Paradis, avaient créé de joyeuses mélodies imitant les harmonies qui leur parvenaient ainsi.

Enfin, comme un faible écho de ces harmonies arrive jusqu'à notre terre — si faible qu'il n'est perceptible qu'à l'oreille spirituelle des êtres « éveillés » — certains voyants font de mystérieux discours sur l'harmonie des sphères, tandis que de grands musiciens reproduisent ce qu'ils perçoivent dans leurs moments d'extase, et cette musique est le plus grand des délices de l'humanité. Pourtant de tels délices humains ne sont, à leur tour, qu'un pâle reflet de la joie des dieux de Brahma, laquelle est tout simplement leur infinie joie d'exister.

* * *

Tous ces mouvements, cette immense circulation de systèmes et de mondes, avait pour centre un unique objet : le Suprême Brahma dont le trône était au milieu de l'univers, Celui dont l'éclat infini imprégnait tous les dieux des étoiles, Celui vers lequel tous se tournaient, réfléchissant sa lumière comme autant de miroirs de sa splendeur, Celui dont la force inépuisable apportait vie et mouvement à tous et autour duquel leur mouvement s'articulait en retour. Emplis de la plénitude de

Brahma, telle était leur existence, leur communion avec le Dieu Suprême, leur bénédiction, leur dévotion, leur béatitude.

* * *

Ils avaient, en Brahma, le point central autour duquel tout était unifié et pourtant ce monde de Brahma, bien qu'apparemment infini, était en quelque sorte limité. Tout comme l'œil humain a su découvrir un zodiaque au sommet des cieux, même à des époques très anciennes, les dieux des étoiles, eux aussi, percevaient de temps à autre des zodiaques inconnus qui tissaient autour des sphères, des formes dans lesquelles les groupes d'étoiles les plus lointains se fondaient en figures lumineuses. Des objets apparaissaient ici et là, formes astrales de tous les êtres qui vivent et se déplacent dans les différents mondes. Et puis, entre eux, des images persistantes de toutes les formes originales et des quatre éléments — la terre, l'eau, le feu et l'air — apparaissaient et disparaissaient dans la rivière éternellement changeante de la vie.

La contemplation des formes originales était leur connaissance des mondes.

Et comme ils pouvaient tout voir en même temps, n'ayant pas besoin de se détourner de ceci pour voir cela, d'un seul coup d'œil ils percevaient l'unité de Dieu et la multiplicité des mondes et des êtres vivants. Ainsi la connaissance de Dieu et la connaissance des mondes devint pour eux une seule et même chose.

Par contre, si les êtres humains tournent leur regard vers l'unité divine, les nombreuses formes de l'univers changeant leur échappent et quand ils tournent leur regard sur ces formes, ils perdent de vue l'unité divine. Les êtres divins, eux, voient le cercle et son centre en même temps, c'est pourquoi leur connaissance est unifiée, stable et exempte de doute.

A travers tout ce monde lumineux de Brahma, le temps s'écoulait silencieux et imperceptible. De même qu'aucun

mouvement n'est perceptible à la surface d'un fleuve tranquille dont les eaux ne rencontrent aucune résistance, le passage du temps ici était imperceptible, n'étant l'objet d'aucune résistance provenant de pensées ou de sentiments.

Cet imperceptible écoulement du temps était leur éternité ... et cette éternité était illusion. Illusion leur savoir, leur déité, leur joie d'exister, leur vie dans le monde et leur vie individuelle. Tout baignait dans l'illusion, tout était recouvert des couleurs trompeuses de l'illusion.

Le Crépuscule des Mondes

Le jour arriva où Kamanita ressentit un certain malaise, une impression de vide.

* * *

Tout naturellement ses pensées se tournèrent vers le Suprême Brahma, source de toute plénitude, mais l'impression de manque ne disparut pas pour autant. Au contraire, elle augmenta de manière perceptible au fil du temps, d'une décade de milliers d'années à l'autre.

En effet, à partir de ce sentiment nouveau, le fleuve tranquille du temps rencontra une résistance, comme s'il se heurtait aux rochers d'une île soudainement apparue, formant vagues et écume autour d'elle. Aussitôt apparurent un « avant » et un « après » les rapides.

Il sembla à Kamanita que le Suprême Brahma ne brillait plus autant qu'avant. Il l'observa pendant cinq millions d'années mais sans parvenir à une certitude.

Il tourna alors son attention vers Vasitthi et remarqua qu'elle aussi observait le Brahma attentivement. Ceci le consterna. Avec la consternation le sentiment s'éveilla ; avec le sentiment, la pensée s'éveilla et avec la pensée s'éveillèrent les mots pour l'exprimer. Il dit enfin :

« Vasitthi, tu le vois, toi aussi ? Qu'arrive-t-il au Suprême Brahma ? »

Cent mille années plus tard, Vasitthi répondit :

« Ce qui arrive au Suprême Brahma, c'est qu'il brille de moins en moins. »

« C'est ce qu'il me semble aussi », dit Kamanita après l'écoulement du même temps. « Il ne s'agit peut-être là que d'un

phénomène momentané mais je dois avouer que je suis étonné qu'un quelconque changement soit possible pour le Suprême Brahma. »

Après un temps considérable — plusieurs millions d'années — Kamanita dit encore :

« Je ne sais pas, peut-être suis-je ébloui par la lumière, mais toi, Vasitthi, te semble-t-il que le Suprême Brahma recommence à briller comme autrefois ? »

Cinq cent mille ans plus tard, Vasitthi répondit : « Le Suprême Brahma ne brille pas davantage mais, au contraire, de moins en moins. »

Comme un morceau de fer sort blanc du feu du forgeron pour aussitôt prendre une teinte rouge, l'éclat du Suprême Brahma était passé à un chatolement rouge.

« Je me demande ce que cela signifie ... »

« Cela signifie, mon ami, que l'éclat du Suprême Brahma est en train de disparaître. »

« C'est impossible, Vasitthi, impossible ! Qu'advient-il alors de toute la splendeur de ce monde de Brahma ? »

« C'est ce à quoi Il faisait allusion quand Il a dit :

La vie habite jusqu'à la plus sublime des lumières célestes — puis disparaît.

Sachez que le temps éteindra jusqu'à l'éclat des rayons de Brahma.

Après le bref espace de quelques milliers d'années, arriva la question anxieuse de Kamanita :

« Qui donc a prononcé une phrase aussi terrible et annihilante ? »

« Qui d'autre que Lui, le Maître, Celui qui Connaît les Mondes, le Bienheureux, le Bouddha. »

Pensif, Kamanita réfléchit longtemps à ces paroles, des souvenirs remontèrent à sa mémoire puis il dit :

« Déjà une fois, Vasitthi, au Paradis de l'Ouest, tu as évoqué des paroles du Bouddha qui se concrétisaient sous nos

yeux. Je me souviens que tu m'as alors rapporté tout un discours du Maître mais il ne disait rien sur l'écroulement de tous les mondes. As-tu donc entendu d'autres discours du Maître ? »

« Oui, beaucoup, mon ami. Je suis allée l'écouter tous les soirs pendant plus de six mois. J'ai même entendu les derniers mots qu'il a prononcés. »

Kamanita la regarda étonné et impressionné puis il dit :

« De ce fait, je crois que tu dois être la personne la plus sage de tout ce monde de Brahma. Regarde ces dieux-étoiles autour de nous : ils sont horrifiés, leur lumière décline et tremble. Le Suprême Brahma lui-même est agité et il me semble que des pointes de colère s'échappent parfois de sa brillance ternie. Par contre, toi, tu émetts toujours la même lumière, comme une lampe abritée du vent. Remarque aussi que le mouvement de ces corps célestes est devenu perceptible : maintenant on entend de tous côtés les bruits tonitruants et les puissants grognements provenant de ce monde de Brahma, comme le son lointain d'immenses cloches que nous avons entendu sur les rives du Gange Céleste, loin d'ici, à Sukhavati. Tout ceci indique que l'harmonie du mouvement est perturbée, que les forces du monde se séparent, se désunissent. Il est dit à juste titre que 'Là où il y a le manque, il y a le bruit, tandis que l'abondance est silencieuse.' Ainsi je ne doute pas que tu aies raison.

« Je t'en prie, ma chère Vasiṭṭhi, tandis que ce monde de Brahma, en proie à la destruction, expire autour de nous, raconte-moi tout ce que tu te rappelles du Bouddha pour que je devienne aussi éclatant et serein que toi. Raconte-moi toute ta vie sur terre car il est possible que ce soit la dernière fois que nous soyons unis dans un lieu où il est possible à l'esprit de communiquer et de raconter des choses du passé. Par exemple, je ne comprends toujours pas comment Angulimala est arrivé un jour devant chez moi à Ujjeni, bien que je sache à présent qu'il est effectivement devenu moine. Son apparition à ce moment-là de ma vie a été décisive. C'est ce qui m'a fait opter pour une vie d'errance et de recherche spirituelle et abandonner

une voie qui m'aurait éloigné à jamais du Paradis de l'Ouest où j'ai pu te retrouver. Je me demande à présent si tu es à l'origine de cette rencontre cruciale et j'aimerais savoir ce qui s'est réellement passé. Mais avant tout, dis-moi pourquoi tu es apparue, pour mon plus grand bonheur, au Paradis de l'Ouest et non dans un royaume de béatitude bien supérieur ? »

* * *

Et tandis que, de cent mille ans en cent mille ans, la lumière de Brahma déclinait et les dieux des étoiles pâlissaient ;

tandis que, du cercle de feu qui entourait le Grand Brahma, d'immenses flammes jaillissaient et balayaient l'espace comme si le Dieu cherchait, avec cent bras géants, à éloigner l'ennemi qui l'assiégeait ;

tandis que, suite aux perturbations des mouvements des corps célestes, des tempêtes stellaires s'élevaient, effaçant des systèmes solaires entiers du royaume de Brahma, aussitôt remplacés par d'immenses vagues d'obscurité ;

tandis que, à d'autres endroits, des systèmes s'écrasaient les uns contre les autres et qu'une conflagration universelle éclatait, donnant naissance à des explosions qui projetaient des étoiles filantes dans la gorge enfiévrée de Brahma ;

tandis que l'on entendait et que l'on sentait s'entrechoquer la musique des sphères, que le grondement des harmonies roulait et faisait écho d'un coin des cieux à l'autre dans un vacarme croissant ;

Vasitthi raconta à Kamanita, d'une voix calme et mesurée, la fin de ses expériences terrestres.

- 40 -

Dans la Forêt de Krishna

Après le premier soir, je ne manquai pas une occasion d'aller à la forêt de Krishna pour m'imprégner toujours davantage des Enseignements dispensés soit par le Maître lui-même, soit par l'un de ses grands disciples.

* * *

Pendant l'absence de mon mari, la peur du voleur Angulimala grandissait chaque jour davantage à Kosambi. Comme on n'entendait plus parler de ses méfaits, on en inventait de plus grands. Une rumeur courut selon laquelle Angulimala se préparait à attaquer la forêt de Krishna et à séquestrer tous ceux qui s'y trouveraient, y compris le Bouddha lui-même. L'agitation populaire fut alors à son comble. D'aucuns disaient que si l'on faisait du mal au Maître aux portes de Kosambi, la colère des dieux retomberait sur toute la ville.

Une foule énorme et menaçante traversa les rues jusqu'au palais royal, réclamant du roi Udena qu'il empêche une telle catastrophe et en finisse avec Angulimala.

Le lendemain Satagira était de retour. Il me remercia aussitôt et me couvrit de louanges pour mes conseils avisés qui seuls, disait-il, lui avaient permis de rentrer sain et sauf à la maison. Vajira, sa seconde femme qui venait l'accueillir, son petit garçon dans les bras, fut fraîchement reçue : il avait « des choses importantes à discuter avec sa Première Epouse ».

Lorsque nous fûmes seuls, il s'empressa de me dire son amour, combien je lui avais manqué tout au long du voyage et quelle joie il se faisait de nos retrouvailles.

Fort mal à l'aise, je m'apprêtais à lui parler des troubles qui régnaient en ville pour distraire son attention quand un

serviteur annonça l'arrivée du Grand Chambellan venu chercher Satagira à la demande du roi.

Lorsqu'il rentra une heure plus tard, c'était un autre homme. Il arriva dans mes appartements le visage pâle et profondément inquiet. Il se jeta sur un divan bas en se déclarant le plus malheureux des hommes, noble déchu, bientôt mendiant, risquant peut-être même l'emprisonnement ou l'exil et tout cela par la faute de son amour pour moi que je ne lui rendais même pas ! Je dus lui demander plusieurs fois de me raconter ce qui s'était passé exactement avant qu'il ne se calme et me fasse le récit de ce qui s'était dit au palais, récit entrecoupé d'accès de désespoir et de larmes.

Tout en s'épongeant le front où la sueur perlait sans cesse, Satagira me raconta que le roi l'avait très mal reçu et n'avait montré aucun intérêt pour l'issue de la querelle qu'il avait réglée entre les deux villages. Il lui avait ordonné de but en blanc de révéler toute la vérité à propos d'Angulimala avec force menaces. Satagira me confessa alors la vérité à moi aussi, sans se douter le moins du monde que je la connaissais déjà.

Avec amertume je l'entendis justifier sa trahison comme une preuve de son « amour infini » pour moi et traiter mon amour pour toi, Kamanita, de sentimentalité d'enfant qui, de toute façon, n'aurait mené nulle part.

C'est ainsi qu'il présenta l'affaire au roi.

En l'absence de Satagira, la police avait réussi à prendre un complice d'Angulimala qui, au cours d'un interrogatoire serré, avait garanti que le voleur en question était bien Angulimala, que celui-ci n'avait pas été tué comme l'avait prétendu le Ministre mais s'était échappé. Il avait aussi parlé du projet d'Angulimala d'attaquer la Forêt de Krishna. Le roi s'était naturellement montré furieux, d'abord parce que Satagira avait laissé s'enfuir le voleur démoniaque et ensuite parce qu'il avait menti à toute la ville de Kosambi, et même à son roi, en empalant la tête d'un autre voleur. Il refusa d'écouter ce qu'il avait à dire pour sa défense et même ses excuses. Par contre il exigea une chose : si Satagira ne mettait pas fin aux agissements

d'Angulimala dans les trois jours, comme le réclamait le peuple, toutes les foudres de la colère royale s'abattaient sur lui avec la plus grande rigueur.

A la fin de son récit, Satagira s'effondra en larmes sur le divan, s'arrachant les cheveux dans l'attitude d'un homme désespéré.

« Que mon époux se rassure, lui dis-je. Suis mon conseil et avant ce soir tu auras retrouvé la faveur royale et, crois-moi, celle-ci brillera encore plus qu'avant. »

Satagira se redressa et me regarda comme une bizarrerie de la nature. « Et quel est donc ce conseil que tu prétends me donner ? »

« Retourne chez le roi et persuade-le de se rendre au bois de simsapas aux portes de la ville. Qu'il rencontre le Maître Bouddha à l'ancien temple de Krishna et lui demande conseil. Le reste coulera de source. »

« Tu es une femme avisée, dit Satagira. Ton conseil est excellent car on dit que le Bouddha est le plus sage des hommes. Même si cela ne me rapporte rien personnellement comme tu sembles le croire, j'essaierai de faire ce que tu dis. »

« Pour ce que cela te rapportera personnellement, j'en réponds sur mon honneur. »

« Je te crois, Vasitthi ! » s'exclama-t-il, se levant d'un bond et saisissant ma main. « Comment ne pas te croire ? Par Indra, tu es une femme merveilleuse et je vois que mon intuition profonde était juste lorsque, jeune et inexpérimenté, je t'ai choisie parmi toutes les jeunes beautés de Kosambi, sans me laisser décourager par ta froideur. »

La chaleur qu'il mit dans ses paroles me rendit malade et je me repentis presque de lui avoir donné un si bon conseil. Heureusement, il parla ensuite de la gratitude infinie qu'il avait pour moi et qu'il était prêt à me prouver de toutes les façons. Une idée lumineuse germa aussitôt en moi.

« Je ne te demanderai qu'une chose et, si tu me l'accordes, tu m'auras suffisamment récompensée. »

« Dis-moi tout de suite de quoi il s'agit, s'écria-t-il. Même si tu me demandes de renvoyer Vajira chez ses parents avec son fils, je le ferai sans hésitation. »

« Je ne te demanderai pas de commettre une injustice. Ma requête est juste. Cependant je ne te l'exprimerai que lorsque mon conseil aura porté tous ses fruits. A présent dépêche-toi d'aller convaincre le roi de rendre visite au Bouddha. »

Il rentra bientôt, ravi d'avoir réussi à persuader le roi d'entreprendre une telle démarche.

« Ce n'est que lorsque le roi a su que l'idée venait de toi et que tu en garantissais le succès sur ton honneur qu'il a consenti à y souscrire, car il te tient en très haute estime. Comme je suis fier d'avoir une telle épouse ! »

Ces paroles, et d'autres encore dont il n'avait jamais été avare dans l'intimité, m'auraient révoltée en temps ordinaire mais, par bonheur, à ce moment-là mon espoir secret me permit d'y faire face sereinement.

Nous allâmes ensuite au palais où les préparatifs de sortie du roi étaient déjà bien avancés.

* * *

Dès que les rayons du soleil s'adoucirent, le roi Udena prit place sur Bhaddavatika, son célèbre éléphant qu'il ne montait plus que dans les grandes occasions car l'animal était désormais très âgé. Quant à nous, le Grand Chambellan, le Ministre du Trésor et autres hauts dignitaires, nous le suivions à bord de divers attelages. Deux cents cavaliers formaient l'avant-garde et autant d'hommes fermaient la marche.

A l'orée du bois, le roi fit s'agenouiller Bhaddavatika et mit pied à terre. Nous descendîmes également de nos attelages et continuâmes à pied à sa suite jusqu'au temple de Krishna. Là, le Bouddha, informé de la visite royale, nous attendait, entouré de ses disciples.

Le roi salua respectueusement le Maître, fit un pas de côté puis s'assit. Lorsque nous eûmes également pris place, le Bienheureux lui demanda : « Quel est l'objet de votre visite, noble roi ? Le souverain de Bénarès ou un autre de vos voisins aurait-il déclaré la guerre à votre pays ? »

« Le roi de Bénarès ne me menace pas, Vénérable, ni aucun de mes autres voisins. Il s'agit d'un voleur, du nom d'Angulimala qui vit dans ce pays. Il est cruel et assoiffé de sang, tueur et violent, sans pitié pour le moindre être vivant. Il décime des villages entiers, transforme les villes en amas de cendres et de ruines, et les terres cultivées en étendues désertiques. Il massacre les gens puis suspend leurs doigts autour de son cou. Dans la noirceur de son cœur, il a même prévu d'attaquer ce lieu et de vous prendre en otage, vous et vos disciples. Mon peuple manifeste son inquiétude ouvertement et assiège le palais royal en exigeant que je mette fin aux exactions d'Angulimala. Voilà, Vénérable, c'est cette inquiétude qui m'amène à vous aujourd'hui. »

« Grand roi, si vous voyiez de vos yeux Angulimala tête et barbe rasées, vêtu des robes de cette communauté, abjurant tout acte criminel ; non plus un brigand mais un moine se contentant d'un repas par jour, au comportement discret, vertueux et même noble, que feriez-vous de lui ? »

« Nous le saluerions avec respect, Vénérable, nous nous lèverions en sa présence et l'inviterions à s'asseoir ; nous le prierions d'accepter des robes, de la nourriture, un toit et des médicaments en cas de maladie et nous lui accorderions abri et protection. Mais comment un aussi horrible malfrat pourrait-il changer autant, Vénérable ? »

Or Angulimala Le Terrible était assis à quelques pas du Maître. Celui-ci tendit le bras droit et le montra du doigt en disant :

« Grand roi, voici Angulimala. »

A ces mots, le visage du roi devint blanc de peur. Mais plus grande encore fut la terreur qui s'imprima sur les traits de

Satagira. Ses yeux semblaient vouloir sortir de leurs orbites, ses cheveux étaient dressés sur son crâne et une sueur froide coulait de son front.

« Oh non ! s'écria-t-il. C'est vraiment Angulimala ! J'ai été stupide et j'ai trahi mon roi en le jetant entre ses mains. »

En réalité je voyais bien que s'il tremblait de peur c'était parce qu'il s'imaginait être lui-même tombé entre les mains de son ennemi juré.

« Ce démon nous a tous trompés, poursuivit-il. Il a trompé le Maître lui-même ainsi que mon épouse trop crédule qui, comme toutes les femmes, accorde trop de crédit à ces histoires de conversion. Nous sommes tous tombés dans le piège ! »

Son regard anxieux parcourait les lieux de droite et de gauche, comme s'il voyait déjà apparaître des dizaines de voleurs de derrière les arbres. La voix bégayante et la main tremblante, il supplia le roi de s'enfuir immédiatement pour se mettre à l'abri.

Je me levai alors et dis : « Calme-toi et maîtrise ta peur, Satagira. Je suis en mesure de te convaincre, ainsi que mon noble souverain, qu'il n'y a là aucun piège ni aucun danger. »

Je racontai alors comment, persuadée par Angulimala, j'avais organisé une attaque qui aurait dû coûter la vie à mon mari et comment ce plan avait échoué suite à la transformation radicale d'Angulimala.

Quand Satagira entendit à quel point il avait été proche de la mort, il dut s'appuyer au bras du Grand Chambellan pour ne pas s'effondrer.

Je m'inclinai alors devant le roi et lui demandai de pardonner à mon mari comme je lui avais moi-même pardonné, arguant que, égaré par la passion il avait sans doute mal agi mais qu'il avait malgré tout permis, même inconsciemment, qu'un miracle extraordinaire se produise puisque, aujourd'hui, au lieu de devoir exécuter un voleur nous voyions un ancien voleur consacré à la vie religieuse. Lorsque le roi consentit

gracieusement à rendre à mon mari ses faveurs intactes, je dis à Satagira :

« J'ai tenu ma promesse. A toi maintenant de tenir la tienne et de m'accorder ce que je demande, à savoir l'autorisation d'entrer dans la Communauté du Bouddha. »

Sans un mot, d'un geste de la tête, Satagira donna son consentement. Il est vrai qu'à ce stade, il n'avait pas d'autre choix.

Quant au roi, désormais tout à fait rassuré, il s'approcha d'Angulimala et lui parla aimablement et respectueusement, l'assurant de sa royale protection. Puis il retourna vers le Bouddha, s'inclina profondément et dit : « C'est vraiment extraordinaire, Vénérable, que vous ayez pu apprivoiser l'indomptable. Cet Angulimala que ni épée ni sanction n'avait su arrêter, vous l'avez arrêté sans épée ni sanction. Que ce bois trois fois sacré, où un tel miracle a eu lieu, appartienne au Sangha du Bienheureux jusqu'à la fin des temps. De plus, j'espère que le Maître me permettra de faire ériger en ce lieu des bâtiments qui abriteront les moines et d'autres pour les nonnes. »

Par son silence, le Maître accepta gracieusement le royal présent. Le roi prit alors congé et repartit avec son escorte.

Quant à moi, je restai derrière sous la protection des sœurs qui avaient assisté à la rencontre. Dès le lendemain, je me rasai la tête et devins *bhikkhuni*, c'est-à-dire membre de la Communauté des nonnes bouddhistes.

- 41 -

Une Simple Contemplation

J'étais devenue une des sœurs de la Communauté. Chaque matin, je me rendais à Kosambi avec les autres nonnes, enveloppée dans ma robe orange, mendiant ma nourriture un bol à la main. Nous allions de maison en maison jusqu'à ce que tous ceux qui souhaitaient donner aient pu le faire. Satagira, quant à lui, m'aurait volontiers épargné cette quête quotidienne.

* * *

Un jour, une des nonnes les plus anciennes me conseilla de me soumettre à une épreuve : mendier à la porte du palais de Satagira. Au moment où je prenais place près du portail, il sortit de la maison. Surpris, il évita mon regard et se couvrit la face de chagrin. Aussitôt le majordome se précipita vers moi et m'adjura de lui permettre de m'envoyer chaque jour tout ce dont je pourrais avoir besoin. Je l'assurai qu'il était beaucoup plus profitable pour moi de vivre comme un simple membre du Sangha.

Après la quête quotidienne, je rentrais et mangeais ce que j'avais reçu. Ce repas mettait fin à la question de la nourriture pour le reste de la journée. Une des anciennes nonnes me donnait des instructions à suivre pour ma pratique. Le soir, avec toute l'assemblée, j'écoutais les paroles du Maître ou, à l'occasion, de l'un de ses grands disciples comme Sariputra ou Ananda. Ensuite, il arrivait souvent qu'une nonne recherche la compagnie d'une autre nonne en disant : « Ma sœur, la forêt est merveilleuse, la nuit dans ce clair de lune est magique, les arbres sont en fleurs et des parfums divins embaument l'air. Allons donc trouver Sœur Sumedha. Elle est sage et sincère, un véritable recueil du Dhamma. Son éloquence donnera encore plus de gloire à cette forêt de simsapas. » C'est ainsi que nous

passions parfois la plus grande partie de la nuit à discuter de la vie spirituelle.

Cette vie en plein air, la constante activité spirituelle, l'échange vivant des idées — qui ne laissait aucune place aux réminiscences douloureuses ou aux rêveries oiseuses — et la force du Dhamma qui élevait et purifiait tout mon être, contribuèrent à fortifier mon corps et mon esprit de manière extraordinaire. Une vie nouvelle et plus noble s'ouvrait à moi, je vivais un bonheur paisible et joyeux que je n'aurais même pas cru possible quelques semaines plus tôt.

Quand la saison des pluies arriva, des bâtiments avaient été construits pour les sœurs : un vaste hall de méditation et de réunion et des huttes individuelles dans la forêt.

Mon ancien mari et d'autres riches citoyens de la ville insistèrent pour ajouter à nos demeures des tapis, des sièges et des lits bas en bois, de sorte que nous étions largement pourvues de tout ce qui pouvait nous rendre la vie raisonnablement confortable.

La retraite de trois mois de la saison des pluies passa agréablement. Nous alternions conversations sur des questions spirituelles, études en solitaire, travaux d'entretien du monastère et méditation. Chaque soir, nous nous rendions au hall de méditation des moines pour y écouter le Maître et parfois c'était lui ou l'un de ses grands disciples qui venait nous voir.

* * *

La forêt était très chère au cœur du Maître. C'est pourquoi, lorsque les pluies cessèrent, la fraîcheur des jeunes feuilles et la splendeur des fleurs nouvelles nous invitèrent à nous rendre dans cet abri plus ouvert qu'offrait la forêt, tant pour méditer que pour nous réunir le soir. C'est en cette période de renouveau que nous eûmes le chagrin d'apprendre le départ prochain du Maître pour les provinces de l'est.

Bien sûr, nous n'avions pas osé espérer qu'il resterait toujours à Kosambi. Nous savions, en outre, qu'il est ridicule de se lamenter sur ce qui est inévitable et que nous nous montrerions peu dignes de son enseignement si nous nous laissions aller au chagrin. C'est ainsi qu'un soir nous nous dirigeâmes vers le temple de Krishna pour y entendre, peut-être pour la dernière fois avant des années, les paroles du Bouddha et lui faire nos adieux.

Assis en haut des marches, le Maître parla de l'impermanence de tout ce qui apparaît un jour, de la dissolution inévitable de tout ce qui est composé, de la nature éphémère de tous les phénomènes et de l'irréalité de toutes les formes, quelles qu'elles soient. Après avoir montré que nulle part dans ce monde-ci ni dans aucun autre monde aussi loin que s'étende le désir d'exister, nulle part dans le temps ou l'espace, il n'existe un endroit fixe, un refuge durable, il prononça cette phrase qu'à juste titre tu as trouvée « annihilante » mais qui se vérifie aujourd'hui autour de nous :

La vie habite jusqu'à la plus sublime des lumières célestes — puis disparaît.

Sachez que le temps éteindra jusqu'à l'éclat des rayons de Brahma.

Un des moines avait dit aux sœurs qu'après le discours du Maître nous devons nous présenter à lui, une par une, pour prendre congé de lui et pour qu'il nous donne un thème de contemplation qui serait notre guide spirituel dans notre pratique à venir.

Etant l'une des plus récemment ordonnées et choisissant délibérément de rester en arrière, je réussis à passer la dernière. Je ne voulais pas qu'une autre lui parle après moi et je pensais aussi que si personne n'attendait, je pourrais parler plus tranquillement et plus longuement avec le Maître.

Je m'inclinai devant lui avec révérence. Le Bouddha me regarda et tout mon être fut empli de lumière. Puis il dit :

« Quant à toi, Vasitthi, sur le seuil de ce sanctuaire en ruine, pour te remémorer le Tathagata et méditer à l'ombre de ce bois de simsapas dont tu portes une feuille et une ombre sur ton cœur, voici ce que je te propose d'approfondir : « *Là où est l'amour, est aussi la souffrance.* »

« Est-ce tout ? » demandai-je dans ma naïveté.

« C'est tout et c'est assez. »

« Me sera-t-il permis, quand j'aurai pleinement approfondi cette phrase, de partir en pèlerinage pour retrouver le Tathagata et recevoir de lui une nouvelle phrase ? »

« Certainement. Ce sera permis si tu éprouves encore le besoin de poser une question. »

« Comment n'en éprouverais-je pas le besoin ? N'êtes-vous pas notre refuge, Maître ? »

« Cherche refuge en toi-même, Vasitthi. Prends refuge dans le Dhamma. »

« Certainement, Maître, je le ferai. Mais vous êtes le cœur même de vos disciples, le Dhamma vivant. Et vous avez dit : « Ce sera permis ».

« Si le voyage ne te fatigue pas. »

« Aucun voyage ne peut me fatiguer. »

« La route est longue, Vasitthi, plus longue que tu ne le crois — plus longue que l'imagination humaine ne peut le concevoir. »

« Si cette route passe par mille vies et plus de mille mondes, elle ne me fatiguera pas. »

« C'est bien, Vasitthi. Alors adieu. Approfondis ta contemplation tous les jours et tu en seras récompensée. »

A ce moment-là, le roi suivi de toute sa cour approcha pour prendre congé du Maître.

Je me retirai tout à l'arrière du cercle des disciples d'où j'assistai distraitement à la fin de la cérémonie d'adieu. Je dois avouer que j'étais assez déçue de la phrase très simple que le Bouddha m'avait donnée à contempler. Plusieurs des sœurs

avaient reçu des réflexions très complexes à étudier pour leur croissance spirituelle : pour l'une, une phrase sur l'existence et les causes de l'existence ; pour l'autre la relation à la non existence ; une troisième l'impermanence de tous les phénomènes. Il me sembla donc avoir subi une sorte d'affront et j'en étais profondément blessée.

En y réfléchissant davantage, je me dis que le Maître avait peut-être remarqué une certaine vanité chez moi et qu'il espérait m'en guérir par ce biais. Je résolus donc d'être sur mes gardes, de ne pas retarder mes progrès spirituels par prétention ou du fait d'une image trop flatteuse de moi-même. Bientôt il me féliciterait d'avoir parfaitement compris mon sujet de contemplation et m'en donnerait un nouveau.

Ainsi rassurée, j'assistai, le lendemain matin, au départ du Bienheureux accompagné de plusieurs de ses disciples, parmi lesquels, bien sûr, se trouvait son cousin Ananda qui s'occupait personnellement du Maître et l'accompagnait partout. Ce moine à la disposition aimable et douce m'avait toujours traitée avec une gentillesse spéciale et je savais que son regard amical allait beaucoup me manquer, plus encore que le sage Sariputra qui m'avait souvent aidée à élucider des points délicats de l'Enseignement en analysant parfaitement mes difficultés. Dorénavant j'étais livrée à moi-même.

A peine rentrée de ma quête de nourriture et après avoir pris mon repas, je partis en direction d'un grand arbre que je connaissais, au centre d'une petite clairière dans la forêt. Il était l'image même de cet « arbre imposant loin de l'agitation de la vie » dont on dit qu'il fait bon s'asseoir dessous pour réfléchir et méditer.

C'est ce que je fis et je m'attelai immédiatement à ma phrase. En retournant à la salle de réunion, ce soir-là, je n'étais guère satisfaite de ma journée de méditation et commençais à percevoir vaguement ce que ces quelques mots risquaient de signifier. Le lendemain soir, en retournant à ma hutte après ma méditation, je savais déjà exactement ce que le Maître avait en tête quand il m'avait donné cette phrase à étudier.

Je m'étais persuadée que j'étais sur la voie directe de la paix parfaite et que j'avais laissé mon amour avec toutes ses émotions passionnées loin derrière moi. Mais ce maître incomparable du cœur humain avait perçu que je ne l'avais pas du tout dépassé. Impressionnée et passionnée par la nouvelle vie que je menais, je l'avais tout simplement refoulé au plus profond de mon cœur où il attendait patiemment. En attirant mon attention là-dessus, le Maître souhaitait que je fasse sortir ce sentiment de sa cachette et que je le dépasse véritablement. Il sortit en effet mais avec une telle force que je me retrouvai aussitôt assailli de terribles conflits dont je compris que je ne sortirais pas facilement victorieuse.

Cela faisait six mois que je savais que mon bien-aimé n'avait pas été tué et que, selon toute probabilité, il respirait encore le même air que moi sur cette terre. Quand Angulimala m'avait appris la nouvelle, sur la terrasse, j'avais surtout été inondée de colère, de haine et de désir de vengeance ; ensuite il y avait eu la transformation d'Angulimala, l'impression énorme que m'avait faite le Bouddha, ma nouvelle vie et l'apparition d'un monde que je ne soupçonnais pas. Mais ce jour-là, la première réaction émotionnelle était passée depuis longtemps, le Maître n'était plus dans les parages et j'étais assise toute seule, le regard tourné vers l'amour — vers *mon* amour. Alors cette merveilleuse révélation m'apparut enfin clairement : mon bien-aimé était toujours vivant ! Un désir immense de le revoir me chavira le cœur mais aussitôt l'angoisse suivit : était-il vraiment encore vivant ? Et m'aimait-il encore ?

Ces interrogations inquiètes ne faisaient qu'attiser mon désir de le revoir et m'empêchaient de faire le moindre progrès dans ma contemplation. Je ne pensais qu'à l'amour et n'atteignais jamais la souffrance, l'origine de la souffrance et la cessation de la souffrance.

Mes luttes intérieures désespérées n'échappèrent pas aux autres sœurs et, bien entendu, je les entendis parler de moi : « Sœur Vasitthi, l'ancienne femme du ministre, que le sévère Sariputra a souvent félicitée pour sa compréhension vive et

correcte des points les plus difficiles de l'Enseignement, est aujourd'hui incapable de comprendre sa phrase pourtant si simple. »

Ceci me découragea encore plus ; la honte et le désespoir s'emparèrent de mon cœur jusqu'au jour où je sentis que je ne pouvais plus en supporter davantage.

La Nonne Malade

A ce moment-là, chaque semaine un des moines venait nous dispenser l'enseignement.

* * *

Un jour ce fut le tour d'Angulimala. Je décidai de ne pas aller à la salle de réunion et de rester couchée dans ma hutte, mais je demandai à une sœur de lui dire :

« Vénérable, Sœur Vasitthi est malade. Elle ne peut assister à cette réunion. Accepteriez-vous d'aller la voir après et de lui exposer le Dhamma ? »

Je dois ajouter qu'il ne s'agissait pas tout à fait d'un mensonge car les tourments que j'endurais avaient fini par m'épuiser et j'étais souvent fiévreuse et en proie à des vertiges.

Ainsi, après son entretien avec les nonnes, le bon Angulimala accompagné d'un autre moine, vint à ma hutte, me salua respectueusement et s'assit près de mon lit.

« Mon frère, vous voyez ici ce que nul ne voudrait voir : une nonne malade d'amour. Et c'est vous qui êtes la cause de cette maladie car c'est par votre faute que j'ai perdu mon bien-aimé. Il est vrai que vous m'avez ensuite conduite auprès de ce grand médecin qui soigne tous les maux de la vie mais aujourd'hui, même ses pouvoirs exceptionnels ne peuvent m'aider. Dans sa grande sagesse il s'en est aperçu et m'a donné un remède pour faire remonter la fièvre et me débarrasser ainsi du germe insidieux de la maladie que j'ai dans le sang.

« Le résultat c'est que vous me voyez aujourd'hui brûlant d'une fièvre de désir. Alors je voudrais vous rappeler une promesse que vous m'avez faite un jour — la nuit où vous avez

demandé ma complicité dans un crime que seule l'intervention du Maître a pu éviter.

« Cette nuit-là vous m'avez promis d'aller à Ujjeni et de me rapporter des nouvelles de Kamanita. Je demande aujourd'hui au moine de tenir la promesse que le voleur m'a faite. Car mon désir de savoir si Kamanita vit et comment il vit est si irrésistible que, tant qu'il ne sera pas satisfait, il n'y aura aucune place dans mon cœur pour autre chose. Il m'est impossible de faire le moindre pas en avant sur notre chemin à tous, celui de l'Eveil. C'est pourquoi il est de votre devoir de faire cela pour moi, d'apaiser ma fièvre en m'apportant des informations précises. »

Angulimala se leva en disant : « Il en sera fait exactement selon votre désir, Sœur Vasitthi. »

Je soupçonnai ces paroles, dictées par le sens du devoir, d'être teintées d'une certaine critique envers moi et ma faiblesse de caractère. Quoi qu'il en soit, il s'inclina profondément et, accompagné du moine qui l'avait chaperonné, quitta ma hutte et disparut dans l'ombre de la forêt.

La jeune nonne qui me soignait baissa les yeux au sol en m'éventant lentement. Je me rallongeai en silence, seule avec mes pensées, consciente de la transpiration de la nuit sur ma peau.

* * *

Angulimala se dirigea droit vers sa hutte, prit son bol à aumônes et quitta la forêt de simsapas dans l'heure. Tous pensèrent qu'il partait en pèlerinage à la suite du Maître. Moi seule connaissais le véritable but de son voyage.

Ce pas accompli, je crus retrouver mon calme mais en réalité j'étais toujours en proie à des doutes insidieux. Aurais-je dû lui donner un message pour mon bien-aimé ? ... Non, il eut été mal venu d'utiliser un moine comme intermédiaire entre deux amoureux ... Pourtant je lui avais bien demandé d'aller

dans une ville lointaine me raconter ce qu'il verrait et entendrait ... D'ailleurs, il pouvait toujours, de sa propre initiative, parler de moi à mon bien-aimé ...

Les mots qu'il avait prononcés sur la terrasse résonnaient sans cesse au plus profond de mon cœur : « J'irai moi-même à Ujjeni et vous le ramènerai sain et sauf ». Le moine pourrait-il tenir la promesse du voleur ? Pourquoi pas, s'il estimait lui-même qu'il était nécessaire que Kamanita et moi nous rencontrions et nous parlions ?

Aussitôt s'ensuivait une autre pensée, laquelle jetait un rayon d'espoir qui finissait par m'éblouir : si mon bien-aimé revenait, qu'est-ce qui m'empêcherait de quitter le Sangha et de l'épouser ?

Arrivée à ce stade de mes élucubrations, le rouge de la honte me montait aux joues, que je cachais de mes mains au cas où quelqu'un m'observerait et devinerait mes pensées. On pourrait mal interpréter mes actes, croire que j'avais utilisé la Communauté du Bouddha uniquement comme tremplin pour passer d'un mariage forcé à un mariage d'amour. Mais après tout, que pouvait bien me faire le jugement des autres ? N'était-il pas mieux d'être une bonne disciple laïque qui soutiendrait loyalement le Sangha qu'une nonne dont le cœur était ailleurs ? Oui, si Angulimala me disait simplement que Kamanita était toujours en vie et si je pouvais deviner, à travers son récit, qu'il m'était toujours attaché, je pourrais faire moi-même le voyage jusqu'à Ujjeni.

Je me voyais alors arriver un matin à la porte de ta maison, tête rasée, vêtue de ma robe de nonne, bol à la main. Tu remplissais mon bol de tes mains et tu me reconnaissais. S'ensuivait alors l'inexprimable joie des retrouvailles.

Bien sûr, le voyage serait long jusqu'à Ujjeni et une nonne n'était pas censée voyager seule. Mais je n'eus pas à chercher longtemps pour trouver une compagne car c'est à cette époque-là que Somadatta mourut. Sa passion pour le jeu l'avait peu à peu asservi et, après avoir perdu toute sa fortune, il se noya dans le Gange. Medini, profondément affectée par sa

mort, rejoignit le Sangha, non tant par sentiment religieux que pour se retrouver près de moi car son cœur d'enfant m'était toujours resté fidèle. C'est pourquoi je ne doutais pas un instant que, lorsque je lui aurais révélé mon projet, elle m'accompagnerait jusqu'à Ujjeni et même jusqu'au bout du monde. Déjà sa compagnie me faisait beaucoup de bien et je savais que mes paroles de réconfort allégeaient son réel chagrin de la perte de son mari.

Quand la date du retour d'Angulimala approcha, j'allais chaque après-midi à l'extrémité sud-ouest de la forêt m'asseoir sous un bel arbre situé légèrement en hauteur, d'où je pouvais voir la route qu'il ne manquerait pas d'emprunter. J'imaginai qu'il arriverait en fin de journée.

C'est en vain que je montai la garde à cet endroit, plusieurs jours d'affilée mais j'étais prête à attendre un mois entier, s'il le fallait. Le huitième jour, cependant, quand le soleil fut si bas que je dus abriter mes yeux de mes mains, j'aperçus une forme au loin qui s'avançait vers la forêt.

Bientôt je perçus le reflet d'une robe couleur d'or et, lorsque la silhouette dépassa un bûcheron rentrant chez lui, il fut évident qu'il s'agissait d'un homme de taille inhabituelle. C'était bien Angulimala et il était seul. Il n'avait pas ramené mon Kamanita « sain et sauf ». Mais quelle importance cela avait-il ? S'il pouvait simplement m'assurer que mon bien-aimé était en vie, je trouverais moi-même le moyen de le rejoindre.

Nous nous retrouvâmes dans la cour près du portail qui menait à la section des bhikkhunis. Des sœurs allaient et venaient et je craignais qu'elles ne devinent la raison de notre entretien. Mon cœur battait la chamade quand finalement Angulimala se trouva devant moi et me salua courtoisement.

« Kamanita vit dans sa ville natale et il est très riche. Je l'ai vu et j'ai parlé avec lui. »

Il me raconta qu'il était arrivé un matin chez toi, que tu vivais dans un véritable palais, que tes femmes l'avaient

grossièrement insulté, que tu étais sorti et les avais renvoyées à la maison en lui adressant des paroles d'excuse.

Quand il m'eut tout raconté, il s'inclina à nouveau, s'enveloppa dans ses robes et, au lieu de se diriger vers le quartier des moines, me tourna le dos pour repartir d'où il venait. Surprise, je lui demandai s'il n'allait pas au grand hall.

« Maintenant que j'ai fidèlement rempli ma mission auprès de vous, ma sœur, rien ne me retient plus de diriger mes pas vers l'est, sur les traces du Maître, vers Bénarès et Rajagaha où j'espère le retrouver. »

Tout en parlant, cet homme exceptionnel s'engageait déjà sur la route, à longues enjambées, sans s'accorder le moindre repos.

Longtemps je le regardai et je vis comment le soleil couchant projetait son ombre loin devant le sommet de la colline à l'horizon et même plus loin encore, comme si son vibrant désir de revoir le Maître le distançait. Tandis que moi je restais derrière, paralysée, sans le moindre désir ni le moindre espoir.

Mon cœur était mort, mon rêve enfui.

L'expression bien connue des ascètes, « la vie de famille est bruyante et poussiéreuse », ne cessait de résonner en moi. Mon amour avait élu domicile sur cette splendide Terrasse des Bienheureux, sous un firmament ouvert d'étoiles et de clair de lune. Comment avais-je pu imaginer un instant le soumettre à cette domesticité d'Ujjeni, à ces femmes querelleuses qui se seraient fait un plaisir de le déchirer ? Devenir l'épouse numéro trois, le problème numéro trois, dans ce foyer déjà tourmenté ?

Je retournai péniblement à ma hutte et à mon lit de souffrances. Tous les espoirs que j'avais échafaudés étaient si brusquement anéantis que ma santé, déjà altérée par des mois de lutte intérieure, s'en ressentit à nouveau. Avec une abnégation sans égale, Medini me soigna jour et nuit. Mais dès que, grâce à ses soins dévoués, mon esprit reprit quelque vigueur, je m'ingéniai à bâtir de nouveaux plans.

Désormais je voulais faire un pèlerinage non plus là où j'avais envoyé Angulimala mais là où il était parti ensuite, sur les traces du Maître. N'en avais-je pas fini avec la contemplation de ma phrase ? N'avais-je pas appris jusqu'au plus profond de mon être qu'avec l'amour vient la souffrance ?

Je pensais ainsi retrouver le Bouddha et, par sa grâce, trouver une vie nouvelle qui me permettrait d'évoluer vers le but le plus élevé.

Je confiai mon intention à Medini qui, à ma grande surprise, s'enflamma aussitôt pour ce projet. Avec enthousiasme elle dépeignit combien il serait agréable de voyager à travers des régions magnifiques, libres comme des oiseaux migrateurs que la saison appelle vers d'autres cieux.

Bien sûr, nous devons d'abord attendre patiemment que j'aie recouvré suffisamment de forces pour entreprendre le voyage. Et puis, la saison des pluies arriva, nous imposant encore une autre épreuve de patience.

Dans son dernier discours, le Maître avait dit : « Tout comme au dernier mois de la saison des pluies, à l'heure de la moisson, le soleil disperse les nuages, s'élève dans le ciel et fait s'évaporer les brumes en brillant de tous ses feux, le mode de vie des disciples brille, apporte ses bienfaits dans le présent comme dans l'avenir, il illumine et fait s'évaporer les chamailleries des samanas et des Brahmanes. »

Lorsque Mère Nature fit de cette image une réalité, nous quittâmes la forêt de Krishna aux portes de Kosambi et dirigeâmes nos pas vers l'est, vers le Soleil de tous les vivants.

- 43 -

La Fin du Tathagata

Mes forces limitées ne nous permettaient pas d'entreprendre de longues marches journalières, parfois nous devions même nous reposer une journée entière. Il nous fallut donc tout un mois pour atteindre Vesali. Nous savions que le Maître y avait séjourné longtemps, mais il en était reparti six semaines plus tôt.

* * *

Nous avons appris, peu de temps auparavant, dans un village où vivaient de nombreux disciples du Bienheureux, que les Vénérables Sariputra et Moggallana étaient décédés. J'étais profondément attristée à la pensée que ces deux hommes exceptionnels que nous surnommions « les généraux du Dhamma » n'étaient plus parmi nous. Nous savions bien sûr que ces grands êtres, et le Bouddha lui-même, étaient des êtres humains comme nous, mais l'idée qu'ils puissent nous quitter ne nous avait jamais effleuré l'esprit. Sariputra, qui m'avait souvent aidée à comprendre les Enseignements, avait disparu. Il était le disciple le plus semblable au Bouddha par la sagesse et, comme le Maître, il avait quatre-vingts ans. Était-il possible que le Bouddha lui-même approchât de la fin de sa vie terrestre ?

Peut-être cette crainte fut-elle à l'origine du retour de ma fièvre qui ensuite ne fit qu'empirer. Quoi qu'il en soit, j'arrivai à Vesali malade et épuisée. Dans cette ville vivait une riche disciple du Bouddha qui prenait grand soin de tous les moines et nonnes qui passaient par là. Lorsqu'elle apprit qu'une nonne malade était arrivée, elle vint me trouver, nous conduisit, Medini et moi, jusque chez elle et nous prit sous son aile.

Touchée par sa bonté, je m'ouvris à elle et lui confiai la peur qui m'agitait. Croyait-elle possible que le Maître, qui avait l'âge de Sariputra, nous quitte bientôt ?

Elle éclata en sanglots et s'exclama d'une voix brisée :

« Alors, vous ne savez pas ? Ici même, à Vesali, il y a environ deux mois, le Maître a annoncé qu'il entrerait dans le Nirvana Ultime trois mois plus tard. Dire que si Ananda avait eu un peu plus de discernement, s'il avait parlé au bon moment, ceci n'aurait jamais eu lieu, le Bouddha aurait vécu jusqu'à la fin des temps ! »

Je demandai ce que le pauvre Ananda avait à voir là-dedans et pourquoi il méritait un tel blâme.

« Voilà pourquoi, répondit la femme. Un jour, le Maître partit avec lui méditer près du temple de Capala. En parlant, le Maître dit à Ananda que quiconque avait développé à la perfection les pouvoirs spirituels pouvait, s'il le désirait, vivre une ère entière. Oh ! Penser que ce stupide Ananda n'a pas réagi aussitôt à une allusion aussi transparente ! Il aurait pu dire : 'Je vous en prie, Vénérable Maître, restez vivant tout au long de cette ère pour le bien et le bonheur de tous les êtres'. Son cœur devait être possédé par les forces du mal pour n'avoir exprimé cette demande que lorsqu'il était trop tard. »

« Pourquoi trop tard, si le Maître est toujours vivant ? » demandai-je.

« Il y a quarante cinq ans, quand le Maître a connu l'Eveil après six années de vaines pratiques ascétiques, il était assis calme et serein sous l'arbre nigrodha quand Mara, le démon, s'approcha de lui, très inquiet du danger qui menaçait son royaume en la personne du Bouddha.

« Dans l'espoir de limiter l'expansion du Dhamma, il dit : 'Seigneur, le temps est venu pour vous d'entrer dans le Nirvana Ultime'. Mais le Bouddha répondit : 'Démon, je n'entrerai pas dans le Nirvana Ultime avant d'avoir des moines, des nonnes et des disciples laïcs accomplis, formés, entraînés, instruits, qui connaissent le Dhamma, qui suivent la voie du Dhamma, qui

sauront transmettre à leur tour ce qu'ils auront appris de leur Maître, l'enseigner, l'exposer, l'analyser et le rendre clair, et pas avant qu'ils ne soient en mesure de réfuter, par le Dhamma, les faux enseignements qui sont apparus. Je n'entrerai dans le Nirvana Ultime, Démon, que lorsque le Royaume de la Vérité sera établi sur de solides fondations et que sa Communauté aura trouvé l'harmonie, se sera étendue et aura fait connaître son message de par le monde.'

« Quand le Maître a parlé à Ananda, lequel n'a pas saisi l'allusion, Mara s'est approché du Maître et lui a dit : ' Seigneur, le moment est venu pour vous d'entrer dans le Nirvana Ultime. Tout ce dont vous avez parlé sous l'arbre nigrodha s'est réalisé. Le Royaume de la Vérité a des fondations solides. Il est temps que le Maître entre dans le Nirvana Ultime.' Alors le Bouddha répondit : 'N'aie crainte, Démon. La fin du Tathagata approche. Dans trois mois il entrera dans le Nirvana Final.' A ces mots d'énormes coups de tonnerre retentirent et la terre trembla, comme vous vous en êtes peut-être aperçu. »

En effet, nous avons ressenti un léger séisme à Kosambi un mois plus tôt et je le lui dis.

« Vous voyez ! s'exclama la femme. On l'a senti partout. La terre entière a tremblé et le tambour des dieux a gémi tandis que le Bouddha renonçait à vivre plus longtemps. Ah ! Si seulement ce simplet d'Ananda avait compris l'allusion transparente qui lui avait été faite ! Quand le tremblement de terre le sortit de sa torpeur, il retourna vers le Maître et le pria de consentir à rester en vie pour le reste de cette ère mais, bien sûr, le Maître avait déjà donné sa parole à Mara et avait déjà renoncé à vivre plus longtemps. »

Sachant désormais que le Bouddha allait nous quitter bientôt, je ne pouvais plus m'attarder davantage sous ce toit hospitalier. Nous avons toujours eu la confiante certitude de pouvoir nous tourner vers lui, Source inépuisable de Vérité. Lui seul pouvait me libérer de tous les doutes dont mon cœur était assailli. Lui seul pouvait me rendre la paix que j'avais entrevue autrefois.

C'est ainsi qu'après dix jours nous reprîmes la route. J'étais encore faible et notre brave hôtesse aurait voulu me garder plus longtemps, mais je calmai ses inquiétudes en lui promettant de saluer le Maître de sa part.

Nous dirigeâmes nos pas en direction du nord-ouest, cette fois. De place en place nous entendions des nouvelles du Maître qui nous avait précédées sur cette route et nous savions que nous nous rapprochions du but.

A Ambagama, on racontait qu'il était passé huit jours plus tôt. Dans le jardin Sala de Bhoganagara, on nous dit qu'il était parti pour Pava trois jours avant notre arrivée. C'est là que nous arrivâmes bientôt, dans la chaleur d'une fin de matinée.

A en juger par les outils rangés le long du mur, la première maison qui attira notre attention était celle d'un chaudronnier mais on n'entendait aucune activité à l'intérieur. Par contre, près du puits, des serviteurs lavaient des quantités de plats et d'assiettes comme si un mariage avait eu lieu.

Un petit homme en tenue de fête s'approcha et offrit courtoisement de remplir nos bols.

« Si vous étiez arrivées quelques heures plus tôt, ajouta-t-il, j'aurais eu le privilège d'accueillir deux hôtes de plus car votre Maître, le Bouddha, ainsi que ses moines, ont déjeuné avec moi aujourd'hui. »

« Alors le Maître est encore ici, à Pava ? »

« Il n'y est plus, honorable Sœur, répondit le chaudronnier. Juste après le repas, le Bienheureux fut pris de violentes douleurs qui lui firent presque perdre connaissance. Il nous a fait très peur. Mais il s'en est remis et a repris la route pour Kusinara il y a une heure environ. »

J'aurais voulu repartir tout de suite car ce que l'homme avait dit sur le malaise du Bouddha me faisait craindre le pire. Mais il était indispensable que nous reprenions des forces en mangeant et en nous reposant un peu.

* * *

Impossible de manquer la route qui allait de Pava à Kusinara. Nous laissâmes derrière nous les champs cultivés pour traverser des sous-bois et nous enfoncer de plus en plus dans la jungle. Nous pataugeâmes dans une petite rivière et un bain nous rafraîchit mais, après quelques minutes de pause, nous reprîmes la route. Le soir tombait et c'est avec difficulté que je réussissais à avancer encore. Medini essaya de me convaincre de passer la nuit sous un arbre, persuadée qu'il n'y avait pas de raison de se presser autant.

« Kusinara n'est qu'un petit village au fin fond de la jungle ! Comment peux-tu imaginer que le Bouddha irait mourir ici ? Il décédera certainement dans le parc de Jetavana à Savatthi ou dans l'un des grands monastères de Rajagaha. La vie du Maître ne peut certainement pas s'éteindre dans cette région sauvage. Qui a jamais entendu parler de Kusinara ?! »

« Peut-être que Kusinara deviendra célèbre à partir d'aujourd'hui », dis-je en poursuivant notre chemin.

Mais la force m'abandonnait. Pour avoir une idée de la distance qu'il nous restait encore à parcourir, je grimpai sur une petite hauteur. Si nous ne parvenions pas à trouver le village ce soir-là, cet espace surélevé et sans arbre nous servirait d'abri pour la nuit. Nous y serions moins exposées aux attaques des bêtes de proie et des serpents et serions aussi, dans une certaine mesure, à l'abri des vapeurs de malaria qui semblent se nicher dans les herbes sauvages.

Du sommet de notre monticule, aucun signe d'habitation n'était en vue, la jungle s'étendait à perte de vue. Mais bientôt la brume s'estompa pour laisser apparaître les hauts arbres d'une forêt vierge et, dans une sombre clairière, un cours d'eau bouillonnant, ce même cours d'eau dans lequel nous nous étions baignées un peu plus tôt.

Toute la journée l'air avait été lourd et le ciel couvert. Mais ici une brise fraîche accompagnait la levée progressive des voiles de la brume.

D'immenses murs de roche apparurent à nos yeux. Ils s'élevaient vers le ciel au-dessus des bois et, plus haut encore, comme un toit au-dessus d'eux, s'empilaient les verts sommets des montagnes et des pics couverts de forêts qui semblaient vouloir toucher les cieux.

Un nuage solitaire aux douces nuances de rose s'étendait au-dessus — un seul.

Tandis que nous le regardions, ce nuage commença à briller étrangement. Cela me rappela ma jeunesse quand j'observais mon père travailler l'or, le retirer du feu avec des pinces et, une fois refroidi, le déposer sur une pièce de soie bleu clair. Cette lumineuse image aérienne avait elle aussi de nets contours d'or en fusion. Plus bas des étendues vaporeuses d'un vert étincelant s'enfonçaient, plus claires en descendant, puis plongeaient dans les strates incolores de l'air comme désireuses d'atteindre les sommets verts des montagnes au-dessous. Les surfaces dorées devenaient sans cesse plus rouges, les ombres plus vertes.

Il ne s'agissait pas d'un nuage.

« L'Himalaya, murmura Medini profondément impressionnée, et sa main tremblante chercha mon bras. Oui, elle s'élevait là, devant nous, la montagne des montagnes, siège des neiges éternelles, demeure des dieux, refuge des saints ! L'Himalaya. Depuis ma plus tendre enfance, ce nom éveillait en moi crainte et révérence, ainsi qu'une mystérieuse prescience du Sublime.

Tant de contes et de légendes disaient : « Et il se dirigea vers l'Himalaya pour y vivre la vie d'un ermite. » Des milliers de chercheurs de vérité avaient escaladé ces hauteurs dans l'espoir que leurs austérités et la solitude des montagnes leur apporteraient le bonheur éternel, chacun avec ses propres illusions. Et voilà qu'Il s'en rapprochait, Lui, le seul à s'être libéré de toutes les illusions, Lui dont nous suivions les traces.

Prise par mes pensées, je ne vis pas cette lumineuse image disparaître soudainement comme si les cieux s'étaient

absorbés en eux-mêmes. Mais elle m'avait suffisamment ranimée et fortifiée pour que j'en oublie toute idée de repos.

* * *

Je dis à Medini : « Si le Maître devait aller de sommet en sommet jusqu'au plus haut des pics, je le suivrais et je le rattraperais. »

Pleines de courage, nous reprîmes la route. Moins d'une demi-heure plus tard, la jungle faisait place à des champs cultivés. La nuit était tombée et la pleine lune brillait au-dessus de la forêt voisine quand nous atteignîmes enfin Kusinara.

Il s'agissait d'un tout petit village aux constructions en torchis et peuplé de Mallas. J'eus d'abord l'impression qu'une maladie avait dévasté l'endroit car à la porte de plusieurs maisons étaient assis des vieux et des malades. Certains paraissaient tristes, d'autres pleuraient ouvertement.

Nous leur demandâmes ce qui s'était passé.

« Bientôt, beaucoup trop tôt, le Maître va mourir, dirent-ils en se tordant les mains. Dans l'heure qui vient, la lumière du monde s'éteindra. Tous les Mallas sont allés au bosquet de Sala pour y voir et y adorer le Sublime. Peu avant le crépuscule, le Vénérable Ananda est venu sur la place de notre marché et a déclaré : 'Aujourd'hui même, avant minuit, le Bienheureux va entrer dans le Nirvana Ultime. Peuple de Mallas, veillez à ne pas regretter, plus tard, de ne pas l'avoir vu dans ses dernières heures.' Là-dessus, tout le monde est parti pour Sala, tous les hommes et les femmes valides ainsi que les enfants. Certaines personnes âgées ont été transportées par des amis et des parents mais il n'y avait pas assez de monde pour nous aider tous, c'est pourquoi nous sommes restés là, sans pouvoir saluer le Maître dans ses dernières heures. »

On nous indiqua comment nous rendre au bosquet de salas mais la route était encombrée par les gens qui en

revenaient. Alors nous courûmes à travers champs jusqu'à l'orée du petit bois.

En arrivant, nous vîmes un moine appuyé au chambranle d'une petite cabane. Il était en larmes et se lamentait. Profondément émue, je m'arrêtai. A cet instant il leva le visage vers le ciel et la lumière de la pleine lune éclaira ses traits marqués par le chagrin. Je reconnus le noble Ananda.

Étais-je donc arrivée trop tard ? Je ne pouvais y croire. Cette pensée m'accabla et je sentis toute force m'abandonner.

Il y eut du bruit dans les buissons. Un moine de haute taille approchait. C'était Angulimala. Il posa la main sur l'épaule d'Ananda et dit :

« Frère Ananda, le Maître te demande. »

J'allais donc voir le Maître vivant, finalement ! Revigorée comme par magie, je fus en mesure de suivre les deux hommes.

Angulimala se retourna et nous reconnut. Je sentis son hésitation et le rassurai aussitôt : « N'aie crainte, frère ! Nous ne perturberons pas les derniers moments du Tathagata en pleurant ou en nous lamentant. Nous n'avons pas pris le moindre repos depuis Vesali pour avoir une chance de le revoir vivant, alors, je t'en prie, ne nous empêche pas d'entrer. Nous serons fortes. »

Il nous fit simplement signe de le suivre.

Nous n'eûmes pas à aller bien loin. Dans une petite clairière, environ deux cents moines étaient rassemblés, assis en silence en demi-cercle. En leur centre, s'élevaient deux arbres sala dans une magnifique floraison blanche totalement hors saison et dessous, sur un lit de robes dorées étalées entre les deux troncs, le Tathagata était étendu sur le côté droit, dans la posture du lion, la tête soutenue par le bras droit. Des pétales de fleurs pleuvaient délicatement sur lui.

Derrière, je pouvais voir en esprit s'élever l'Himalaya couronné des neiges éternelles, illuminé de clair de lune mais voilé par l'obscurité de la nuit. Il me sembla percevoir à nouveau la vision extraordinaire qui m'avait, peu de temps auparavant, donné la force d'arriver jusqu'ici, en présence du

Bienheureux. La lueur irréaliste qui m'avait comme accueillie au-delà des distances m'apparaissait à nouveau mais cette fois elle émanait de Son visage. De même que les pics ressemblaient à des nuages flottants, le Maître, lui non plus, ne paraissait pas du tout appartenir à cette terre. Pourtant, comme eux, il était parti du niveau de cette même terre pour s'élever à des hauteurs spirituelles inimaginables et puis disparaître de la vue des dieux comme des humains.

Il parla tout d'abord à Ananda qui se tenait devant lui :

« Je sais bien, Ananda, que tu te cachais pour pleurer et tu te disais : 'Je ne suis pas encore libéré de l'illusion, je n'ai pas atteint le but et voilà que le Maître va entrer dans le Nirvana Ultime, lui qui a toujours été si bon pour moi.' Eloigne ces pensées, Ananda. Ne te plains pas, ne te lamente pas. Ne t'ai-je pas déjà dit que tout ce qui est agréable est transitoire, sujet à la séparation et à la transformation ? Comment serait-il possible, Ananda, alors que tout ce qui apparaît est appelé à disparaître, comment serait-il possible qu'il n'y ait pas de mort ? Cela fait longtemps, Ananda, que tu vis auprès du Tathagata, que tu fais preuve de bonté et d'amour en action, en parole et en pensée, de tout ton cœur, joyeusement et sincèrement. Tu as bien agi, Ananda. Fais seulement un effort et en peu de temps tu seras libéré du désir, de l'égoïsme et de l'illusion. »

Pour montrer qu'il ne se laisserait plus emporter par le chagrin, Ananda fit un effort considérable pour maîtriser le tremblement de sa voix et demanda au Maître ce que ses disciples devraient faire de sa dépouille mortelle.

« Que cela ne te préoccupe pas, Ananda, répondit le Bouddha. Il y a des disciples sages et fidèles parmi les nobles guerriers, les Brahmanes et les chefs de famille. Ce sont eux qui rendront les derniers honneurs à la dépouille mortelle du Tathagata. Tu as des choses plus importantes à faire. Pense à l'immortel, pas au mortel. Hâte-toi en avant, ne regarde pas en arrière. »

Il laissa alors ses yeux errer sur l'assemblée et posa son regard sur chacun, tour à tour. Puis il dit : « Peut-être pensez-

vous à cet instant que le monde a perdu son maître, que vous n'avez plus de maître. Ne pensez pas ainsi ! Le Dhamma et la Discipline que je vous ai donnés seront vos maîtres quand je serai parti. Ne vous accrochez à aucun support extérieur. Que le Dhamma soit votre île, votre véritable soutien. Soyez votre propre lumière, soyez votre île. »

* * *

Il posa également les yeux sur moi et le regard de Celui qui était Toute Compassion était tendre et plein de bonté. Je sus que mon pèlerinage n'avait pas été vain.

Après un moment de silence il parla encore : « Il est possible que certains d'entre vous aient des doutes quant au Bouddha, au Dhamma et au Sangha ou par rapport à la voie et à la pratique. Posez vos questions librement, disciples, pour ne pas regretter plus tard d'avoir été en ma présence et de ne pas avoir osé demander. »

Il donnait ainsi à tous l'occasion de s'exprimer mais nul ne parla.

Comment, en présence du Maître mourant, aurions-nous pu encore avoir le moindre doute ? Etendu là, sous la douce lumière de la pleine lune comme une bénédiction des dévas célestes, sous les pétales qui l'effleuraient comme les larmes de la Terre Mère pleurant le plus précieux de ses fils, au milieu de la profonde émotion de ses disciples, il restait calme, serein, joyeux. Comment douter que cet Etre Vénérable eût abandonné à jamais toute limitation et conquis toute illusion ?

En regardant le visage radieux du Bouddha sur son lit de mort, nous étions témoins de la sérénité de ce que l'on appelle le Nirvana Visible.

Ananda, touché jusqu'au plus profond de l'être, joignit les mains au niveau du cœur et dit : « Maître, il est réellement merveilleux que parmi toute cette assemblée nul n'éprouve le moindre doute. »

Et le Sublime lui répondit : « C'est ta propre confiance que tu as exprimée là, Ananda. Néanmoins je sais qu'il n'y a effectivement pas le moindre doute dans l'esprit de ceux qui sont assemblés ici. Tous, même le moins avancé, sont entrés dans le courant de l'Eveil et atteindront certainement le But final. »

Tandis qu'il prononçait ces mots, il sembla à chacun d'entre nous que la Porte de l'Éternel s'ouvrait inexorablement devant Lui.

Et puis ses lèvres, qui avaient donné au monde la plus grande des vérités, s'entrouvrirent pour un ultime message :

« Et maintenant, disciples, je vous le déclare :

« *Vayadhamma sankhara,*

Appamadena sampadetha

« Il est dans la nature de toutes les choses créées de disparaître. Avancez avec vigilance vers le But. »

Telles furent les dernières paroles du Maître.

- 44 -

Le Legs de Vasitthi

« Ce furent les dernières paroles que j'entendis sur terre.

* * *

« Ma force vitale était épuisée et la fièvre embrumait tous mes sens. Le monde autour de moi me parvenait comme dans un rêve, notamment le visage de Medini souvent près du mien. Et puis tout devint noir.

« Il me sembla soudain qu'un bain frais éteignait ma fièvre brûlante. Je pouvais imaginer ce que ressent le lotus quand, après avoir été submergé par les eaux fraîches du printemps, il aspire l'air frais par toutes ses fibres. Au même moment la lumière se fit au-dessus de moi. Je vis flotter là-haut un grand lotus rouge et ton cher visage était penché vers moi. Je m'élevai alors sans effort et m'éveillai à tes côtés au Paradis de l'Ouest. »

« Bénie sois-tu pour avoir suivi ce chemin, guidée par ton amour ! s'exclama Kamanita. Où serais-je à présent si tu ne m'y avais rejoint ? Il est vrai que je ne sais pas si nous réussirons à échapper à l'écroulement terrible de ces mondes en ruine, mais ton calme m'inspire confiance. Tu n'as pas l'air plus inquiétée par ces horreurs que le rayon de soleil par la tempête. »

« Mon ami, qui a vu le grandiose ne craint pas l'insignifiant. Et le fait que des milliers et des milliers de mondes disparaissent est insignifiant comparé à l'entrée dans le Nirvana Ultime d'un Bouddha Parfait. Tout ce que nous voyons autour de nous n'est qu'un processus de changement ; tous ces êtres reviendront à l'existence. Le Suprême Brahma qui, là-bas, résiste avec rage à l'inévitable et nous considère probablement avec envie parce que nous continuons à briller paisiblement, réapparaîtra dans un royaume moins élevé tandis qu'un autre

esprit aux nobles aspirations prendra sa place en tant que Suprême Brahma. Tous les êtres apparaîtront là où le plus profond désir de leur cœur et leurs forces spirituelles les guideront. Dans l'ensemble, tout redeviendra plus ou moins semblable, ni pire ni meilleur, parce que les mondes seront créés à partir des mêmes matériaux, si je puis dire. C'est pourquoi je considère qu'il ne s'agit là que d'un événement insignifiant. Plus encore, je me réjouis d'assister à un tel événement car si ce monde de Brahma était éternel, il n'y aurait rien de plus grand. »

« Tu connais donc quelque chose de plus grand que ce monde de Brahma ? »

« Ce monde passe, comme tu le vois. Mais il y a quelque chose qui ne passe pas, qui ne connaît ni début ni fin. Comme l'a dit le Maître, 'il existe un royaume où il n'y a ni terre ni eau, ni lumière ni air, ni espaces infinis ni conscience infinie, ni perception ni absence de perception ; où il n'y a ni ce monde ni un autre monde, ni lune ni soleil. Je dis que l'on n'y trouve ni arrivée ni départ, ni mort ni naissance. Il est sans fondations, sans évolution et sans support. C'est la fin de la souffrance, le lieu de repos, l'île de la paix, le Nirvana Invisible.' »

« Aide-moi, ma douce et admirable Vasitthi, pour que nous puissions nous élever encore ensemble dans ce royaume de paix. »

« Selon le Maître, on ne peut pas dire que l'on s'élève vers ce royaume et on ne peut pas dire non plus que l'on ne s'y élève pas. Tout mot visant à rendre les choses tangibles et dont on pourrait se saisir est inexact. »

« Mais à quoi me servirait une chose que je ne pourrais pas saisir ? »

« Demande-toi plutôt si ce qui peut être saisi vaut la peine que l'on tende la main pour l'attraper. »

« Oh, Vasitthi ! Je crois vraiment que j'ai dû tuer un Brahmane un jour ou commettre un terrible méfait pour lequel j'ai payé dans cette petite rue de Rajagaha. Car si je n'avais pas

été tué ce jour-là, je me serais assis aux pieds du Maître, j'aurais certainement été présent, comme toi, lors de son Nirvana Ultime et aujourd'hui je comprendrais les choses comme toi.

« Vasitthi, tant que nous sommes encore capables de penser et de ressentir les choses, je t'en prie, par amour pour moi, accorde-moi une faveur : décris-moi le Bienheureux très précisément que je puisse le voir en esprit et obtenir ainsi ce qui m'a été refusé sur terre. Je suis sûr que cela m'apaisera. »

« Avec plaisir, mon ami », répondit-elle. Et elle décrivit le Bouddha trait par trait, sans oublier le moindre détail.

D'une voix fâchée, Kamanita s'exclama : « Les descriptions ne servent à rien ! Tout ce que tu viens de me dire aurait pu aussi bien décrire le vieil ascète dont je t'ai parlé avec lequel j'ai passé la nuit dans le hangar du potier à Rajagaha — qui n'était d'ailleurs pas si stupide que je l'ai cru à l'époque car il a dit beaucoup de choses vraies.

« Alors, Vasitthi, ne m'en dis pas plus. Visualise plutôt le Tathagata et peut-être que, grâce à notre lien spirituel, je pourrai partager ta vision. »

« Avec plaisir, mon ami. »

Vasitthi fit alors monter en elle l'image du Maître tel qu'il était avant d'entrer dans le Nirvana Ultime.

« Le vois-tu maintenant, mon cher ami ? »

« Pas encore, Vasitthi. »

Vasitthi pensa alors qu'elle devait rendre cette image mentale plus tangible.

Elle regarda autour d'elle dans les espaces infinis où le monde de Brahma était en dissolution. Elle se trouvait dans la position d'un artiste qui, sur le point de finir le moule de la glorieuse statue d'un dieu, s'aperçoit soudain qu'il est à court de métal ; il regarde autour de lui, dans sa fonderie, prend tous les objets qui s'y trouvent — statuettes de divinités, vases, bols, tout ce qu'il possède, l'œuvre de sa vie — et les jette avec joie et sans regrets dans la fournaise pour qu'en ressorte le moule parfait de cette unique et glorieuse image divine. Vasitthi

regarda autour d'elle dans l'espace infini et, par sa force spirituelle, attira à elle tout ce qui restait de la lumière pâissante et des formes en dissolution du monde de Brahma, laissant, de par ce fait, le cosmos entièrement vide. Dans le moule de son image mentale, elle jeta toute la masse de la matière astrale, créant ainsi une image, colossale et radieuse, du Bouddha au moment du Parinirvana.

Et quand elle se retrouva face à cette image, elle ne ressentit ni nostalgie ni tristesse.

Pourtant lorsque le grand saint Upagupta lui-même, par les pouvoirs du démon Mara, perçut la forme du Bouddha longtemps après son Ultime Nirvana, il fut envahi d'une telle nostalgie qu'il se jeta aux pieds de l'apparition, dévoré de chagrin et gémit : « Maudite soit cette impermanence impitoyable qui parvient à dissoudre des formes aussi glorieuses que celle-ci. Car même le corps splendide du Suprême Bienheureux a dû se soumettre à la loi du changement et subir la dissolution. »

Mais pas Vasitthi.

Imperturbable, l'esprit clair, elle regarda l'image qu'elle avait créée avec une seule pensée en tête : la rendre perceptible à Kamanita.

« Je commence à voir quelque chose, dit ce dernier. Maintiens l'image, fais-la briller davantage. »

Alors Vasitthi regarda encore autour d'elle dans l'espace. En son milieu se trouvait toujours la lueur criarde et coléreuse de l'étoile géante du Suprême Brahma disparu.

Par sa force spirituelle, Vasitthi arracha le corps astral éteint de cette déité suprême de là où il se trouvait et le jeta dans le moule de l'image du Bouddha qui en fut aussitôt illuminée et vivifiée.

« Je le vois plus nettement », dit Kamanita.

Et tout devint très calme.

Vasitthi crut entendre une voix claire et dorée mais elle ne savait si celle-ci émanait de l'image devant elle ou du fond de son cœur.

« Te voici donc, Vasitthi. En as-tu fini avec ta phrase ? »

Comme dans un rêve, Vasitthi répondit : « Oui, j'en ai fini. »

« Bien, Vasitthi. Et la longue route ne t'a pas fatiguée ? As-tu encore besoin de l'aide du Tathagata ? »

« Non, je n'ai plus besoin de l'aide du Tathagata. »

« Bien, Vasitthi. Tu as trouvé refuge en toi-même. Parviens-tu à te reposer en toi-même, Vasitthi ? »

« J'ai appris à me connaître. Comme on retire une à une les feuilles qui forment le tronc d'un bananier sans jamais trouver de bois dont on puisse construire quoi que ce soit, j'ai appris à me connaître : je suis composée d'un corps et d'un esprit aux formes changeantes qui ne contiennent rien d'éternel, rien de permanent. Ainsi j'ai abandonné mon 'soi'. Ceci n'est pas moi, ceci ne m'appartient pas, il n'y a pas de 'moi'. Voilà ce que j'ai découvert. »

« Bien, Vasitthi. Alors maintenant tu ne t'accroches plus qu'au Dhamma ? »

« L'Enseignement m'a conduite au But. Comme celui qui traverse une rivière en bateau laisse le bateau derrière lui une fois atteinte l'autre rive, je ne m'accroche plus au Dhamma. »

« Bien, Vasitthi. Ainsi, tu ne t'accroches plus à rien, tu n'es plus attachée à rien, tu vas donc t'élever dans le Lieu de Paix. »

« Le Tathagata a dit qu'il n'est pas exact de dire que nous nous y élèverons ni de dire que nous ne nous y élèverons pas. Et cet enseignement lui-même n'est pas parfaitement exact. Il n'y a plus une *chose* qui soit vraie et le *rien* l'est moins encore. Ainsi arrive enfin la compréhension parfaite. »

Sur le visage de l'image du Bouddha, un sourire à peine perceptible apparut.

« Je vois son visage maintenant, dit Kamanita, comme un reflet dans l'eau. Je le reconnais vaguement. Maintiens-le bien, Vasitthi. »

Vasitthi regarda autour d'elle dans l'espace mais l'espace était vide. Alors Vasitthi lança sa propre substance corporelle dans la masse astrale de la vision.

Quand Kamanita s'aperçut que Vasitthi avait disparu, une terrible vague de chagrin le secoua jusqu'au plus profond de l'être. Son cœur gela, ses sens se figèrent, comme engourdis. Mais bizarrement la sensation passa bientôt ... car Vasitthi avait laissé à Kamanita l'image du Bouddha. C'est tout ce qui restait dans l'espace avec lui et maintenant il le reconnaissait distinctement.

« Ce vieux pèlerin avec qui j'ai passé la nuit à Rajagaha et que j'ai traité de vieux fou était le Bienheureux ! Oh, quel idiot j'ai été ! Y a-t-il jamais eu plus idiot que moi ? Ce que j'attendais comme le plus grand des bonheurs, comme l'aboutissement de toute ma vie, je le possédais déjà depuis des billions d'années. »

Alors la vision du Bouddha s'approcha comme un nuage et l'enveloppa dans une brume radieuse.

- 45 -

Nuit et Aube dans les Sphères

Comme lorsque, après la fête, toutes les lumières s'éteignent et seule une petite veilleuse reste allumée devant une image pieuse, Kamanita était resté seul dans la nuit universelle.

* * *

Au moment où son corps avait été enveloppé dans la substance astrale de l'image du Bouddha, son être avait été complètement absorbé par le souvenir de la présence du Bienheureux. De là provenait l'huile qui nourrissait la flamme de cette petite lampe.

Toute la conversation qu'il avait eue avec le Maître dans le hangar du potier à Rajagaha lui revint à l'esprit, du début à la fin, phrase par phrase, mot pour mot. Lorsqu'il l'eut entièrement repassée dans sa tête, il recommença depuis le début. Chaque phrase était comme une porte qui menait à de nouvelles manières de considérer les choses et chaque porte ouvrait sur une nouvelle porte. Il les ouvrit toutes tranquillement, une à une et plus rien ne demeura dans l'obscurité pour lui.

Ainsi il mêla intimement son esprit au souvenir qu'il avait du Bouddha et, ce faisant, son corps absorbait de plus en plus de la matière astrale qui l'entourait, jusqu'au point où ce qui en resta finalement devint transparent. L'obscurité de la nuit universelle prit alors une nuance d'un bleu délicat qui ne cessait de foncer.

* * *

Kamanita se dit alors : « L'immense obscurité de la nuit universelle règne à présent mais un jour viendra où l'aube

renaîtra, où un nouvel univers de Brahma reprendra vie. Si je concentrais mes pensées et mes actions vers le désir de devenir le Suprême Brahma qui ferait apparaître le nouveau monde, personne ne pourrait rivaliser avec moi. Tous les êtres de ce monde de Brahma ont sombré dans l'impuissance et la non-existence, tandis que je demeure à mon poste, vigilant et en possession de toutes mes facultés. Oui, si je le voulais, je pourrais faire apparaître toutes ces formes de vie à cet instant même et commencer un nouveau jour pour l'univers. Mais il y a une chose que je ne peux pas faire, c'est ramener Vasitthi.

« Vasitthi est partie.

« Elle est partie de ce départ qui ne laisse aucune graine d'existence derrière lui. Ni Dieu ni Brahma ni Mara le démon ne peuvent la trouver. Que signifie la vie pour moi sans Vasitthi ? Et que pourrait signifier pour moi une existence de Brahma, une vie qui cesserait un jour ? Pourquoi s'inquiéter du temporel quand l'Eternel existe ?

« Il existe un Eternel et un chemin qui mène à l'Eternel.

« Un vieux Brahmane de la forêt m'a enseigné autrefois qu'il y a, autour du cœur, une centaine de fins canaux qui permettent à la conscience de s'étendre à tout le corps. Mais il n'y en a qu'un qui mène au sommet du crâne, celui par lequel la conscience quitte le corps. De la même manière il y a une centaine, que dis-je, un millier, une centaine de milliers de voies qui mènent à de nombreuses vies différentes dans ce monde — vies de bonheur ou de souffrance, longues ou courtes, belles ou misérables, dans des mondes divins ou humains, dans des royaumes animaux ou démoniaques. Mais il y en a une seule qui permette de sortir complètement de cet univers : c'est la voie de l'Eternel, la voie du pays que l'on ne peut traverser. Je suis à présent sur cette voie et je la poursuivrai jusqu'au bout. »

Il continua à concentrer ses pensées sur le Bouddha et sur la voie qui mène à la Cessation de toute Souffrance.

Et le bleu diaphane de la nuit universelle devenait de plus en plus sombre.

* * *

Mais quand la nuit fut presque noire, un nouveau Brahma apparut dans une explosion de vie, le Suprême Brahma qui illumine et maintient cent mille mondes. Il envoya une joyeuse invitation au réveil :

« *Sandhyas ! Sandhyas ! Sandhyas !* Eveillez-vous ! Vous tous qui vous êtes reposés tout au long de la nuit de la création dans le giron de la vacuité ! Me voici ! Formez le nouvel univers de Brahma ; profitez de ce nouveau jour du monde où chacun d'entre vous a sa place selon sa force. »

Les êtres et les mondes sortirent alors de l'obscurité du vide, étoile par étoile, et les cris joyeux d'une centaine de milliers de voix et le son d'une centaine de milliers de tambours et de cors résonnèrent en réponse :

« Salut à toi, Suprême Brahma qui nous éveille au nouvel univers et à ce nouveau jour ! Salut à nous qui sommes appelés à partager ce nouveau jour avec toi et à refléter ta gloire divine dans le bonheur parfait ! »

En entendant tout cela, Kamanita fut empli d'une profonde compassion.

« Ces êtres et ces mondes, ces dieux stellaires et le Suprême Brahma lui-même crient de joie en accueillant ce nouveau jour de l'univers, ils se réjouissent de leur propre existence. Et pourquoi ? Parce qu'ils ne la comprennent pas. »

Ce fut cette compassion pour le monde, pour les dieux et pour le Suprême Brahma qui permit à Kamanita de vaincre ses dernières traces d'orgueil et de crainte.

Puis il se dit :

« Au cours de cette nouvelle création, des Bouddhas parfaits vont certainement apparaître et déclarer la Vérité

Ultime. Quand les dieux qui m'entourent aujourd'hui entendront parler de la possibilité d'être libérés, ils se souviendront qu'à l'aube du jour de la création ils ont vu un être disparaître de l'univers et ce souvenir les encouragera. Ils se diront : 'L'un des nôtres nous a précédés sur cette voie', et cela les aidera à atteindre l'Eveil. Ainsi je les aiderai tous en m'aidant moi-même. Car il est vrai que nul ne peut s'aider sans aider tous les autres. »

Bientôt certains dieux stellaires commencèrent à remarquer que l'éclat de l'un d'entre eux, au lieu de croître comme le leur, ne cessait de s'amenuiser.

* * *

Ils s'adressèrent à lui :

« Frère ! Tourne-toi vers le Suprême Brahma ! Tu retrouveras ton éclat et tu brilleras comme nous car tu es, toi aussi, appelé au bonheur de refléter la gloire du Dieu Suprême. »

Kamanita ne prêta aucune attention à ces propos. Alors les dieux, qui le voyaient pâlir de plus en plus, s'inquiétèrent pour lui et en appelèrent au Suprême Brahma.

« Grand Brahma, toi notre lumière et notre protecteur ! Regarde ce pauvre être, trop faible pour briller comme nous et dont l'éclat ne cesse de diminuer au lieu de croître. Accorde-lui ton attention sacrée, illumine-le, fais-le revivre ! Car il fait certainement partie de ceux que tu as appelés pour refléter ta divine gloire dans le bonheur parfait. »

Alors le Suprême Brahma, plein de tendresse pour tous les êtres, tourna son attention vers Kamanita pour le rafraîchir et lui redonner des forces ... mais la lumière de Kamanita continuait visiblement à disparaître.

Le Suprême Brahma fut plus touché par le refus de cet unique être de refléter sa lumière que par les acclamations des cent mille autres. Il retira alors une grande partie de son pouvoir

divin de l'univers — pouvoir lumineux qui aurait pu mettre le feu à mille mondes — et le dirigea sur Kamanita.

Mais la lumière de Kamanita continuait à pâlir et semblait sur le point de disparaître complètement.

Maha-Brahma s'inquiéta alors sérieusement. « Si cette étoile échappe à mon influence, c'est que je ne suis pas omnipotent. Je ne sais pas où elle va, c'est donc que je ne suis pas omniscient. Elle n'expire pas comme on expire dans la mort pour renaître en fonction de ses actions passées ; ni comme les mondes disparaissent dans la nuit de Brahma pour revenir plus tard briller à nouveau. Quelle est donc la lumière qui guide ses pas, puisqu'il dédaigne la mienne ? Existe-t-il une lumière plus brillante que la mienne ? Et une voie qui part dans une direction opposée à la mienne, une route vers des régions non traversées ? Se pourrait-il qu'un jour j'emprunte cette route moi-même, cette route vers le pays non traversé ? »

Et voilà que l'esprit des dieux stellaires s'emplit d'inquiétude et d'angoisse.

« Cet être échappe au pouvoir du Grand Brahma, cela signifie-t-il que le Grand Brahma n'est pas omnipotent ? Quelle lumière éclaire son chemin pour qu'il refuse celle du Grand Brahma ? Y aurait-il une autre lumière, plus belle encore que celle que nous reflétons avec tant de bonheur ? Et une voie qui parte dans une direction opposée à la nôtre, une route qui mène à un pays non traversé ? Se pourrait-il qu'un jour nous empruntions cette route nous-mêmes, cette route vers le pays non traversé ? »

Alors le Suprême Brahma réfléchit et conclut : « C'est décidé. Je vais réabsorber mon pouvoir lumineux diffusé dans tout l'espace et replonger tous ces mondes dans l'obscurité de la nuit de Brahma. Quand j'aurai concentré toute ma lumière en un seul faisceau, je le tournerai sur cet être pour le sauver et le ramener à mon monde de Brahma. »

Alors le Suprême Brahma réabsorba tout le pouvoir lumineux qu'il avait diffusé à travers l'espace et les mondes

s'enfoncèrent à nouveau dans la nuit de Brahma. Concentrant sa lumière en un unique faisceau, il la dirigea sur Kamanita et déclara de toute la force de sa volonté : « Que désormais brille ici la plus radieuse des étoiles de tout mon monde de Brahma. »

Puis il attira en lui-même ce faisceau qui avait le pouvoir d'illuminer cent mille mondes et renvoya sa lumière étincelante à travers tout l'espace.

Il espérait voir alors apparaître la plus radieuse des étoiles mais n'aperçut qu'une petite étincelle qui s'éteignait.

Et tandis que, dans l'espace infini, mondes sur mondes explosaient de joie et de vie à l'aube du nouveau jour d'un nouvel univers, Kamanita le pèlerin s'éteignit, quittant la sphère de connaissance des dieux et des hommes.

Il s'éteignit comme la lumière d'une lampe s'éteint lorsque la dernière goutte d'huile a été consommée.

Le pèlerinage de Kamanita était achevé.